APR 8 - 1946
(24)

52E ANNÉE OCTOBRE 1945 N° 7

AP
20
R5
no. 7

REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : La Vieillesse d'après l'Écriture Sainte

PAUL BASTID : La Situation politique à la veille des élections

SOMERSET MAUGHAM : Vacances de Noël. — III

LUCIEN DE GENNES : La Pénicilline

JACQUES PERRET : Pour Ramos

JEAN DE PANGE : De l'Union franco-britannique à l'Union de l'Occident

GEORGES SALLES : Les Musées de France

ROBERT D'HARCOURT : La fin d'Adolf Hitler et le danger d'une légende

CLAUDE ROSTAND : Un an de Radio française libre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1945

		Pages
PAUL CLAUDEL	La Vieillesse d'après l'Écriture Sainte	1
PAUL BASTID	La Situation politique à la veille des élections.	6
SOMERSET MAUGHAM	Vacances de Noël. — III	15
LUCIEN DE GENNES	La Pénicilline	41
JACQUES PERRET	Pour Ramos..	51
JEAN DE PANGE	De l'Union franco-britannique à l'Union de l'Occident	61
GEORGES SALLES	Les Musées de France	69
ROBERT D'HARCOURT	La fin d'Adolf Hitler et le danger d'une légende.	75
CLAUDE ROSTAND	Un an de Radio française libre	82
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres.	92

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

IMAGES DE LA VIE DU PARADIS

roman par **Georges DUHAMEL,** *de l'Académie Française*

PERMANENCE DE LA PENSÉE FRANÇAISE
par Vercors

POÉSIE ET PROPHÉTIES DE WILLIAM BLAKE
par Daniel Rops

LE MIROIR DE LA MER
par Joseph Conrad

LA PEUR
par Raymonde Vincent

La *REVUE DE PARIS* paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). — Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS

LA VIEILLESSE
D'APRÈS L'ÉCRITURE SAINTE
(LETTRE A MA FILLE)

Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse, avant que ne vienne le temps de l'affliction et qu'approchent ces années de qui tu dises : « Elles ne me plaisent pas. » Avant que s'obscurcisse le soleil et toute lumière de la lune et des étoiles et que ne reviennent les nuages après la pluie. Quand seront ébranlés les gardiens de la maison et que chancelleront les forts, et que les meules auront moins à moudre, diminuées, et qu'un voile sera mis à celles qui regardent par les trous. Et que fermeture viendra à ces portes qui donnent sur la place, dans la faiblesse de la voix de l'oiseau, et que toutes ces filles du chant souffriront assourdissement. On aura peur des lieux élevés et la route nous intimidera, l'amandier fleurira, la sauterelle s'alourdira, la câpre s'éventera ; car il est temps que l'homme aille à la maison de son éternité, et voici ce cortège qui fait le tour de la place en pleurant. Avant que ne soit rompue la corde d'argent et que le ruban d'or ne se rétracte et que la cruche ne se brise sur la fontaine, et que la roue ne se rompe sur la citerne. Et que la poussière ne revienne à la terre d'où elle est sortie, et l'esprit à Dieu qui l'a donné. Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste. Eccl., XII, 1-8.

Ma chère enfant,

VOICI arrivés pour moi les jours dont l'Ecclésiaste a dit bien à tort qu'ils ne me plaisent point. Ils me plaisent beaucoup au contraire et ce n'est pas à un homme de soixante-trois ans qu'il est nécessaire de rappeler que la lumière est douce et qu'il est délectable de voir de ses yeux le soleil (*Eccl., II.*7). La nature est empreinte pour lui de cette solennité significative, de ce sourire retenu, de cette qualité perfide que les Anglais désignent sous le nom de *Wistfulness*, spéciale aux choses que l'on va bientôt quitter. Cela me rappelle la veille de mes grands départs au cours de ma vie consulaire et diplomatique : la dernière promenade, alors qu'on passe la revue de ces choses

qui pour une heure font encore semblant d'exister et qui demain pour toujours auront disparu, ne laissant d'autre trace dans mon cœur que cette sourde blessure. C'est le moment des suprêmes confidences, celles que l'on ne peut faire qu'à un passant et à un étranger. Ce n'est pas la peine de se gêner avec un homme qui n'a avec vous aucun lien et que l'on ne reverra plus jamais. Mais cette fois c'est le départ pour de bon, dont j'ai à tant de reprises exécuté le simulacre, et jamais l'aiguille, qui par déclics imperceptibles sur le cadran monte vers la seconde stipulée, ne m'a paru si intéressante.

Le ruban d'or dont parle *l'Ecclésiaste*, ce ressort mystérieux qui donne à notre existence sa continuité, il va bientôt arriver à sa suprême extension et, lâchant la coche, se réenrouler sur le tambour. Cette corde d'argent qui, pareille au système nerveux agencé sur la colonne vertébrale, donne le *la* fondamental à notre harpe organique, elle va se rompre en une note suprême dont la justesse intéresse notre salut éternel. La cruche, notre humble mesure d'eau, que ce soit un beau vase oriental ou le bidon des marchands de pétrole, qui nous a servi si longtemps à puiser à la fontaine, elle est cassée. Cette roue familière, pareille à l'aire circulaire de l'horizon et du temps, que nous avons fait si souvent tourner entre nos mains pour ramener du fond du puits notre ration quotidienne, la voici démolie. Il n'y a plus besoin de roue ni de cruche quand c'est l'Océan lui-même, raie sur raie, qui se met en marche pour nous engloutir et l'Esprit en mesure de reprendre cet esprit qu'il nous a lui-même fourni.

Cela, c'est la situation extérieure, mais attachons également notre esprit à la situation intérieure. Évaluons cette complicité qu'au dedans de nous notre corps et notre âme préparent à l'appel imminent de notre Auteur et Juge. Apprécions d'un regard intelligent où il entre plus d'attention que de regret les éléments de ce paysage nouveau où nous sommes introduits. Les vents durs, les immenses pluies d'automne, ont passé, et la terre à larges poignées a été dépouillée de tout ce qu'elle avait. Herbe, fleurs, feuilles, tout est parti. A peine çà et là une rose clandestine et le dahlia intellectuel. De tout ce fourrage, il ne reste plus que des souvenirs et notre sol imbibé, pénétré jusque dans la substance de ses couches superposées, est occupé à digérer cette énorme macération ; nos actions passées en nous descendent, délayées par la Grâce de Dieu, de plus en plus bas, et notre âme désormais consacre la plus grande partie de son travail à cette composition amère et profonde, où le souvenir se mêle à la pénitence. Il n'y a pas à craindre que jamais dans le cœur de Madeleine et de Pierre la source des larmes s'épuise. Le soleil ne brille qu'un instant et les nuages qui le voilent et qui sont le moyen de notre foi et l'atmosphère de notre mérite pourvoient à l'approvisionnement sans cesse d'une condition saturée. Les nuages sans fin reviennent après la pluie. C'est-à-dire que les souvenirs montent de la terre comme une vapeur jusqu'au ciel, jusqu'à la région de l'intelligence, et de là ils retombent en lourde nappe sur la conscience pénétrée, amollie, et qui comprend ce qu'elle a fait. C'est un échange continuel entre l'intelligence et la conscience.

Du moins c'est ainsi qu'il me plaît d'interpréter ce passage, et, puisque nous sommes en plein symbolisme, il y a autre chose à chercher que ces interprétations dégoûtantes d'incontinences et de roupies, les dents qui branlent et la vessie qui ne fonctionne plus. Le vieillard a besoin de moins de dents pour moudre et réduire sa nourriture, mais c'est aussi bien celle de l'âme que celle de son triste corps. Il ouvre vers Dieu, plein de confiance et d'inquiétude, une bouche aussi dégarnie que celle des petits oiseaux. On lui a arraché toutes ces armes tranchantes et contondantes, toute cette trousse industrieuse. La plupart ont disparu en même temps que le goût de s'en servir. Mais là n'est pas ce qu'il y a de plus grave. Il se fait au dedans de lui un mouvement dont il n'a pas pu demeurer inconscient. C'est comme un royaume dont le souverain est menacé et dont les serviteurs profitent de tous les moments d'inattention et de sommeil pour tenir entre eux de sourds conciliabules. Chacun d'eux cherche à se renseigner sur le maître nouveau et, de moins en moins pressé d'obéir à un chef peu convaincu, sépare sournoisement son intérêt de celui de ses collègues. C'est ce que l'*Ecclésiaste* exprime en disant que les gardiens de la maison entreront en mouvement et que les hommes très forts commenceront à chanceler, chacun ne trouvant plus en l'autre son appui habituel : il ne s'agit pas seulement de ces jambes qui si longtemps nous ont transportés d'un bout du monde à l'autre avec tant de courage. Maintenant toute hauteur à gravir nous essouffle et le chemin nous fait peur. Toutefois si nous cessons d'être assurés de nos appuis physiques, nous ne manquons pas d'un autre réconfort, et Qohéleth nous dit un peu plus haut que la Sagesse a rendu le Sage plus fort que les dix princes d'une ville[1] (*Eccl.*, VII, 20). Il ne se demande pas pourquoi les premiers temps sont meilleurs que ceux d'aujourd'hui, car ce serait une bêtise. Il passe la revue en lui-même de ses richesses accumulées et il se dit que plus utile est la sagesse alors qu'elle a l'usage de tout cela. Elle nous sert de couverture à la manière de l'argent, mais avec ceci de plus qu'elle attribue à celui qui la possède la vie (VIII, 11-13).

Et le même Qohéleth, en effet, ne nous a-t-il pas dit un peu plus haut qu'*il y a un temps de disperser et un temps de ramasser, un temps d'embrasser et un temps de se dégager de tous les contacts, un temps d'acquérir et un temps de perdre, un temps de garder et un temps de rejeter, un temps de couper et un temps de coudre, un temps de naître et un autre de mourir* (*Eccl.*, III) ? A quoi bon tous ces trésors que j'ai rangés profondément dans ma cave et dans mes placards, si ce n'est pas pour en jouir dans la tranquillité intérieure, maintenant que le paysage extérieur a perdu son intérêt, et que le soleil, la lune et les étoiles se sont obscurcies : toutes ces clartés profanes ! Il n'y a plus que de la boue en bas et dans le ciel ces épaisseurs sulfureuses. C'est le moment de donner un peu de repos à ces facultés de regard, d'acquisition, d'intelligence et d'analyse, à qui la terre entière fournit depuis si longtemps exercice. L'une entre en sommeil après l'autre, toutes ces ardentes meunières, et le nombre

(1) Ne seraient-ce pas les *Dix Commandements?*

de celles dont nous avons besoin devient de plus en plus petit. Toutes les portes sont fermées, il se fait en nous de moins en moins de bruit, moins d'objections au silence, et la voix de cette meule essentielle en nous qui transforme le blé en une farine fluide devient de plus en plus faible et humble. Il s'est fait un grand repos et sur toute la terre il y a un roi qui commande au peuple qui lui est assujetti (V,8). Il y a un temps de travailler et un temps de jouir, et le moment est venu que le Sage dise à son âme : *Mange et bois !* il n'y a pas besoin de toutes ses dents au complet pour cela. *Est-ce que le mieux n'est pas de manger et de boire et de montrer à sa propre âme les biens qu'elle s'est procurés pour fruit de ses labeurs? Qui saura dévorer comme moi? Qui affluera de délices comme je le fais? Car Dieu a donné à l'homme qu'il aime la sagesse et la science et la joie* (*Eccl.*, II .24-25).

La voilà donc enfin, cette *Maison fermée*, dont nous avons remis les clefs *(car la clef qui délivre est non pas celle qui ouvre, mais celle-là qui ferme)* à un autre, à ce sûr gardien précisément dont il est dit qu'il ferme et personne n'ouvre, qu'il ouvre et personne ne ferme. Le torrent des gens et des occupations peut passer au travers de nous sans déranger notre clôture. La place, l'*agora* centrale, le parvis devant le Temple reste désert. Que la foule s'y répande si elle veut et qu'elle en fasse le tour, une fois que nous l'aurons laissée vide, pareille à ces enfants sur la place publique dont parle Notre-Seigneur. (Matth., XI. 16-17), qui crient à leurs camarades *(coæqualibus) : Nous avons chanté des airs gais et vous n'avez pas voulu danser; nous avons chanté des airs lugubres et vous n'avez point témoigné de tristesse*, Une fois que du département de la méditation nous aurons passé à celui de l'éternité [1]. Et quelle est-elle, cette maison bien fermée, sinon la maison de la Foi, sinon cette maison de pierre solide dont la Fiancée du Cantique dit que Dieu l'a fait habiter dans les trous de la pierre, dans les cavités de la muraille? C'est par ces ouvertures que son Époux éternel l'éclaire, *respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos*, profitant de ces regards et soupiraux. Et c'est par ces jours étroits que notre texte dit que de notre côté nous prenons vue sur les vérités éternelles [2]. Mais le moment est venu sans doute que pour les recevoir les ténèbres sont devenues un meilleur véhicule que la lumière, suivant ce passage du psaume (138 II) : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* Il y a plus de lumière dans la Foi aveugle que dans toutes les ressources de l'intelligence et de la curiosité. Nous avons autre chose à notre disposition que ces piqûres exiguës.

Mais cet abri n'est pas une prison, cette nuit n'est pas un sommeil, et ce sommeil n'est pas une torpeur, mais plutôt un état d'attention intense et de vigilance exquise. C'est ce que notre texte exprime en disant de notre peuple intérieur, de cette foule en robes blanches qui faisait dans les vieilles basiliques la veillée du Samedi Saint, qu'ils se lèveront ensemble à la voix de ce qui vole : mais qu'est-ce qui vole, par excellence, sinon le Saint-Esprit,

(1) Et que font les gens autre chose que le tour d'eux-mêmes incessamment dans les lamentations, alors même qu'ils se figurent être dans la joie? *Circuierunt in platea plangentes.*

(2) *Videntes per foramina* peut s'appliquer aux yeux qui ne voient que par les petits trous des pupilles, permettant aux images de se former dans notre chambre noire.

sinon l'esprit de vie et de résurrection qui plane sur les eaux baptismales et à qui les anges servent de messagers et ces oiseaux qui remplissent le ciel et dont le Seigneur nous fait remarquer avec bonté qu'ils ne travaillent pas, de figures?

Alors, quand l'oiseau divin battra des ailes au-dessus de nous, cela vaudra la peine de se lever, mais pour le moment nous avons transféré dans le domaine du regard pur toute l'énergie au hasard, cette agitation éperdue et ces cercles fous de jeune chien, de nos années naïves. C'est ce que notre texte exprime en disant que la sauterelle s'est alourdie, le grain de câpre s'est éventé. La sauterelle, c'est cette faculté en nous de bond soudain et de fantaisie, l'impulsion, la détente inopinée des reins qui nous envoie on ne sait où. L'âpre câpre, c'est le grain de poivre de la concupiscence et de la colère, cette semence acide de désir et d'insurrection à l'égard de tout ce qui existe. Ce qui était un révulsif est devenu un condiment.

Et notre texte ajoute qu'alors l'amande ou l'amandier fleurira. La Glose interprète que nos cheveux deviendront tout blancs, et notre âme aussi, du moins il faut l'espérer. L'amandier est cet arbre qui fleurit avant tous les autres, quand c'est encore l'hiver et février, obéissant ainsi moins à la sollicitation ambiante qu'à une nécessité intérieure. Il est ainsi l'emblème de la foi et de cette frissonnante et timide contrefaçon de l'innocence qui sert de prémonition à l'été. En Chine, c'est un rameau analogue qui ombrage la réunion des Ermites. Mais j'ai personnellement une autre idée. L'amande dans son enveloppe d'or, c'est la flamme, et la blanche substance intérieure à la ressemblance de la cire. L'amande qui fleurit, c'est donc peut-être le cierge bénit qui veillera au pied de notre cercueil et défendra notre dépouille contre les insultes des esprits de l'air. Elle est aussi ce flambeau studieux, cette lampe ardente qui éclaire nos longues nuits et Bède le Vénérable dans son monastère endormi, qui recopie les psaumes avec des encres de diverses couleurs, cependant que le premier oiseau se met à chanter et que le vent d'équinoxe pousse les vastes rouleaux de l'Océan contre le rivage d'Irlande.

Avant que les bruits de la terre se soient éteints, avant que ces guirlandes de jeunes filles noires et blanches qui jadis s'échappaient à notre rencontre des portes mélodieuses de la Connaissance aient disjoint ces doigts déliés qui les réunissaient, avant que ces « filles du chant » soient devenues paresseuses et rebelles ces degrés, qu'une note irrésistible crée l'une après l'autre sur l'échelle délectable de notre labyrinthe interne!

Profitons donc de ces jours solennels, de ce laps introductif à l'hiver, oependant qu'aussi bien tous les chemins au dehors sont devenus intempestifs et que nos amis ont autre chose à faire que d'aller nous rendre visite, pour passer la revue de nos collections, et, en particulier, pour reprendre en mains et dérouler ces longues bandelettes où est inscrite la Sagesse de Dieu, notre plus précieux trésor — nous étant mis à genoux, — dont nous avons si souvent remis la perlustration et l'examen à des temps plus heureux. Ils sont venus à la fin!

PAUL CLAUDEL

LA SITUATION POLITIQUE
A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

A la veille de consultations électorales importantes, on regrette de devoir constater la confusion des idées, des programmes et des partis. Elle risque de plonger dans la plus dangereuse incertitude la majorité des électeurs et électrices appelés, pour la première fois, à voter sur le plan politique.

La Revue de Paris *n'eût pas manqué, avant la guerre, si une situation aussi complexe s'était présentée, d'entreprendre une enquête auprès des divers partis. Mais notre périodique n'étant plus provisoirement que mensuel et ses dimensions étant encore bien réduites, nous n'avons pu envisager que de demander à une seule personnalité politique d'exposer, sous sa responsabilité, les diverses données du problème. Nous sommes reconnaissant à M. Paul Bastid d'avoir bien voulu se charger de cette tâche. Il est tout à fait superflu de présenter à nos lecteurs cet hommes politique éminent, historien et juriste en même temps, qui, après avoir été député et ministre, est aujourd'hui membre du Conseil national de la Résistance pour le parti radical et membre de l'Assemblée consultative. On se souvient sans nul doute des remarquables discours qu'il a prononcés, devant cette Assemblée, en juillet dernier, sur les divers problèmes que soulèvent les élections.*

(N.D.L.R.)

La campagne électorale est ouverte. Le moins qu'on puisse dire est que l'esprit cartésien ne préside pas à la consultation du suffrage universel. Tout le monde se trouve d'accord pour le constater, bien que chacun interprète à sa manière les causes d'un état de fait à ce point déplorable et naturellement aussi les responsabilités encourues à cette occasion. Mais le malaise est général et la déception du pays demeure profonde. Il est même à craindre qu'elle ne vienne encore à s'aggraver.

Il faut sans doute remonter assez haut pour déterminer les origines de la confusion présente. Le drame véritable est que la libération a été l'œuvre d'une minorité infime et que cette minorité n'a réussi que d'une manière incomplète à faire lever la pâte nationale dont elle devait constituer le ferment. La Résistance authentique — celle de toujours, celle du début — n'a réuni, au dedans ou au dehors, qu'une poignée d'hommes. Elle s'est sans doute grossie chemin faisant d'éléments nouveaux, dont la valeur était au demeurant variable. Elle avait même renfermé initialement dans son sein

quelques scories. Il est clair qu'on ne crée pas un mouvement de cette sorte contre toutes les autorités établies qu'avec des notaires et des premiers communiants. Mais la conséquence a été une méfiance supplémentaire de l'opinion moyenne, dont le civisme avait fléchi en des heures critiques ; et cette méfiance a survécu, malgré les apparences, à l'enthousiasme sincère mais passager qu'avait causé le départ de l'ennemi. Ceci revient à dire que les fautes sont partagées. Il y en a eu — et ce sont les plus graves — de la part d'une fraction du public longtemps indifférente à l'avilissement de la patrie. Il y en a eu aussi de la part de la Résistance qui, dans la poursuite de ses fins, assurément nobles et grandes, s'est montrée parfois peu scrupuleuse sur le choix des moyens, tantôt — ce qui est légitime — sous l'empire de la nécessité, tantôt aussi pour des motifs moins honorables.

Quoi qu'il en soit, l'autorité de la Résistance ne s'est pas assise et, après un an de pouvoir, la nation enregistre son échec. Aurait-il pu en être autrement ? Il n'est pas exclu qu'avec plus de modestie, une conscience plus nette de ses propres insuffisances, un effort plus soutenu pour se concilier peu à peu le plat pays qui s'était abandonné, la Résistance n'eût été à même de conquérir une situation morale qu'en fait elle s'est cru acquise de plein droit. De toutes manières, d'ailleurs, la tâche était difficile et aléatoire ; et il serait injuste de l'accabler.

Mais les faits demeurent : l'inexpérience de ces hommes nouveaux, l'incohérence de leur politique, en dépit de leurs intentions généreuses, éclatent désormais à tous les yeux. On avait espéré de leur avènement un renouveau ; et, en fait de renouveau, il n'y a guère eu que désordre administratif et confusion générale.

La Résistance a conçu des ambitions qui dépassaient ses moyens. Elle s'est imaginé qu'elle pouvait par ses seules forces métamorphoser la vie nationale, en faisant table rase du passé. Or, elle a précisément, dans sa fièvre destructrice, extirpé tout ce qu'il y avait de sain dans nos traditions politiques ; mais, par contre, elle s'est montrée impuissante à supprimer beaucoup des errements du régime de Vichy.

Si bien qu'à l'heure actuelle les anciens partis, malgré la défaveur fort justifiée qui s'attachait à eux, représentent presque aux yeux des Français comme un espoir d'amélioration. On avait cependant souhaité qu'ils disparussent, car ils avaient eu à l'heure du péril des défaillances singulières et ils avaient étalé les uns et les autres une égale division sur la seule question qui dominât tout : la résistance à l'envahisseur. Beaucoup d'hommes que soulevait la grandeur des événements formaient le vœu que la Résistance, se dressant sur leurs ruines et rassemblant tous les sujets probes et de bonne volonté qu'ils avaient pu contenir, prît en mains la direction d'une politique nouvelle. Ce large rassemblement eût été sans doute provisoire, car on ne pouvait évidemment abolir les différences idéologiques qui séparaient les intéressés ; mais dans la phase où nous sommes — celle du *primum vivere deinde philosophari* — il eût suffi assurément à nos besoins. Le souvenir des périls courus en commun, la même horreur sacrée du régime hitlérien dont nous sortons à peine en eussent constitué le ciment.

Nos destins ont subi un autre cours, à la fois parce que le personnel nouveau de la Résistance a traité avec une arrogance juvénile tout ce qui avait existé avant la guerre et parce que le vieil esprit de parti n'était pas mort et a trouvé dans cette superbe même une occasion ou un prétexte pour se réveiller. Les anciens partis se sont reconstitués les uns après les autres, en allant de l'extrême gauche à la droite. A vrai dire, le parti communiste n'avait jamais cessé d'exister.

Aujourd'hui l'éventail des formations politiques est ouvert de toutes ses branches. Cependant les mouvements de résistance proprement dits existent toujours et ils interfèrent avec les partis, ce qui engendre une complication nouvelle et quasi inextricable. Car les mouvements ont été travaillés eux-mêmes par l'esprit de parti. Ils se sont divisés, reclassés, agglomérés au gré des préférences doctrinales de leurs membres ; et, non contents de prendre figure nouvelle à la faveur de ces querelles intestines, ils ont noué avec les vieux partis, dont les membres figuraient encore individuellement dans leur sein, des ententes plus ou moins étroites, plus ou moins durables, plus ou moins logiques. D'où ces dénominations compliquées et cette floraison d'initiales mystérieuses que la presse fait miroiter devant un public frappé d'ahurissement.

Au milieu de cette sarabande endiablée, le Gouvernement, qui est à la fois le Gouvernement de la Résistance et le Gouvernement de tous les partis, garde une attitude en apparence impassible. Mais cette apparence est peut-être trompeuse. Certains pensent qu'il favorise en réalité l'éparpillement, en vertu de la maxime *diviser pour régner*. D'autres lui attribuent l'arrière-pensée de choisir au dernier moment entre ces formations et d'appuyer les unes contre les autres. Je ne me prononce pas sur ces éventualités. Il n'est pas impossible d'ailleurs que le Gouvernement n'ait en la matière aucun plan concerté. On prête quelquefois aux dirigeants, que les événements en réalité ballottent, d'amples desseins imaginaires. « Nulle intention des grandes choses qu'il fit », a dit Mignet de Richelieu lui-même.

***

Ce qui est certain, c'est que les hésitations du Gouvernement se sont ajoutées aux incertitudes des mouvements et des partis et ont porté la confusion à son comble.

Le Gouvernement a d'abord paru épouser les thèses et jusqu'aux préjugés de la Résistance dont il était issu. Il a marqué au début de son installation à Paris une grande hostilité, je dirai presque une grande animosité à l'égard de tout ce qui rappelait la IIIe République ; et sa volonté de rompre avec elle s'affirmait en toute occasion (bien que, mieux inspiré, le général de Gaulle eût affirmé en novembre 1940, à Brazzaville, la survie de la Constitution). Mais une sorte de divorce moral n'a pas tardé à séparer le chef du Gouvernement et les éléments les plus actifs de la Résistance. Froissements d'ordre personnel, désaccord sur les réformes à opérer ont déterminé une tension sourde entre le général et un grand nombre de ses anciens partisans. Le général a été amené alors à reviser ses conceptions et à chercher un point d'appui dans la tradition républicaine. Lorsque le problème de la procédure constitutionnelle s'est posé d'une manière urgente, il a envisagé avec faveur le retour au système de 1875, considéré comme un point de départ. Cette tactique, d'ailleurs, n'était pas préconisée seulement par une partie de l'ancien personnel politique, mais encore par certains milieux étrangers aux luttes du forum, qui y voyaient une garantie d'ordre et de sagesse ; et le général de Gaulle était spécialement sensible à leurs arguments. La thèse de la légalité constitutionnelle est devenue ainsi, pour un moment, la sienne et il n'a pas hésité à la doctriner publiquement. Mais sur ces entrefaites, les adversaires fougueux de la vieille Constitution, socialistes et démocrates-chrétiens, ont exercé sur lui une pression énergique ; et le chef du Gouvernement, après avoir décidé de soumettre la question au referendum, s'est

prononcé à Brest contre la procédure classique. Après l'échec de son projet devant l'Assemblée consultative, il a élaboré un texte nouveau, inspiré d'un contre-projet socialiste et décidé d'inviter le pays à se prononcer pour une Assemblée constituante unique, contre l'élection d'une Chambre et d'un Sénat et pour une constitution provisoire limitant les pouvoirs de cette Assemblée. C'est sur les réponses à faire à ce referendum préjudiciel que se heurteront d'abord les tendances de l'opinion.

Au vrai, le sentiment général juge cette consultation inopportune et sans objet. Les mystiques de l'innovation trouvent inutile que l'on interroge le pays sur la nécessité d'une Constituante, qui figure à leurs yeux une vérité première. Les tenants de la légalité républicaine estiment de leur côté anormal que l'on demande à la nation si la Constitution doit être appliquée. Poserait-on une question analogue sur la valeur du Code civil ou du Code pénal? Un pareil doute n'est-il pas de nature à ébranler encore le sentiment de l'ordre et de la règle dans une civilisation où l'on prend l'habitude fâcheuse de voir les textes demeurer lettre morte?

Quoi qu'il en soit, la réaction des différents secteurs à l'égard des formules du plébiscite demeure variable. Il y a les « oui-oui », qui sont essentiellement les socialistes et les démocrates-chrétiens. Il y a les « oui-non », qui sont surtout les communistes et la C.G.T. Il y a les « non-non », qui sont les radicaux et certains éléments modérés. Il y a les « non-oui », qui se recrutent parmi d'autres éléments modérés.

Certains mettent l'accent sur l'aspect plébiscitaire du referendum ; d'autres le contestent. La position prise par le général de Gaulle, qui est intervenu à plusieurs reprises pour recommander une double réponse affirmative, justifie en réalité la première thèse. C'est lui qui a conféré par là à ce scrutin un caractère personnel, à coup sûr regrettable. Mais naturellement les adversaires de l'approbation pure et simple ne mettent pas tous l'accent au même degré sur l'allure bonapartiste de la consultation. Pour les communistes, la lutte ouverte s'engage contre le pouvoir personnel et l'homme qui est censé l'incarner. Le titre-manchette de *l'Humanité* était, le 4 septembre, fort significatif à cet égard. Les radicaux ne suspectent pas le général, mais ils demeurent fidèles à leur doctrine traditionnelle en condamnant tout plébiscite et même, pour certains, tout referendum quel qu'il soit. Et on ne saurait leur reprocher ici aucune collusion avec les communistes pas plus qu'on n'est en droit de railler leur prétendue complaisance à l'égard de la droite, dont certains éléments soutiennent aujourd'hui comme eux le retour provisoire à la Constitution de 1875.

Toujours est-il que la campagne sur le referendum met les différents partis dans une situation électorale des plus fausses, car elle donne à penser que certaines alliances anormales se sont conclues. Il est possible que le Gouvernement n'en soit pas fâché ; mais on ne voit pas très bien qui cela peut servir ; et la constellation qui réunit les socialistes et les démocrates-chrétiens n'est pas en la circonstance la moins paradoxale.

La vérité est que ce scrutin sur la procédure constitutionnelle marque une phase originale du conflit plus latent qu'avoué qui oppose depuis longtemps les communistes et les socialistes. Toute la vie publique un peu artificielle qui s'est développée depuis un an sur les ruines du régime de Vichy repose sur la rivalité de ces deux partis, qui tendent à monopoliser, chacun à son profit, l'activité nationale. Ils ont joué tous les deux un rôle dans la Résistance. Ce rôle n'a certes pas été exclusif de celui d'autres formations et d'autres tendances. Mais, entrés dans le mouvement avec leur organisation ancienne et leur forte discipline, ils entendent bénéficier de leur force col-

lective et dominer les éléments disparates et dispersés qui ont lutté à côté d'eux contre l'ennemi commun. Les autres partis se sont associés à l'œuvre de résistance par des concours individuels non moins nombreux et non moins efficaces ; mais ils n'ont pas songé à tirer de leur contribution désintéressée à l'affranchissement de la patrie un avantage politique déterminé. Ils ont donc fait dans la Résistance moins de volume et moins de bruit. Il demeure douteux, malgré tout, en dépit de cette inégalité dans la réclame, que le pays se soit placé sous l'obédience intellectuelle du collectivisme. Le suffrage universel aura précisément à se prononcer sur les prétentions de chacun.

Mais les socialistes et les communistes, s'ils disposent de l'avenir avec la même assurance, se disputent en réalité essentiellement la même clientèle ouvrière ; et cette compétition suffirait à en faire des frères ennemis. Ils cherchent donc à prendre sur tous les problèmes des positions différentes. Il suffit que les communistes regardent du côté de Moscou pour que les socialistes situent leurs espoirs à Londres. Il suffit que les socialistes s'affirment partisans résolus de l'économie dirigée pour que les communistes fassent appel au sentiment de la liberté si puissant encore dans la nation française et en particulier dans les masses paysannes, et qu'ils prononcent des paroles d'apaisement destinées à la production libre et à l'épargne.

Les socialistes tirent naturellement leur argument majeur de la victoire électorale que vient de remporter en Angleterre le *Labour Party*, dont l'orientation est cependant si différente au fond de la leur. Ils verraient volontiers le général de Gaulle jouer en France le rôle que joue le roi en Angleterre et annoncer au pays, après le succès qu'ils escomptent devant les urnes, l'application de leur propre programme. Aussi, conscients du prestige que revêt toujours dans les périodes troublées un homme-drapeau, dont les services ne sont ni contestables ni contestés, aspirent-ils à monopoliser pour leur propre compte la fidélité gouvernementale. M. Léon Blum y déploie toute l'ingéniosité de sa diplomatie et les ressources immenses de son talent. L'affectueuse admiration que j'ai toujours éprouvée pour sa personne s'en trouve renforcée. Il ne me convainc pas néanmoins de l'excellence de sa cause ; car il est un peu étrange de voir le parti socialiste, partisan initial de la Constituante souveraine et adversaire, comme tous les partis républicains, du plébiscite, s'évertuer à démontrer la nécessité de suivre un homme et préconiser l'adoption par le peuple d'une Constitution provisoire préparée d'avance qui s'imposerait aux élus de la nation. L'attitude des communistes est assurément plus logique. On est pour ou contre la Constituante. Si on l'accepte, elle ne saurait être, de toute évidence, que souveraine ; et c'est pourquoi les adversaires de la Constituante, dont je suis, répondront « non » à la seconde question du plébiscite comme à la première, estimant que toute limitation apportée aux pouvoirs de cette Assemblée hypothétique est un mensonge ou une duperie — bien plus, qu'elle représente un danger. Il est clair, en effet, que la Constituante, une foie élue, renverserait en un tournemain les barrières de papier qu'on aurait cherché à lui opposer et qu'on ouvrirait ainsi la porte aux aventures et aux coups de force, car on provoquerait en quelque sorte le Gouvernement à riposter par la violence en s'appuyant sur les résultats du plébiscite.

Il est assurément fâcheux que le duel des socialistes et des communistes se poursuive sur le terrain constitutionnel, au risque d'embrouiller encore pour le public des problèmes si difficiles et si graves. Mais que peuvent faire en la circonstance les autres partis ? Là, comme ailleurs, ils doivent s'abstenir de toute intervention dans un pareil conflit et n'obéir qu'à leurs propres thèses. C'est ce que fait le parti radical, qui demeure fidèle aux souvenirs des luttes passées et qui ne renie point ses amitiés démocratiques tradition-

nelles, mais qui, naturellement, n'est à la remorque de personne. Il se séparera dans le premier vote à la fois des communistes et des socialistes, car il reste partisan des deux Chambres et il doute qu'avec une Assemblée constituante unique il y ait beaucoup de chances de les faire triompher. Il ne voit pas d'ailleurs en quoi l'élection actuelle d'une Chambre et d'un Sénat ferait obstacle aux réformes nécessaires ; il s'est prononcé dans son récent Congrès pour une transformation profonde de la Haute Assemblée, visant aussi bien ses pouvoirs qui sont à limiter que son recrutement qui est à élargir ; et il ne se laissera pas intimider par le reproche injustifié qu'on lui adresse d'être partisans du *statu quo* constitutionnel pur et simple. Par ailleurs, si sur la seconde question, il se prononce de la même manière que les communistes et la C.G.T., ce n'est point pour faire pièce aux socialistes, mais en vertu de raisons doctrinales qui, pour n'être pas rigoureusement identiques à celles de l'extrême gauche, n'en militent pas moins dans le même sens. Les radicaux ne jugent pas, en effet, qu'une réponse négative représente la politique du pire ; ils pensent, au contraire, qu'elle signifie la politique du moindre mal ; et sans doute certains modérés situés à leur droite observeront-ils en la circonstance une attitude analogue.

***

Quelle que soit l'importance du referendum pour l'avenir du pays, ce n'est pas la question qui préoccupe au titre majeur le corps électoral. Celui-ci est sensible avant tout aux difficultés économiques du moment ; et c'est principalement sur leur programme économique que les partis seront jugés. Il semble que tout le monde soit d'accord sur le plan de rénovation tracé dans la clandestinité par le Conseil national de la Résistance, où toutes les tendances antivichyssoises se trouvaient représentées. Mais une pareille unanimité est à bien des égards trompeuse. Le texte lui-même est si général et si large qu'il laisse place à de multiples interprétations. On s'entend pour combattre les oligarchies financières, les « trusts », puisque ce mot est désormais à la mode. Mais il reste à savoir dans quel esprit se fera la réorganisation nécessaire de la production ; et c'est ici que chacun met l'accent sur une idée différente. Il y a les fanatiques de l'ordre collectif et il y a les amants irréductibles de la liberté individuelle. Pour les uns, la nationalisation ou la socialisation est une panacée universelle, une sorte de pénicilline économique aux vertus mystérieuses et indéfinies, susceptible d'être employée, au moins à titre d'essai, pour guérir tous les maux dont nous souffrons. Pour les autres elle ne constitue qu'un remède exceptionnel applicable seulement dans certaines circonstances nettement définies et dont l'usage requiert malgré tout quelque prudence.

Le parti socialiste insistera certainement dans sa campagne sur l'anarchie qu'engendre la liberté. Le parti communiste fera sans doute de même, sauf quelques atténuations d'ordre tactique destinées à rassurer certaines catégories d'électeurs. Le parti radical soulignera, au contraire, le péril qui s'attache à l'étatisation, à la bureaucratisation graduelle de l'économie. Non qu'il espère supprimer d'un trait de plume les entraves administratives multiples qui jugulent depuis tant d'années la production. Mais il invitera les électeurs à une lutte vigoureuse contre toutes les séquelles du régime de Vichy. Il manifestera sans ambages que sa philosophie économique, comme sa philosophie politique, n'est pas communautaire mais individualiste. S'il admet certains contrôles de l'activité productrice, c'est seulement dans la mesure où, sur le fondement de la liberté, des féodalités viennent à se cons-

tituer qui oppriment l'individu en même temps qu'elles compromettent l'intérêt de l'État. L'autonomie de la personne demeure pour lui la règle suprême ; et il est toujours prêt à s'allier à n'importe qui pour la préserver. Il est donc plus sensible que quiconque à tout ce qui la menace. Il ne l'est pas moins aux inconvénients d'ordre national qui se trouvent liés au gonflement pathologique des services administratifs qu'entraîne l'économie dirigée : paralysie de l'activité générale, gaspillage financier, etc. On accusait jadis le parti radical d'être le parti des fonctionnaires. Il est certain qu'il ne s'est jamais associé aux critiques injustes dirigées contre le personnel des services publics. Il n'en a que plus d'autorité pour protester aujourd'hui contre la multiplication inconsidérée des emplois et contre le pillage des deniers publics au détriment de l'activité libre. L'armature de l'État est devenue trop lourde pour sa substance. C'est là un fait qui éclate à tous les yeux ; et il est à penser que le suffrage universel se prononcera avec énergie contre la prolifération des salariés du budget.

Les problèmes diplomatiques feront sans doute, devant le corps électoral, l'objet de controverses moins vives. Personne ne défend aujourd'hui la politique dite de « la France seule » ; et, avec des nuances diverses, le thème de la solidarité internationale s'impose à tous. Sans doute, certains voient-ils dans tel rapprochement particulier avec un État déterminé, soit la rupture possible d'un équilibre nécessaire, soit la résurrection intempestive du système des blocs rivaux et hostiles. Mais ces campagnes ne sont pas toujours menées avec une objectivité parfaite ; et, si l'on peut regretter parfois les incertitudes ou les incohérences de notre politique officielle, nul ne saurait accuser sérieusement ceux qui la dirigent d'intentions perturbatrices, soit à l'égard des intérêts français, soit à l'égard de l'ordre international. Le pays veut qu'on défende ses droits ; il veut en même temps qu'on évite les aventures. C'est sans doute la seule indication qu'il donnera et personne ne pourra s'en arroger le bénéfice.

Je ne parle que pour mémoire du problème religieux et de ses interférences scolaires. Il y a là un ordre de questions qui a cessé d'occuper dans nos esprits une place de premier rang ; et il faut s'en féliciter. Chacun conserve ses préférences individuelles : les catholiques ne sont pas devenus laïques d'inspiration ; et pas davantage les défenseurs traditionnels de l'école publique ne sont devenus des cléricaux. Mais les uns et les autres se sont accoutumés à des rencontres, à des entretiens sur des sujets qui ne les divisent pas, voire à la défense commune de principes qui leur sont également chers. L'apaisement qui s'était dessiné dès avant la guerre a reçu au cours de celle-ci une ampleur et une tonalité nouvelles. Seules, des manifestations imprudentes pourraient, dans le plus grand nombre des départements, réveiller les vieilles querelles. Il y a des difficultés qui ne doivent plus aujourd'hui être soulevées.

***

Reste un problème capital, qui est celui du mode de scrutin. Ici encore, l'attitude longtemps flottante du Gouvernement a gravement compliqué les choses et son intransigeance actuelle engendre un conflit inutile, dont les répercussions sont malaisées à prévoir.

Le général de Gaulle semble avoir longuement hésité entre la représentation proportionnelle et le système majoritaire uninominal. A l'époque où il penchait vers la procédure constitutionnelle de 1875, il paraissait n'accepter la première pour la Chambre des Députés qu'à titre de pis aller. Lorsqu'il

s'est rallié à la Constituante unique, il a, par crainte sans doute de l'inconnu, éprouvé comme un regret et comme un scrupule à voir disparaître le vieux scrutin d'arrondissement. Il eût sans doute souhaité que ce régime électoral réunît à l'Assemblée consultative une majorité. Mais ce rêve était évidemment chimérique ; et tout système majoritaire, tout système individualisant le député et lui affectant, en fait, au scrutin un coefficient personnel était repoussé d'avance au Luxembourg. On y voulait l'élection anonyme, mécanique, standardisée, assurant aux mouvements et partis le triomphe de leur bureaucratie irresponsable : il fallait soustraire les choix aux électeurs pour les remettre aux états-majors. L'Assemblée s'est donc prononcée pour la représentation proportionnelle intégrale, sans panachage, avec report des restes sur la liste nationale. Le Gouvernement alors a reculé devant ce système, qui dépersonnalisait l'élection. Mais à vrai dire, il ne l'a modifié que sur un certain nombre de points. Il a voulu, pour ne pas trop heurter les habitudes, que les compétitions électorales se déroulassent en principe dans le cadre du département et c'est dans ce cadre que seraient attribués les restes. Il a, par contre, maintenu l'interdiction du panachage. Il a aussi adopté pour la répartition des sièges des règles qui favorisent dans l'ensemble les petits départements. Là-dessus, les partis ont fait entendre une protestation commune. On a vu les radicaux, partisans du système majoritaire, s'associer aux proportionnalistes pour réclamer la R. P. intégrale, qu'ils considèrent dans les circonstances actuelles comme un pis aller. Il est certain que le système bâtard du Gouvernement aboutit à des inégalités et à des injustices choquantes. Comme beaucoup de transactions, il ne satisfait personne. Il est pratiquement impossible de faire jouer sainement la proportionnelle dans de petites circonscriptions. Le principal vice de l'ordonnance est, à mes yeux, d'organiser dans les petits départements la course au quotient, c'est-à-dire de favoriser l'éparpillement et de susciter même des concurrences anormales.

Unis pour réclamer la justice électorale, qui les intéresse tous au même degré, les partis se sont élevés contre ce scrutin hybride et monstrueux. Mais, comme l'initiative d'une démarche est venue de la C.G.T., le général de Gaulle en a pris texte pour refuser l'audience. Il s'appuyait sur ce que la C.G.T. (représentée pourtant à l'Assemblée consultative) verrait sa compétence limitée par la loi aux intérêts corporatifs. Il en est résulté un différend aigu, dont il est difficile de dire pourquoi il a été provoqué. Impatience spontanée ? Désir d'éviter tout contact avec les représentants des partis eux-mêmes ? Le choix entre ces hypothèses a peu d'intérêt. Ce qui compte, c'est la tension politique survenue, les partis ayant affirmé leur solidarité totale avec la C.G.T. Un memorandum modéré et courtois a été adressé au général par les candidats évincés à l'entretien. Une réponse purement administrative y a été faite, qui constitue une fin de non-recevoir. Cette réponse passe d'ailleurs la C.G.T. sous silence, ce qui a provoqué un incident nouveau ; et les formations dont il s'agit ont décidé de porter la question devant le corps électoral lui-même.

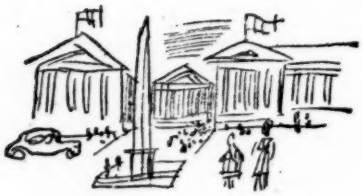
On ne sait pas encore sous quelle forme la coalition pourra se nouer, ni quel pourra en être le résultat. Il est du reste profondément regrettable que la consultation électorale porte, au premier chef, sur les règles selon lesquelles elle a lieu. Assez de problèmes urgents sollicitent l'attention du suffrage universel. On ne saurait guère formuler ici qu'un vœu : c'est que les partis trouvent dans cette circonstance — par elle-même fâcheuse — un encouragement à surmonter leur dispersion actuelle, à se concerter sur les problèmes de fond, à arrêter d'accord les grandes lignes d'une politique nationale qui cherche à la fois en ce moment ses formules et ses interprètes.

Il serait, en effet, trop facile aux adversaires actuellement inavoués que

la démocratie compte toujours en France de souligner nos dissentiments sur les points essentiels et d'affirmer la supériorité apparente des régimes de dictature.

Mais il est clair qu'il ne suffit pas en l'espèce d'un de ces accords électoraux aisément conclus dans l'équivoque et voués à une existence éphémère. Les lendemains gouvernementaux sont plus importants encore ; et c'est la majorité du futur Cabinet qu'il s'agit d'ores et déjà de préfigurer. Certes, la loi électorale y prête peu, car elle est génératrice de cloisonnements arbitraires et de difficultés mitoyennes. Il faut y penser cependant et envisager entre partis et mouvements un programme commun de réformes constitutionnelles et législatives immédiatement applicables. Il serait décevant, en vérité, que la fraternité née de la résistance entre hommes de formation et de préférences différentes ne se retrouvât pas dans l'élaboration de notre proche avenir. Ce sont les idées du reste qui doivent déterminer les alliances et non, comme il se produit trop souvent, l'inverse. Il ne s'agit d'exclure à priori personne et des sacrifices réciproques seront nécessaires. Mais de toute évidence, nul ne saurait participer à un rassemblement de ce genre s'il n'est partisan d'un ordre légal fondé sur la liberté.

PAUL BASTID



VACANCES DE NOËL[1]

V

Le regard perdu dans la cour obscure, combien de temps Charley avait-il passé à la fenêtre ? La voix de Lydia l'arracha à ses pensées.

— Il me semble que j'ai dormi, dit-elle.

— Je le crois aussi.

Il alluma. Par crainte de la réveiller, il n'avait pas osé le faire. Le feu était presque éteint et il remit une bûche.

— Je me sens toute reposée. J'ai dormi sans rêves.

— Avez-vous souvent des cauchemars ?

— Affreux.

— Si vous voulez bien vous habiller, nous pourrons aller dîner.

Elle eut un rire ironique, mais non sans gentillesse.

— Ça ne doit pas être comme ça que vous passez généralement Noël.

— Pas tout à fait, répondit-il avec bonne humeur.

Elle entra dans le cabinet de toilette et il l'entendit prendre un bain. Elle revint, toujours drapée dans sa robe de chambre.

— A présent, à votre tour. Moi, je m'habille.

Charley la quitta. Il trouvait tout naturel que, même après avoir dormi à côté de lui, elle préférât ne pas s'habiller en sa présence.

Lydia le conduisit avenue du Maine, dans un restaurant dont elle vantait la cuisine. A la mode d'autrefois, avec ses boiseries, ses rideaux de chintz et ses plats d'étain, il était sympathique.

Lydia et Charley s'assirent dans un coin. Quand il voulut la servir une seconde fois, elle avança son assiette avec empressement.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1940. *Résumé des chapitres précedents :* Charley Mason, vingt-trois ans, fils de riches Anglais, nature sensible et généreuse, est venu passer quelques jours de vacances à Paris. Un de ses camarades, Simon, communiste du genre implacable et amer, l'a conduit dans une boîte de nuit de Montparnasse, le Sérail, qui tient plus encore de la « maison » que du dancing. Charley y a fait la connaissance d'une jeune Russe, Lydia, pauvre fille solitaire et malheureuse. Lydia conte à Charley son histoire : années errantes, misère, mariage avec Robert Berger. Ce Robert Berger qu'elle avait pris pour un honnête garçon était en réalité un escroc... et un jour même, il avait commis un meurtre (N. D. L. R.).

— Ma belle-mère se plaignait de mon appétit. Elle disait que je dévorais comme si je n'avais jamais mangé à ma faim. D'ailleurs c'était vrai.

Cela donna un coup à Charley. Il dînait donc avec quelqu'un qui, pendant des années, s'était souvent levé de table ayant faim ? Comment pouvait-elle avoir vécu tout ce qu'elle venait de lui raconter et manger avec cette voracité ? Cela rendait la tragédie un peu grotesque. Lydia cessait d'être une héroïne de roman, elle devenait une jeune femme quelconque et tous ses malheurs en paraissaient plus horribles.

— Vous entendiez-vous bien avec votre belle-mère ?

— Pas mal. Ce n'était pas une mauvaise femme. Elle était dure, intrigante, pratique et avare. Elle prenait au sérieux son rôle de maîtresse de maison et aimait que tout fût au point. Mon laisser-aller russe l'exaspérait, mais elle se dominait et jamais un mot désagréable ne lui échappait. Après Robert, sa grande passion, c'était la respectabilité. Elle était fière d'être fille d'un officier d'état-major et femme d'un médecin-major, tous deux officiers de la Légion d'honneur. Son mari avait perdu une jambe à la guerre. Elle parlait volontiers de leurs beaux états de service et de l'importance sociale que leurs positions lui donnaient. Elle était snob, mais d'une façon mesquine et risible. Elle avait, sur la morale, des idées que les étrangers croient rares en France. Par exemple, elle n'admettait l'infidélité que pour les maris. Jamais elle n'aurait accepté une invitation sans pouvoir la rendre. Une fois une affaire conclue, elle s'y tenait, même si ça tournait mal. Elle comptait chaque sou, mais elle était scrupuleusement honnête, par principe et par loyauté envers sa famille. Elle avait, à un rare degré, le sentiment de la justice. Elle savait qu'en me laissant épouser Robert sans me prévenir, elle avait mal agi. En tout cas, c'eût été à moi de décider, sachant tout, si je voulais courir le risque — je n'aurais pas hésité, vous pensez — mais elle l'ignorait, et elle trouvait que j'en aurais long à lui reprocher quand je découvrirais la vérité : la seule réponse possible serait qu'elle était prête à sacrifier n'importe qui à Robert. Voilà pourquoi elle me passait beaucoup de choses. Elle employait toute sa volonté, sa maîtrise de soi, son tact, à contribuer à notre bonne entente.

C'était la seule chance de réformer Robert et elle l'aimait assez pour s'effacer devant moi. Elle était même prête à perdre son influence sur lui et, pour une femme, qu'il s'agisse d'un fils, d'un mari ou d'un amant, cela passe encore avant l'amour. Elle tenait scrupuleusement sa promesse de ne pas nous gêner. On la voyait à peine, sauf aux heures des repas et, plus tard, quand nous avons renvoyé la bonne, dans la cuisine. Elle restait tout le temps dans son pavillon et si, pour ne pas la laisser seule, nous l'appelions, elle prétextait toujours des choses à faire, des lettres à écrire, un livre à finir. Il était difficile de l'aimer, mais impossible de ne pas la respecter.

— Qu'est-elle devenue ?

— Le procès l'a ruinée. Presque toute sa petite fortune avait déjà passé à empêcher Robert d'aller en prison et les avocats ont eu le reste. Elle a dû vendre la maison, son dernier orgueil de veuve d'officier, et emprunter sur sa pension. Elle faisait la cuisine comme un cordon bleu : elle est entrée comme bonne à tout faire chez un Américain, à Auteuil.

— Et vous la voyez quelquefois ?

— Non. Pourquoi ? Nous n'avons rien de commun. Elle m'a laissée tomber quand je n'ai plus pu servir à maintenir Robert dans le droit chemin.

Lydia continua de parler de sa vie en ménage. Elle était contente d'avoir une maison à elle et si heureuse de ne pas avoir à courir à son travail tous les matins. Il n'y avait pas d'argent à gaspiller, mais, auprès de son ancienne

vie, c'était l'opulence. Et, en tout cas, la sécurité. Robert se montrait charmant, facile à vivre, avec une tendance à se laisser servir — mais, pour une femme aussi amoureuse, c'était une joie — gai avec un cynisme impudent, une insouciance amusante et quelle vitalité. Pour un garçon pauvre, il était d'une générosité folle. Il lui avait donné un bracelet-montre en or, une minaudière d'au moins 2 000 francs et un sac en crocodile. Elle fut surprise d'y trouver un ticket d'autobus et quand elle questionna Robert, il se mit à rire. Il avait, expliqua-t-il, acheté le sac aux courses à une fille qui avait misé sur le mauvais cheval. Son amant venait de le lui donner et il n'avait pu résister à une pareille occasion. Il l'emmenait volontiers au théâtre ou dans les dancings de Montmartre. S'étonnait-elle de cette extravagance ? Le monde est rempli d'imbéciles, disait-il ; les gens intelligents n'ont qu'à en profiter. Mais ils ne racontaient pas ces petites fêtes à madame Berger. Au moment de son mariage, Lydia croyait impossible d'aimer Robert davantage, mais chaque jour augmentait sa passion. Il n'était pas seulement un amant séduisant, mais aussi un délicieux compagnon.

VI

Environ quatre mois après leur mariage, Robert perdit sa place. Il n'y avait pas de quoi déséquilibrer leur budget, car son salaire était minime. Pourtant, sa mère s'enferma longtemps avec lui dans le pavillon et quand Lydia la revit, ses yeux gonflés la frappèrent. Son expression était égarée et elle jeta à Lydia un regard exaspéré. Puis, le vieux médecin, l'ami de la famille, le colonel Legrand arriva et le trio s'enferma de nouveau chez madame Berger. Pendant deux ou trois jours, Robert fut silencieux et, pour la première fois, quelque peu irritable. Quand elle l'interrogea, elle se fit rabrouer. En guise d'explication, il mit tout sur le compte de l'avarice maternelle. Econome, elle l'était, certes, mais jamais quand il s'agissait de son fils. Pour lui, rien n'était trop beau. Devant l'énervement de Robert, Lydia préféra ne rien dire. Pendant deux ou trois jours, madame Berger resta très préoccupée. Puis la difficulté parut s'aplanir. Elle renvoya cependant la femme de chambre conservée jusqu'alors pour laisser à madame Berger l'illusion d'être une dame.

La vie reprit son cours habituel. Robert retrouva vite sa bonne humeur et se montra, comme toujours, gai, tendre, délicieux. Il traînait au lit le matin et partait à la recherche d'une situation. Souvent, il revenait tard dans la nuit. Madame Berger couvait son Robert, mais quand les deux femmes étaient seules, le menu était court ; un bol de soupe claire, de la salade et un bout de fromage. Impossible de ne pas remarquer l'inquiétude de madame Berger. Plus d'une fois, Lydia la trouva debout, dans la cuisine, désœuvrée, le visage défait, mais, aussitôt, elle changeait d'expression et se remettait à l'ouvrage. Quoique sans situation, Robert ne manquait pas d'argent de poche. Il venait, expliqua-t-il à Lydia, de toucher des commissions sur la vente de deux voitures d'occasion et, au bar, des habitués des courses lui passaient des tuyaux.

Malgré elle, Lydia se méfiait. Un incident acheva de la troubler. Un dimanche, Robert raconta à sa mère qu'un monsieur, disposé à lui offrir une situation, l'avait invité à déjeuner avec Lydia, près de Chartres ; mais, une fois en route, — ils avaient été prendre la voiture deux rues plus loin — il avoua que c'était une blague. Le mardi, il avait gagné aux courses et il l'emmenait à Jouy. Sa mère aurait trouvé extravagant de gaspiller de l'ar-

gent au restaurant. La journée était chaude et belle. On déjeunait au jardin et il y avait beaucoup de monde. Ils trouvèrent deux places à une table déjà occupée par quatre personnes. Elles se levèrent avant eux.

— Oh ! regarde, dit Robert, une de ces dames a oublié son sac.

A la surprise de Lydia, il l'ouvrit. Elle aperçut de l'argent.

Il regarda à droite et à gauche et il lui jeta une œillade de complicité. Le cœur de Lydia s'arrêta. Allait-il prendre l'argent et le mettre dans sa poche ? Elle tressaillit d'horreur. A ce moment, un de leurs voisins de table revint et vit Robert, le sac entre les mains.

— Que faites-vous avec ce sac ?

Robert eut son sourire franc et charmant.

— On l'avait oublié. J'essayais de savoir à qui il appartenait.

L'homme le regardait d'un air soupçonneux.

— Vous n'aviez qu'à le remettre à la caisse.

— Et vous croyez que vous l'auriez rattrapé ? répondit aimablement Robert, en lui rendant le sac.

Sans un mot, l'homme le prit et s'éloigna.

— Ah ! ces femmes avec leurs sacs ! dit Robert.

Lydia avait chassé ce souvenir, mais l'affreux matin où elle lut dans le journal le meurtre de Teddie Jordan, elle revit la tête de Robert ce jour-là. Alors, dans un éclair d'intuition, elle le devina capable de tout. A présent, elle comprenait : cette tache sur son pantalon, c'était du sang ; ces billets de 1 000 francs, elle savait d'où ils venaient. Et aussi pourquoi, quand il avait perdu sa place, Robert paraissait grognon et sa mère bouleversée, et pourquoi le colonel Legrand s'était enfermé avec eux pendant des heures de conversation orageuse. Robert avait volé. Si madame Berger avait renvoyé la femme de chambre et coupé les sous en quatre comme jamais, c'était pour payer la somme nécessaire pour arrêter les poursuites. Lydia relut le compte-rendu du crime. Jordan vivait seul, dans un rez-de-chaussée. La concierge faisait le ménage. Il prenait ses repas dehors, mais elle lui apportait son café tous les matins, à neuf heures. C'est alors qu'elle l'avait trouvé gisant par terre, en manches de chemise, un couteau planté dans le dos, à côté du gramophone, un disque cassé auprès de lui, comme s'il avait été frappé pendant qu'il le changeait. Son portefeuille vide était sur la cheminée. Un whisky à moitié bu traînait sur la table, à côté d'un fauteuil et, sur un plateau, il y avait un verre propre avec la bouteille, un siphon et un gâteau entier. De toute évidence, il avait reçu quelqu'un qui avait refusé de boire. La mort remontait à plusieurs heures. Le journaliste avait dû faire une petite enquête, mais la fantaisie s'y mêlait sans doute à la vérité. D'après la concierge, aucune femme n'entrait jamais dans l'appartement, mais beaucoup d'hommes, des jeunes surtout, et elle en tirait ses conclusions. Jordan était un bon locataire tranquille et, à l'occasion, généreux.

A en juger par le coup de couteau, le meurtrier devait être très robuste. Aucun désordre dans la pièce. Attaqué à l'improviste, Jordan n'avait pu se défendre. Le couteau avait disparu, mais des taches sur les rideaux prouvaient qu'on l'y avait essuyé. Malgré de minutieuses recherches, la police n'avait pu découvrir d'empreintes digitales.

Le journaliste avait passé au Jojo's Bar. C'était un petit bar situé derrière le boulevard de la Madeleine et fréquenté par des jockeys, des bookmakers et des parieurs. On y trouvait une nourriture simple : œufs au bacon, saucisses, côtelettes et Jordan y prenait tous ses repas. Il y traitait aussi la plupart de ses affaires. Les habitués du bar l'aimaient beaucoup. Il connaissait des hauts et des bas, mais, quand la journée avait été bonne, il avait la main ouverte. Toujours prêt à offrir un verre, il était à tu et à toi avec tout le

monde. Néanmoins, il passait pour retors. Quand il était fauché, l'ardoise montait assez haut, mais il finissait toujours par payer. Le journaliste avait confié les soupçons de la concierge au propriétaire du bar. Jojo avait protesté. La police poursuivait son enquête et comptait opérer une arrestation dans les vingt-quatre heures.

Lydia fut terrifiée. Pour elle, la culpabilité de Robert ne faisait pas de doute. Elle n'en aurait pas été plus sûre si elle l'avait vu commettre le crime.

— Comment a-t-il pu ? Comment a-t-il pu ? s'écria-t-elle.

Le son de sa voix la fit sursauter. Même dans la cuisine vide, elle ne devait pas penser tout haut. Avant tout, il fallait le sauver. Quoi qu'il eût fait, elle l'aimait. Rien n'affaiblirait son amour. A l'idée qu'on pourrait le lui enlever, elle faillit hurler. Le souvenir de ses lèvres douces sur les siennes, de son corps svelte, un corps de gamin, entre ses bras, la grisait. Le coup de couteau, disait-on, prouvait de la vigueur et on recherchait un homme grand et fort. Robert était solide et nerveux, mais il n'était ni grand, ni fort. Et puis, il y avait les racontars de la concierge. La police chercherait dans les boîtes de nuit et les cafés de Montmartre et de la rue de Lappe. Robert n'allait jamais dans ces endroits-là. On le voyait, il est vrai, beaucoup chez Jojo, mais il n'était pas le seul ; les jockeys lui donnaient des tuyaux et il obtenait des bookmakers de meilleures conditions qu'au Pari Mutuel. Tout cela se faisait cartes sur table. Pourquoi le soupçonnerait-on ? Le pantalon avait été détruit et on n'imaginerait jamais que l'économe madame Berger eût poussé Robert à en commander un second. Si la police apprenait que Robert connaissait Jordan — Jordan voyait un tas de gens — et fouillait la maison — c'était peu probable, mais on interrogerait peut-être tous les amis du bookmaker — elle ne trouverait rien. Sauf cette liasse de billets de 1 000 francs. Lydia fut prise de terreur. Leurs difficultés financières seraient vite connues. Ils parlaient toujours du petit trésor caché par madame Berger dans son pavillon, mais il avait dû fondre depuis que Robert avait perdu sa place. Si les soupçons tombaient sur lui, la police découvrirait forcément leurs ennuis et comment expliquer la présence de plusieurs billets de 1 000 francs ? Lydia en ignorait le chiffre exact. Huit ou dix, peut-être. Une grosse somme pour de pauvres gens. Une somme dont madame Berger, même si elle connaissait sa provenance, n'aurait jamais le courage de se séparer. Elle se croirait capable de la cacher là où personne n'aurait l'idée de la chercher. Inutile de brûler les billets. Sinon, Lydia n'aurait plus un moment de paix. Alors, la police pourrait venir, sans découvrir la preuve. Mais où madame Berger les avait-elle mis ? Lydia n'entrait pas souvent dans le pavillon, car sa belle-mère y faisait le ménage, mais elle en avait le plan dans la tête et, par la pensée, elle examina chaque meuble et toutes les cachettes possibles. A la première occasion, elle ferait une perquisition.

L'occasion se présenta plus vite qu'elle ne le prévoyait. Cet après-midi-là, après un maigre repas pris en silence avec sa belle-mère, Lydia cousait au salon. Elle n'aurait pas pu lire, et il fallait faire quelque chose pour calmer son inquiétude. Elle entendit madame Berger entrer dans la maison et supposa qu'elle allait à la cuisine, mais la porte s'ouvrit.

— Si Robert vient, dites-lui que je serai là vers cinq heures.

A la stupéfaction de Lydia, elle était en grande toilette : robe de soie noire imprimée, toque de soie noire et renard argenté.

— Comment, vous sortez ? s'écria Lydia.

— Oui. C'est le dernier jour de la générale. Si je n'y faisais pas une apparition, elle serait très froissée. Elle et le général aimaient beaucoup mon pauvre mari.

Dès que Lydia fut seule, elle verrouilla la porte de la maison pour ne permettre à personne d'entrer sans sonner et traversa le petit jardin. Elle y jeta un coup d'œil. Au milieu d'un gazon pelé qu'entourait une allée sablée, il y avait une corbeille dont les chrysanthèmes fleurissaient en automne. Les billets devaient être cachés dans le pavillon. Il se composait d'une grande chambre et d'un débarras dont madame Berger avait fait son cabinet de toilette. La chambre contenait un lit en acajou sculpté, un divan, un fauteuil et un bureau en bois de rose. Sur les murs, des photos agrandies d'elle-même et de son défunt mari, celles de la tombe, avec les médailles et la Légion d'honneur, et de Robert à différents âges. Où une femme comme elle pouvait-elle dissimuler quelque chose ? Elle avait sûrement une cachette habituelle, car, depuis des années, il fallait se méfier de Robert. Elle était trop fine pour employer le truc enfantin du lit, du divan, d'un tiroir secret du bureau ou des fentes de l'armoire. Il n'y avait pas de cheminée, mais un appareil à gaz avec un tuyau de fonte. Lydia l'examina. Impossible d'y cacher quelque chose. Perplexe, Lydia regarda autour d'elle. Si la cachette servait depuis longtemps, elle devait être accessible pour permettre de sortir l'argent sans laisser de traces. Lydia regarda tout de même dans la commode et dans le bureau. Rien n'était fermé à clef et tout était en ordre. Elle passa dans la garde-robe. Elle avait entendu mille histoires sur les moyens employés par les Russes pour dissimuler argent et bijoux aux Bolchéviques. Les plus ingénieux n'avaient parfois servi à rien et d'autres, par miracle, avaient réussi. Une femme avait été fouillée dans le train entre Moscou et Leningrad. On l'avait complètement déshabillée, mais elle avait cousu un collier de diamants dans l'ourlet de son manteau de fourrure et, malgré un examen attentif, les pierres n'avaient pas été découvertes. Madame Berger aussi possédait un manteau de fourrure, un vieil astrakan, et il se trouvait dans l'armoire. Lydia le prit, mais elle ne vit, ni ne sentit rien. Aucune trace de couture récente. Elle le rangea et sortit une à une les trois ou quatre robes de madame Berger. Les billets n'y avaient pas été cousus. Son cœur se serra. Peut-être étaient-ils trop bien cachés. Une autre idée lui vint. La meilleure des cachettes, disait-on, était souvent un endroit trop en vue pour attirer l'attention. Un panier à ouvrage, par exemple, comme celui de madame Berger, sur une petite table, près du fauteuil. Découragée, en regardant sa montre, car le temps passait, elle le retourna. Un bas raccommodé, des ciseaux, des aiguilles, divers brimborions, des bobines de coton et de soie. Il y avait aussi un châle de laine noire, à demi terminé, que madame Berger comptait jeter sur ses épaules pour traverser le jardin. Parmi les cotons noirs et blancs, Lydia aperçut avec surprise du fil jaune. A quoi sa belle-mère pouvait-elle l'employer ? Comme ses yeux tombaient sur les rideaux, elle tressaillit. Les uns encadraient la porte vitrée, les autres dissimulaient la porte du cabinet de toilette. Madame Berger en était très fière ; ils avaient appartenu à son père, le colonel, et lui rappelaient son enfance. Ils étaient en beau damas jaune très lourd, avec une bordure festonnée et à franges. Lydia commença par ceux de la fenêtre et regarda la doublure. Ils avaient été faits pour une chambre plus haute et, pour ne pas les couper, madame Berger en avait retourné le bas. Lydia examina le grand ourlet. On reconnaissait la main d'une couturière professionnelle et le fil était fané. Puis, elle alla à la porte. Elle poussa un soupir. Au coin le plus proche du mur maître, et ainsi dans l'obscurité, sur une longueur de dix centimètres environ, le fil neuf prouvait une couture récente. Lydia prit les ciseaux et coupa ; elle glissa la main dans l'ouverture et retira les billets. Elle chercha une aiguille et le fil jaune et recousit l'ourlet comme s'il n'avait pas été touché. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer de n'avoir laissé aucune trace. Elle retourna à la villa, monta à la salle de bains, déchira les billets

en petits morceaux et les jeta dans les cabinets. Puis, elle redescendit, ôta le verrou de la porte d'entrée et reprit son ouvrage. Son cœur battait à se rompre ; mais elle était soulagée. A présent, la police pouvait venir, elle ne trouverait rien.

Bientôt, madame Berger revint. Elle entra au salon et se laissa choir sur le divan. L'effort qu'elle venait de faire l'avait épuisée. Son visage s'affaissa et elle parut soudain vieille. Malgré l'ondulation et le maquillage, elle ressemblait à une femme de ménage usée.

— Je vais préparer le dîner, dit-elle.

— Puis-je vous aider? demanda Lydia.

— Non, je préfère être seule.

Lydia continua de coudre. Dans la petite maison, le silence était sinistre. Le bruit de la clef de Robert dans la serrure parut effrayant. Lydia serra les poings pour ne pas crier. Il sifflota, comme toujours en rentrant, et elle se ressaisit pour l'accueillir. Il tenait deux ou trois journaux.

— Je t'ai apporté les journaux du soir, annonça-t-il gaiement. Ils sont pleins du meurtre.

Il alla à la cuisine où il savait trouver sa mère et jeta les journaux sur la table. Lydia le suivit. Sans un mot, madame Berger se mit à lire. Il y avait de gros titres. Les nouvelles s'étalaient en première page.

— Je reviens de chez Jojo. On ne parle que de ça. Jordan était un des habitués et tout le monde le connaissait. Moi-même, je l'ai vu la nuit de sa mort. Il avait eu de la veine aux courses, ce jour-là, et il payait à boire à tout le monde.

On eût dit qu'il n'avait pas le moindre souci. Ses yeux brillaient et une légère rougeur animait ses joues, en général, assez pâles. D'un ton aussi détaché, Lydia lui demanda :

— A-t-on quelque idée sur le meurtrier?

— On soupçonne un marin. La concierge a vu Jordan en ramener un la semaine dernière. Mais c'était peut-être un déguisement. On a convoqué les habitués des principaux bars de Montmartre.

Madame Berger reposa le journal sans rien dire.

— Le dîner va être prêt. Le couvert est-il mis, Lydia?

— J'y vais.

Quand Robert était là, ils prenaient les deux principaux repas dans la salle à manger, malgré le surcroît de travail. Madame Berger disait :

— Nous ne pouvons vivre comme des sauvages. Robert a été bien élevé et il est accoutumé à la correction.

Robert monta pour changer de costume et mettre des pantoufles. Madame Berger l'empêchait de garder ses vêtements neufs dans la maison. Lydia commença à mettre le couvert. Une idée soudaine la fit chanceler et elle dut s'appuyer au dos d'une chaise. Jordan avait été tué l'avant-veille et c'était ce soir-là que Robert l'avait réveillée pour se faire préparer à souper et l'avait entraînée au lit. Il l'avait prise dans ses bras aussitôt après le crime. Sa passion, son désir insatiable, sa frénésie venaient du sang d'un homme.

Robert descendait en traînant ses pantoufles.

— Me voilà, maman ! cria-t-il.

— Je viens.

Il entra dans la salle à manger et s'assit à sa place. Il ôta le rond de sa serviette et se pencha pour prendre du pain.

— Est-ce que madame nous donne un bon dîner ce soir? Je me sens un

de ces appétits ! En fait de déjeuner, je n'ai pris qu'un sandwich chez Jojo.

Lydia et sa belle-mère baissèrent le nez vers leurs assiettes. Robert bavardait gaiement. Mais elles répondaient à peine. Ils mangèrent leur potage.

— Et après, qu'avons-nous ?

— Du ragoût.

— Je n'en suis pas fou.

— Sois heureux d'avoir quelque chose à te mettre sous la dent, répondit sèchement sa mère.

Il haussa les épaules et lança à Lydia une œillade malicieuse. Madame Berger alla chercher le ragoût.

— Elle n'a pas l'air de très bonne humeur, ce soir, la patronne. Qu'a-t-elle fait aujourd'hui ?

— C'était le dernier jour de la générale. Elle y a été.

— Cette vieille raseuse. Il n'en faut pas plus pour vous mettre en rogne.

Madame Berger apporta le plat et les servit. Robert prit du vin et de l'eau. Il continua à plaisanter à sa manière ironique et assez drôle, mais, pour finir, il ne put ignorer plus longtemps le silence obstiné de ses compagnes.

— Mais qu'est-ce que vous avez toutes les deux ? dit-il avec impatience. Vous avez l'air de porter le diable en terre.

Sa mère, en se forçant à manger, avait gardé le nez dans son assiette. Elle leva la tête et le regarda en plein visage.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? fit-il d'un ton dégagé.

Elle ne répondit pas, mais continua à l'examiner. Dans ses prunelles sombres, expressives comme celles de Robert, se lisaient le reproche, la peur, la colère, mais aussi un chagrin poignant. Il ne put soutenir ce regard et baissa la tête. Le repas se termina en silence. Robert alluma une cigarette et en offrit une à Lydia. Ils burent leur café sans rien dire. On sonna à la porte. Madame Berger poussa un petit cri. Ils semblaient tous cloués sur place. On sonna encore.

— Qui est-ce ? chuchota madame Berger.

— Je vais voir, dit Robert. Puis, avec un regard dur :

— Tenez-vous, maman. Il n'y a pas de quoi s'affoler.

Il alla ouvrir. Elles entendirent des voix inconnues, mais il avait refermé la porte derrière lui et elles ne distinguaient pas les paroles. Au bout d'une ou deux minutes, il revint.

Deux hommes le suivaient.

— Allez toutes les deux à la cuisine, voulez-vous ? dit-il. Ces messieurs ont à me parler.

Elles sortirent. Lydia lui jeta un coup d'œil. Il semblait tout à fait calme. De toute évidence, les visiteurs étaient des policiers. Madame Berger laissa la porte de la cuisine ouverte dans l'espoir de les entendre, mais, à travers le corridor et une porte fermée, on ne comprenait rien. La conversation dura près d'une heure. Puis la porte s'ouvrit.

— Lydia, va chercher mon veston et mes souliers, cria Robert. Ces messieurs désirent que je les accompagne.

Sa voix était légère et gaie comme si rien n'eût troublé son assurance, mais le cœur de Lydia se serra. Elle monta prendre ses affaires. Madame Berger se taisait. Robert changea de veston et mit ses souliers.

— Je reviendrai dans une heure ou deux, dit-il. Mais ne m'attendez pas.

— Où vas-tu ? demanda sa mère.

— Au commissariat. Le commissaire pense que je pourrai apporter quelque éclaircissement sur le meurtre du pauvre Jordan.

— Qu'as-tu à faire là-dedans?

— Je le connaissais tout simplement, comme beaucoup d'autres.

Il partit avec les policiers.

— Vous pouvez desservir et m'aider pour la vaisselle, dit madame Berger.

Elles remirent tout en place. Puis elles s'assirent à la table de cuisine pour attendre. Elles ne parlaient pas. Au coup de trois heures, madame Berger se leva.

— Il ne reviendra pas cette nuit, il vaut mieux nous coucher.

— Je ne pourrais pas dormir. Je préfère attendre ici.

— A quoi bon? Ça ne servirait qu'à gaspiller de l'électricité. Vous avez bien un somnifère. Prenez une double dose.

Avec un soupir, Lydia se leva. Madame Berger fronça le sourcil et lança avec colère :

— N'ayez pas l'air de croire que le monde va crouler. Vous n'avez pas de raison de prendre une tête pareille. Robert n'a rien fait qui puisse lui attirer des ennuis. Je ne vois pas ce que vous soupçonnez.

Toute la nuit, étendue sur son lit, Lydia attendit Robert, mais en vain. Quand, le matin, elle descendit, madame Berger avait déjà été chercher les journaux. Le meurtre de Jordan occupait encore la première page, mais on ne parlait pas d'une arrestation. L'enquête se poursuivait. Dès qu'elle eut bu son café, madame Berger sortit. Elle revint à onze heures. Son visage tiré en disait long.

— Alors? dit Lydia.

— Ils n'ont rien voulu me dire.

La gorge serrée, Lydia s'efforçait de déjeuner quand on sonna. C'était le colonel Legrand et un inconnu. Derrière eux, il y avait les deux policiers de la veille — elle les reconnut tout de suite — et une femme d'aspect revêche. Le colonel demanda madame Berger. Son anxiété l'avait amenée à la porte de la cuisine. En la voyant, l'étranger passa devant Lydia.

— Madame Léontine Berger?

— C'est moi.

— Je suis monsieur Lucas, commissaire de police. J'ai ordre de fouiller la maison — il présenta sa plaque justificative —, le colonel Legrand a été désigné par votre fils, Robert Berger, pour assister à la perquisition, en son nom.

— Pourquoi voulez-vous fouiller ma maison?

— Vous n'allez pas, j'espère, m'empêcher de remplir ma mission?

Accompagné par le colonel et les policiers, le commissaire monta, pendant que la femme restait à la cuisine avec madame Berger et Lydia. Il y avait deux chambres au premier, l'une assez grande, celle du jeune ménage, et une plus petite où Robert couchait avant son mariage. A part cela, une salle de bains avec un cabinet. Ils y passèrent près de deux heures. Quand ils redescendirent, le commissaire tenait la minaudière de Lydia.

— Où avez-vous trouvé ça?

— C'est mon mari qui me l'a donnée.

— Et votre mari?

— Il l'avait achetée à une femme qui avait perdu aux courses.

Le commissaire l'enveloppa d'un long regard. Ses yeux tombèrent sur le bracelet-montre de Lydia.

— Et ça, est-ce aussi votre mari qui vous l'a donné?

— Oui.

Il n'ajouta rien. Il déposa la minaudière et rejoignit ses compagnons dans la double pièce, à la fois salle à manger et salon. Mais, au bout d'une ou deux minutes, Lydia entendit claquer la porte d'entrée et, par la fenêtre, elle vit un des policiers se hâter vers la grille et s'éloigner dans la voiture qui attendait. La jolie minaudière lui inspira une soudaine méfiance. Bientôt, pour permettre de fouiller la cuisine, Lydia et madame Berger furent priées de passer au salon. Tout y était sens dessus dessous. La perquisition avait été minutieuse. Les rideaux gisaient sur le sol. Madame Berger tressaillit quand elle les vit et elle ouvrit la bouche, mais elle parvint à se taire. Comme les hommes, après être demeurés un certain temps dans la cuisine, traversaient le petit jardin pour se rendre au pavillon, elle ne put s'empêcher d'aller à la fenêtre. Elle tremblait. Lydia craignit que la femme l'eût remarqué. Mais elle tournait distraitement les pages d'un journal sportif. Lydia s'approcha de sa belle-mère et lui prit la main. Elle n'osait même pas murmurer qu'il n'y avait pas de danger. Quand madame Berger vit qu'on dépendait les rideaux jaunes, sa main se crispa sur celle de Lydia, et tout au plus, Lydia put-elle, en la pressant, tâcher de la rassurer. Les hommes restèrent dans la chambre presque aussi longtemps qu'au premier.

Pendant ce temps, l'autre policier revint. Au bout d'un moment, il ressortit et alla chercher deux pelles dans la voiture. Devant le colonel, les deux subalternes commencèrent à retourner la corbeille de fleurs. Le commissaire entra au salon.

— Voyez-vous une objection à vous laisser fouiller par cette dame? demanda-t-il.

— Aucune.

Il se tourna vers Lydia.

— Alors, madame pourrait peut-être passer dans sa chambre avec cette personne?

Lydia comprit pourquoi ils avaient été si longs. La chambre semblait avoir été mise à sac. Les vêtements de Robert étaient étalés sur le lit et ils avaient dû être examinés à fond. L'épreuve passée, le commissaire questionna Lydia sur la garde-robe de son mari. Elle eut vite fait de répondre, car il n'avait pas grand'chose; deux pantalons de tennis, deux costumes en plus de celui qu'il portait sur lui, un smoking et un « plus-four »; et elle n'avait aucune raison de ne pas dire la vérité. La perquisition ne se termina qu'à sept heures passées. Mais le commissaire n'avait pas encore fini. Il prit sur une table la minaudière de Lydia.

— Ceci, je vais l'emporter et aussi votre montre, madame, si vous voulez bien me la confier.

— Pourquoi?

— J'ai des raisons de croire que ce sont des objets volés.

Lydia le regarda avec désespoir. Mais le colonel s'avança.

— Vous n'en avez pas le droit. Votre mandat de perquisition ne vous permet pas d'emporter un seul objet.

Le commissaire sourit aimablement.

— En effet, monsieur, mais mon collègue s'est fait donner, sur mes instructions, les pouvoirs nécessaires.

Il fit un geste. L'homme qui était parti en voiture — pour une mission, à présent claire — sortit de sa poche un papier et le lui tendit. Le commissaire le passa au colonel. Il le lut et le passa à Lydia.

— Il faut faire ce que veut M. le commissaire.

Elle détacha son bracelet-montre. Le commissaire le mit dans sa poche, avec la minaudière.

— Si mes soupçons sont mal fondés, ces objets vous seront rendus.

Quand, enfin, ils furent tous partis et que Lydia eut verrouillé la porte derrière eux, madame Berger traversa en hâte le jardin. Lydia la suivit. Devant l'état des chambres, madame Berger eut un cri de consternation. Les brutes ! Elle courut aux rideaux. Ils gisaient par terre. En voyant les ourlets défaits, elle s'écroula avec un hurlement sur le plancher et tourna vers Lydia un visage horrifié.

— N'ayez pas peur, dit Lydia. Ils n'ont pas trouvé les billets. Je les avais détruits. Je savais que vous n'en auriez pas le courage.

Elle aida madame Berger à se relever. Madame Berger la regardait fixement. Elles n'avaient jamais abordé le sujet qui, depuis quarante-huit heures, les obsédait. Madame Berger étreignit le bras de Lydia et dit d'une voix dure :

— Je vous jure, par tout mon amour pour lui, que Robert n'a pas tué cet Anglais.

— Pourquoi dites-vous ça, quand vous savez comme moi qu'il l'a fait ?

— Allez-vous vous mettre contre lui ?

— En ai-je l'air ? Pourquoi aurais-je alors détruit ces billets ? Comment avez-vous pu croire qu'ils ne les trouveraient pas ? Un détective qui sait son métier ne pouvait manquer de voir une cachette aussi évidente.

Madame Berger lâcha le bras de Lydia. Son expression changea et un sanglot lui échappa. Soudain, elle étendit les bras, les jeta autour de Lydia et la pressa contre sa poitrine.

— Oh ! ma pauvre enfant, dans quel pétrin vous ai-je fourrée !

C'était la première fois que Lydia voyait madame Berger trahir son émotion. La première fois qu'elle lui témoignait une affection désintéressée. Des spasmes lui déchiraient la poitrine et elle s'accrochait avec désespoir à Lydia. C'était horrible de voir ainsi brisée cette femme orgueilleuse.

Le lendemain, les journaux du soir annoncèrent que Robert Berger avait été arrêté pour le meurtre de Teddie Jordan.

Quelques semaines plus tard, Lydia s'aperçut qu'elle était enceinte et comprit avec horreur que cela remontait à la nuit même du crime.

Le silence tomba entre Lydia et Charley. Ils avaient fini de dîner depuis longtemps et les autres clients étaient partis. Intéressé comme il ne l'avait jamais été, Charley avait écouté sans un mot l'histoire de Lydia. Le restaurant, cependant, s'était vidé et la serveuse avait visiblement hâte de les voir partir. Une ou deux fois, Charley avait été sur le point de se lever. Mais Lydia semblait parler en transes et quand leurs regards se rencontraient, il avait la sensation bizarre de ne pas être vu. Enfin, des Américains entrèrent, trois hommes et trois femmes et demandèrent si l'on pouvait encore dîner. Ils commandèrent des champagne-cocktails. Ils étaient là en joyeuse partie et leurs rires remplissaient le petit restaurant. Mais le récit de Lydia semblait envelopper sa table d'une atmosphère mystérieuse, impénétrable à la gaîté. Elle et Charley se trouvaient comme murés dans leur coin.

— Et vous l'aimez encore ? demanda Charley.

— De tout mon cœur.

Impossible de mettre en doute sa sincérité. Malgré lui, Charley frissonna. Il ne se sentait pas de la même espèce que Lydia. Cette violence de sentiments l'effrayait. Une question lui brûlait la langue. Il y pensait depuis vingt-quatre heures, mais la crainte de paraître puritain l'avait retenu.

— Dans ce cas, comment supportez-vous un endroit comme le Sérail ? N'auriez-vous pas pu trouver un autre moyen d'existence ?

— Facilement.

— Alors, je ne comprends pas.

— Après le procès, on a été très bon pour moi. J'aurais pu être vendeuse dans un grand magasin. Je sais bien coudre, j'ai fait mon apprentissage, on m'aurait procuré une place chez une couturière. Il s'est même trouvé un homme disposé à m'épouser si je divorçais.

Charley resta muet. Elle s'accouda sur la nappe à carreaux et se cacha le visage entre les mains. Charley lui faisait face et elle plongea dans ses yeux un long regard.

— Je veux expier.

Il la regarda sans comprendre. Ces mots, presque chuchotés, lui donnèrent un coup. Il éprouvait une sensation inconnue. Le voile peint aux couleurs riantes et familières qui, pour lui, représentait le monde semblait se déchirer sur un abîme de ténèbres.

— Au nom du ciel, que voulez-vous dire?

— J'ai beau aimer Robert de tout mon cœur, de toute mon âme, je sais qu'il a péché. J'ai senti que, désormais, la seule façon de le servir serait de me soumettre à la dégradation la plus horrible. Au début, j'ai pensé à une de ces maisons où vont les soldats, les ouvriers et la lie d'une grande ville, mais j'ai craint d'avoir pitié de ces pauvres gars dont les visites hâtives et rares à ces endroits sont le seul plaisir. Le Sérail est pour les riches, les désœuvrés, les vicieux. Aucune chance, là, d'éprouver autre chose que haine et mépris pour les cochons qui achètent mon corps. Mon humiliation ressemble à une blessure infectée et incurable. Ce costume est pour moi une honte que l'habitude ne peut émousser. Je savoure ma souffrance. Je suis en enfer comme Robert et ma souffrance rejoint la sienne, et peut-être l'aide-t-elle à supporter son sort.

— Mais il en est là à cause de son crime. Vous, vous n'avez rien fait. Pourquoi vous imposer une épreuve inutile?

— Le péché doit être racheté par la souffrance. Comment, avec votre froide nature d'Anglais, pourriez-vous comprendre cet amour qui est toute ma vie?

Charley hésita. Il n'était pas très religieux. Il avait été dressé à croire en Dieu, mais sans en sonder le mystère. A présent, il éprouvait du mal à s'exprimer, mais dans sa situation, il lui paraissait presque naturel de dire des choses extraordinaires.

— Votre mari a commis un crime et en a été puni. C'est régulier. Mais comment voulez-vous qu'un Dieu pitoyable vous demande d'expier les méfaits d'un autre?

— Dieu? Qu'est-ce que Dieu vient faire là-dedans? Comme si devant la misère générale, je pouvais croire en lui! Le Dieu qui a laissé les Bolchéviques tuer mon pauvre bonhomme de père! Savez-vous ce que je pense? Pour moi, Dieu est mort depuis des millions et des millions d'années.

— Alors, je ne comprends plus. Si encore vous croyiez en un Dieu cruel qui exige œil pour œil et dent pour dent! L'expiation, votre genre d'expiation, perd son sens s'il n'y a pas de Dieu.

— En effet. Il n'y a là-dedans rien de logique. Ça n'a pas de sens. Et pourtant, dans mon cœur et même dans tout mon être, je sais que je dois expier pour Robert. C'est la seule façon de le délivrer de son démon. Je ne vous demande pas de me trouver raisonnable. Je vous demande seulement de comprendre...

Charley soupira. Tout cela lui paraissait bien étrange. Il ne savait que penser. Plus que jamais, il se sentait mal à l'aise avec cette Russe et ses

divagations ; et cependant, son aspect n'avait rien de spécial ; une gentille petite femme, pas très bien habillée ; une dactylo ou une employée des P.T.T. En ce moment, chez les Terry-Mason, on venait sans doute de commencer à danser ; ils devaient porter les bonnets de papier sortis des crackers pendant le dîner. Certains garçons devaient être un peu éméchés, mais, sacrebleu, le jour de Noël, c'était bien naturel. Et les baisers sous le gui, les taquineries, les rires : comme ils avaient dû s'amuser ! Cela paraissait très loin. Grâce à Dieu, cela existait, pourtant, dans le cadre des convenances et des traditions. Ici, c'était un cauchemar.

Ils suivirent la triste rue qui conduit de l'avenue du Maine à la place de Rennes et, là, Lydia proposa d'aller voir pendant une heure les actualités. Puis ils prirent un bock et retournèrent à l'hôtel. Lydia ôta son chapeau et son tour de cou. D'un air pensif, elle regarda Charley.

— Si ça vous chante de coucher avec moi, vous pouvez, dit-elle sur le même ton que pour lui proposer d'aller à la Rotonde ou au Dôme.

Charley fut suffoqué. Ses nerfs se révoltèrent. Après de pareilles confidences, il n'aurait pu la toucher. La colère lui tordit la bouche ; il n'allait pourtant pas la laisser se servir de lui pour mortifier sa chair. Mais, toujours poli, il dit seulement :

— Oh, je ne crois pas, merci.

— Pourquoi ? Je suis là pour ça et c'est pour ça que vous êtes venu à Paris, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ce qui vous attire tous ici, vous, les Anglais ?

— Je ne sais pas. En tout cas, ce n'est pas vrai pour moi.

— Que comptez-vous faire d'autre ?

— Voir des tableaux, par exemple.

Elle haussa les épaules.

— Comme vous voulez.

Elle entra dans la salle de bains. Son indifférence piqua Charley. Elle aurait pu lui savoir gré de sa délicatesse. Après tout, elle était son obligée. Ne lui devait-elle pas le vivre et le couvert depuis vingt-quatre heures ? Il aurait bien eu le droit de se payer en nature. Pas même un remerciement pour son désintéressement. Il lui en voulait. Il se déshabilla et quand elle sortit de la salle de bains, dans la robe de chambre de Charley, il alla se laver les dents. A son retour, elle était couchée.

— Ça vous gêne-t-il si je lis un instant avant de dormir ? demanda-t-il.

— Non. Je vais tourner le dos.

Il avait apporté un livre de Blake. Il se mit à lire. Bientôt, à la respiration calme de Lydia, il vit qu'elle dormait. Il parcourut encore quelques pages et éteignit.

C'est ainsi que Charley Mason passa le jour de Noël à Paris.

VI

Le lendemain matin, ils se réveillèrent tard. Après avoir pris leur café, lu les journaux, comme un vieux ménage, s'être baignés et habillés, il était près d'une heure.

— Prenons un cocktail au Dôme, proposa-t-il, et puis, nous irons déjeuner. Où voulez-vous aller ?

— Il y a un très bon restaurant sur le boulevard. Seulement, il est cher.

— Ça ne fait rien.

— En êtes-vous sûr? — Elle le regarda. — Je ne tiens pas à vous faire trop dépenser. Vous avez été très gentil. Je ne veux pas profiter de votre bonté.

— Ne dites pas de bêtises, protesta-t-il en rougissant.

— Vous ne savez pas ce que ça représente pour moi, ces deux jours. Un tel repos. Depuis des mois, je n'avais pas dormi comme la nuit dernière, sans m'éveiller et sans rêver. Je me sens toute rafraîchie. Toute différente.

En effet, elle paraissait beaucoup mieux. Sa peau était plus claire, ses yeux plus brillants et elle se tenait plus droite.

— Vous m'avez offert un petit congé épatant. Ça m'a fait beaucoup de bien. Mais je ne veux pas vous encombrer.

— Vous plaisantez.

Elle eut un sourire ironique.

— Vous êtes très bien élevé, mon cher. C'est gentil à vous de le dire... Mais vous êtes à Paris pour vous amuser. Vous savez à présent que ça ne sera pas avec moi. Profitez donc de votre jeunesse. Ça passe si vite. Offrez-moi à déjeuner aujourd'hui, si vous voulez, et, cet après-midi, je retournerai chez Alexëi.

— Et, ce soir, au Sérail?

— Je le pense.

Elle réprima un soupir, haussa les épaules et sourit. Les sourcils froncés par l'incertitude, Charley la regarda avec pitié. Il se sentait grand et gauche, et sa santé radieuse, son sentiment de bien-être, la bonne humeur qui montait en lui, lui semblaient une offense. Il ressemblait à un riche étalant sa fortune devant un parent pauvre. Ce petit bout de femme en robe brune défraîchie paraissait bien frêle et, après cette bonne nuit, presque une enfant. Comment ne pas la plaindre? Et quand on pensait à son histoire, à cette folie pénible, hallucinante de vouloir expier le crime de son mari par sa propre dégradation, le cœur se serrait. Rien ne comptait plus et, si le fameux séjour à Paris était raté, il fallait s'y résigner. Était-ce bien Charley qui parla ou une force indépendante de sa volonté? Il ne sut même pas pourquoi il prononçait ces paroles :

— Je ne dois pas être au bureau avant lundi et je ne partirai que dimanche. Pourquoi ne resteriez-vous pas ici jusque-là?

Le visage de Lydia s'illumina comme si un rayon de soleil hivernal s'était égaré dans la chambre.

— C'est sérieux?

— Sans ça, je ne vous l'aurais pas proposé.

Elle s'affaissa sur une chaise.

— Oh, ce serait un tel repos. Ça me redonnerait du courage. Mais je ne peux pas, je ne peux pas.

— Pourquoi? A cause du Sérail?

— Non. Je pourrais dire que j'ai la grippe. C'est à vous que je pense.

— Ça me regarde, n'est-ce pas?

Charley trouvait un peu fort d'avoir à insister : elle ne demandait qu'à accepter, et il aurait tant aimé qu'elle refusât. Mais comment faire autrement? Elle le regarda en face.

— Pourquoi me proposez-vous cela? Vous ne tenez pas à moi, pourtant? — Il hocha la tête — Que vous importe ma vie ou ma mort, mon bonheur ou mon malheur? Il n'y a même pas quarante-huit heures que vous me connaissez. L'amitié? Je suis pour vous une étrangère. La pitié? Ce n'est pas de votre âge.

— Je vous en prie, pas de questions embarrassantes.

— Ça doit être par pure bonté. On dit toujours que les Anglais sont bons pour les animaux.

— Si vous n'étiez pas si petite, quelle gifle ! riposta-t-il, gaiement.

— Allons déjeuner, j'ai faim.

Pendant le déjeuner, ils parlèrent de choses indifférentes, mais comme Charley, après avoir réglé l'addition, attendait la monnaie, elle lui dit :

— Sans blague, je peux rester avec vous jusqu'à votre départ ?

— Bien entendu.

— Vous ne savez pas ce que ce serait pour moi. Je meurs d'envie de vous prendre au mot.

— Pourquoi pas ?

— Ça ne sera pas très drôle pour vous.

— En effet, répondit-il, franchement, mais avec un charmant sourire. Mais ça sera intéressant.

Elle rit.

— Alors, je vais aller chercher quelques petites choses chez Alexëi. Au moins une brosse à dents et des bas propres.

Ils se séparèrent au métro, Charley alla voir Simon. Après avoir demandé son chemin deux ou trois fois, il trouva la rue Campagne-Première. Simon perchait dans une grande caserne délabrée. La peinture des volets s'écaillait. Quand Charley passa la tête dans la loge de la concierge, il fut presque renversé par les relents de cuisine et d'humanité. Une petite vieille en jupe large, un mouchoir rouge crasseux sur la tête, lui expliqua d'un ton grincheux où Simon habitait et, quand il demanda s'il était là, elle lui répondit d'aller voir. Charley traversa une cour malpropre et monta un étroit escalier qui sentait le pipi de chat. Simon vivait au second étage et, quand Charley sonna, il vint ouvrir.

— Tiens ? je me demandais ce que tu devenais.

— Je te dérange ?

— Non. Entre. Mais garde ton manteau. Il ne fait pas chaud ici.

En effet, on gelait. Le studio était au nord. Absorbé par son travail — sa table était encombrée de papier — Simon avait oublié d'entretenir le feu. Il attira un fauteuil branlant devant le poêle et invita Charley à s'asseoir.

— Je vais remettre du charbon. Ça se réchauffera vite. Moi, je ne sens pas le froid.

Simon poussa une chaise près du poêle et alluma sa pipe. Il avait deviné l'impression produite par ce taudis et grimaça un sourire.

— Pas très luxueux, hein ? Mais je ne tiens pas au luxe.

Charley ne répondit pas et Simon lui jeta un regard méprisant.

— Ce n'est même pas confortable, mais je n'ai pas besoin de confort. Personne ne devrait en dépendre. Beaucoup de types qu'on aurait pu croire plus sensés se sont laissés prendre à ce piège-là.

Charley ne manquait pas de malice et il n'était pas disposé à supporter les coups de patte de Simon.

— Tu as l'air d'avoir froid et de crever de faim, mon vieux. Si on allait au bar du Ritz se taper des œufs brouillés au bacon, bien au chaud et dans de bons fauteuils ?

— Fous-moi la paix. Qu'as-tu fait d'Olga ?

— Elle s'appelle Lydia. Elle est retournée chez elle pour prendre une brosse à dents. Elle restera avec moi jusqu'à mon départ.

— Pas possible ! Tu en es là ?

Les jeunes gens se dévisagèrent. Simon se pencha.

— Tu n'as pas le béguin, au moins?

— Pourquoi nous as-tu réunis?

— Pour rigoler. J'ai pensé que ce serait pour toi une occasion unique de coucher avec la femme d'un meurtrier célèbre. Et, pour tout te dire, je pensais qu'elle se toquerait peut-être de toi. Ça m'aurait fait tordre. Tu ressembles à Berger, mais en bigrement mieux.

Charley se rappela une remarque de Lydia pendant leur souper après la messe de minuit. Sur le moment, il n'avait pas compris.

— Ça t'étonnera peut-être, mais il n'en est pas question. Tu n'auras pas lieu de te tordre.

— Alors, vous êtes ensemble depuis la veille de Noël?

— Oui.

— Ça ne te va pas mal. Tu as bonne mine. Un peu pâle peut-être.

Charley prit un air détaché. Pour rien au monde, il n'aurait avoué à Simon que ses relations avec Lydia étaient platoniques. Que de plaisanteries! Il l'aurait trouvé ridiculement sentimental.

— Tu aurais bien pu me prévenir avant de me fourrer dans ce guêpier, dit Charley.

Simon ricana.

— Ça m'amusait. Tu auras, au moins, quelque chose à raconter à tes parents. D'ailleurs, tu n'as pas lieu de te plaindre. Ça s'arrange très bien. Olga connaît son métier et t'en donnera pour ton argent. Et, elle n'est pas bête. Elle a beaucoup lu et elle a plus de conversation que la plupart des femmes. Ça fera ton éducation, mon gosse. Est-elle toujours aussi folle de son mari?

— Je le crois.

— C'est crevant, hein? C'était une belle fripouille. Tu sais, je pense, pourquoi elle est au Sérail? Elle tâche de gagner assez d'argent pour le faire évader. Puis, elle ira le rejoindre au Brésil.

Charley était déconcerté. Elle lui avait raconté qu'elle était là pour expier le péché de Robert et, malgré son extravagance, cette idée l'avait ému. Lydia avait donc menti? Si Simon disait la vérité, elle s'était moquée de lui.

— J'ai fait le compte-rendu du procès, poursuivit Simon. Comme le type tué par Berger était anglais, ça a fait du potin en Angleterre et on ne m'a pas mesuré la place. Je n'avais jamais assisté à un procès en France. J'étais curieux de comparer les méthodes anglaises et françaises. J'ai fait un reportage complet; je l'ai ici, si ça t'amuse, je te le passerai.

— Je te crois.

— Tu comprends, Berger n'avait rien d'un apache. C'était plutôt un monsieur. Un des journaux l'a appelé le gentleman gangster et le surnom lui est resté. Ça a plu au public qui en a fait une vedette. A sa façon, il était joli garçon, et jeune, vingt-deux ans. Les femmes en raffolaient. Dieu! cette bousculade aux audiences! Son entrée faisait sensation. On l'amenait entre deux gendarmes pour permettre aux photographes de le prendre avant l'arrivée des juges. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi calme. Il était très bien habillé et ne manquait pas de chic. Toujours rasé de frais et les cheveux nets. Ils étaient châtain foncé et très beaux. Il souriait et se tournait docilement à droite et à gauche pour contenter tous les opérateurs. Tout à fait un de ces gigolos, pleins aux as, qu'on voit au bar du Ritz avec des poules. Et dire que c'était une canaille, un criminel né. Certes, sa famille n'était pas riche, mais ils ne crevaient pas de faim, et il n'avait jamais, que je sache, couru après 100 francs. J'ai troussé un assez joli article sur lui dans

un hebdomadaire et les journaux français en ont publié des extraits. Ça m'a beaucoup servi ici. Ma thèse était qu'il avait versé dans le crime par sport. Tu vois l'idée? Ce qui me frappait surtout chez Berger, c'était ce mélange de culot, de sang-froid et de charme. Certes, le charme est précieux, mais il ne va pas toujours avec le culot et le sang-froid. En général, les gens charmants sont faibles et irrésolus. Leur charme compense leur infériorité. Quelqu'un qui en a ne m'inspire jamais confiance.

Charley eut un regard amusé. Simon dénigrait une qualité dont il se croyait dépourvu pour se convaincre de la supériorité des siennes.

— Berger n'était ni faible, ni irrésolu. Il a failli s'en tirer. Il a fallu que les policiers fussent rudement habiles pour l'avoir. Leur méthode n'a rien eu de sensationnel. Ils ont été simplement consciencieux et patients. Peut-être le hasard les a-t-il aidés, mais ils ont su en profiter, et c'est rare.

Simon prit l'air absent.

— Lydia ne m'a pas dit comment la police en était venue à le soupçonner, dit Charley.

— Quand ils l'ont questionné pour la première fois, ils ne se doutaient pas qu'il fût pour quelque chose dans le meurtre. Ils recherchaient un homme beaucoup plus costaud.

— Et Jordan, comment était-il?

— Je ne l'ai jamais rencontré. C'était une gouape, mais, à sa façon, un bon type. Tout le monde l'aimait. Il était toujours prêt à vous offrir un verre et, si vous étiez fauché, à mettre la main à la poche.

— Comment a-t-on eu l'idée d'interroger Berger?

— Il était un des habitués du Jojo's Bar. Jordan y prenait ses repas. C'est un nid de bookmakers, de coureurs, de jockeys et de rabatteurs. La police en a naturellement interrogé autant qu'elle a pu. Tu comprends, Jordan avait rendez-vous avec quelqu'un, cette nuit-là — les deux verres et le gâteau le prouvaient — et ils ont pensé qu'il avait peut-être dit un mot au bar. Berger était assez copain avec Jordan, et Jojo, le patron du bar, l'avait vu plusieurs fois le taper. Il l'a dit à la police. Berger avait déjà eu affaire à la justice pour avoir fait passer de l'héroïne de Belgique en France. Ses deux complices avaient écopé, mais il avait réussi à s'en tirer. La police le savait coupable, et si Jordan avait été de la partie et en était mort, Berger pouvait très bien connaître l'assassin. C'était un mauvais garçon. Il avait déjà attrapé deux ans avec sursis pour avoir volé des voitures.

» Il les chipait par blague, d'ailleurs, et par goût du risque. Au procès, on a découvert autre chose. Il flânait dans sa voiture, près d'un arrêt d'autobus, à l'heure où les magasins ferment et, quand il voyait une femme qui attendait son tour, il lui proposait de l'emmener. Il devait avoir de la psychologie et flairer la femme sensible aux avances d'un beau jeune homme. Donc, la poule montait et il partait dans la direction où elle voulait aller. En passant dans une rue plus ou moins déserte, il calait son moteur. Il faisait semblant d'être en panne et priait la belle de descendre, de lever le capot et de taquiner le carburateur pendant qu'il appuyait sur le démarreur. La femme obéissait, en laissant son sac et ses paquets dans la voiture. Une fois le moteur en marche, il démarrait et, avant qu'elle eût compris, il avait disparu. Bien entendu, elle déposait une plainte, mais elle ne l'avait vu que dans l'obscurité, et tout ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'il s'agissait d'un beau garçon, à la voix sympathique, l'air bien élevé, dans une Citroën. La police ne pouvait que lui dire qu'il était très imprudent d'accepter des promenades avec de beaux inconnus. Il n'a jamais été pris. Au procès, on a constaté que ces opérations avaient souvent dû être fructueuses.

» Donc, deux inspecteurs ont été le voir. Il n'a pas nié que, le soir du meurtre, il avait causé avec Jordan chez Jojo, mais il a dit qu'il était reparti vers dix heures et ne l'avait plus revu. Après un moment de conversation, ils l'ont prié de les accompagner au commissariat. Le commissaire de police chargé de l'enquête ne se doutait pas, tu comprends, que Berger était le meurtrier. Pour lui, Jordan avait été tué par un gigolo qu'il avait ramené chez lui. Il pensait pouvoir tirer des renseignements de Berger par la douceur, la ruse, la brutalité ou l'intimidation.

» J'ai pu obtenir une interview du commissaire. Il s'appelait Lucas. Il était du Midi, et ça s'entendait. Son aspect bonhomme, son rire sonore inspiraient confiance. En fait, il avait obtenu des aveux dans des cas extraordinaires. Son endurance lui permettait de conduire un interrogatoire pendant seize heures de suite. Mais, il n'a rien tiré de Berger. Celui-ci a reconnu qu'à un certain moment, il avait été lié avec les contrebandiers d'héroïne, mais sans jamais avoir été leur complice. D'ailleurs, il avait été jugé et acquitté. Dans sa jeunesse, il avait fait des blagues, mais cela lui avait servi de leçon. Après tout, ce n'est pas si grave d'emprunter des voitures pendant deux ou trois jours pour balader des poules et, à présent qu'il était marié, plus question de ces sottises-là. Quant aux trafiquants de drogue, il ne les voyait plus depuis son procès et il ne savait pas que Jordan eût partie liée avec eux. Il a été très franc. Il a confié au commissaire qu'il adorait sa femme et qu'il tenait par-dessus tout à lui cacher son passé. Pour elle, autant que pour sa mère, il était décidé à mener désormais une vie honorable. Lucas poursuivait ses questions, mais d'une façon tout amicale. Il a applaudi aux bonnes résolutions de Berger, il l'a félicité d'avoir épousé par amour une jeune fille sans le sou, il leur a souhaité une nombreuse progéniture, joie du foyer et consolation des parents. Mais il avait le dossier de Berger ; il savait que dans l'affaire de l'héroïne, malgré le verdict négatif, il était sûrement coupable. Par ailleurs, il avait été renvoyé par son courtier et seule la restitution par sa mère de l'argent détourné lui avait épargné la condamnation. Depuis son mariage, il ne s'était nullement amendé. Il l'a questionné sur ses moyens d'existence. Berger a avoué qu'ils étaient maigres, mais sa mère avait quelques petites rentes ; il comptait avoir bientôt une situation et ça les renflouerait. Et l'argent de poche ? Il lui arrivait d'avoir la main heureuse aux courses et il présentait des clients aux bookmakers ; c'est ainsi qu'il s'était lié avec Jordan et avait touché une commission. Parfois, on ne lui donnait rien du tout.

— En effet, a constaté le commissaire, la veille de sa mort, vous avez dit que vous étiez à sec et vous lui aviez emprunté cinquante francs.

— Il a été très chic pour moi. Pauvre vieux ! Il va me manquer.

» Le commissaire regardait Berger avec ses yeux vifs et bienveillants et l'idée lui est venue qu'il n'était pas mal tourné. Eh ! eh ! Mais non, c'était idiot. Quand Berger disait qu'il avait rompu toute relation avec les trafiquants de drogue, il devait mentir. Après tout, il tirait le diable par la queue et il y avait là de l'argent à ramasser. Berger avait tout à fait la tête de l'emploi. S'il ne savait pas au juste qui était le coupable, il devait avoir son idée. Bien entendu, il ne la dirait pas, mais si l'on trouvait de l'héroïne chez lui, à Neuilly, ça pourrait lui délier la langue. Le commissaire était psychologue et il voyait très bien Berger dénonçant un copain pour se tirer du pétrin. Il a décidé de le garder et de faire fouiller sa villa avant qu'il ait rien pu faire disparaître. Pour la même raison, il lui a demandé l'emploi de son temps la nuit du crime. Berger a déclaré qu'il était parti de Neuilly assez tard pour aller à pied chez Jojo ; il y avait trouvé un tas de copains qui arrivaient des courses. On lui avait offert deux ou trois verres et Jordan, dont la

journée avait été bonne, avait payé son dîner. Après, il était resté là à traîner, mais la fumée lui faisait mal à la tête et il avait été se promener sur les boulevards. Vers onze heures, il était revenu au bar et y était resté jusqu'au moment d'attraper le dernier métro pour Neuilly.

— En somme, vous êtes resté dehors juste assez longtemps pour tuer l'Anglais, a plaisanté le commissaire.

» Berger a éclaté de rire.

— Vous n'allez tout de même pas m'accuser de ça ?

— Pas question, a dit l'autre en riant.

— Croyez-moi, la mort de Jordan est une perte pour moi. Les cinquante francs qu'il m'a prêtés la veille de sa mort n'étaient pas les premiers qu'il me donnait. Ce n'était peut-être pas très chic, mais quand il avait quelques verres dans le nez, il n'était pas dur à taper.

— Pourtant, ce jour-là, il avait gagné la forte somme et s'il n'était pas ivre en sortant du bar, il était fort gai. Vous auriez pu trouver plus sûr d'en tirer quelques milliers de francs d'un seul coup, plutôt que cinquante de temps en temps.

» Le commissaire voulait surtout le taquiner. Et il ne trouvait pas mauvais de paraître le soupçonner. Cela lui délierait la langue. Berger a pris son argent dans sa poche et l'a posé sur la table. Il n'y avait pas dix francs.

— Si j'avais volé la galette de ce pauvre Jordan, vous pensez bien qu'il me resterait plus que ça.

— Mon petit, je ne pense rien. Je constate seulement que vous avez eu le temps de tuer Jordan et que son argent vous aurait été utile.

» Berger a eu son sourire désarmant.

— D'accord, a-t-il dit.

— Je vais être franc, a poursuivi l'autre. Je ne crois pas que vous ayez tué Jordan, mais si vous ne savez pas qui l'a fait, vous devez bien avoir des soupçons...

» Berger a nié et, malgré l'insistance du commissaire, il ne s'est pas coupé. Il se faisait tard et le commissaire a renvoyé au lendemain la suite de cette conversation. Une nuit en cellule ferait réfléchir Berger. Berger, qui avait déjà été arrêté deux fois, savait l'inutilité des protestations.

» Dans la maison de Neuilly, on n'a rien trouvé du tout. Mais dans la chambre de Lydia, le commissaire est tombé sur une minaudière beaucoup trop chic pour une femme de cette condition. Elle avait aussi une montre qui se posait là. A l'en croire, c'était son mari qui lui avait donné tout ça, mais il était intéressant de découvrir comment il avait pu les payer. En revenant à son bureau, le commissaire s'est renseigné et il a appris que plusieurs femmes s'étaient plaintes d'avoir eu leur sac volé par un jeune homme qui leur avait offert une promenade en Citroën ; une des minaudières ainsi perdues ressemblait tout à fait à celle de Lydia ; dans un autre sac se trouvait une montre en or : la montre de Lydia portait la même marque. De toute évidence, le mystérieux gigolo était Robert Berger. Cela ne paraissait pas donner la clef du meurtre, mais le commissaire y trouvait une arme de plus pour obliger Berger à manger le morceau.

» Le lendemain matin, les deux femmes en question ont tout de suite reconnu les objets. Berger a été amené et l'une d'elles a identifié du premier coup son galant conducteur. L'autre hésitait ; il faisait nuit quand il lui avait proposé de la reconduire et elle n'avait pas bien vu son visage, mais elle pourrait peut-être reconnaître sa voix. Berger a été prié de lire quelques phrases dans un journal et elle s'est écriée : « C'est bien lui ». Berger, il faut

le dire, avait une voix spécialement douce et caressante. On a congédié les femmes et remis Berger sous clef. La minaudière et la montre étaient sur la table du commissaire et il les regardait distraitement. Soudain, son expression s'est tendue.

Charley protesta.

— Simon, qu'en sais-tu ? Tu brodes.

Simon se mit à rire.

— Je brode un peu. Je te raconte mon premier article... Donc, il a fait appeler un de ses hommes et lui a demandé si Berger portait un bracelet-montre au moment de son arrestation et, dans ce cas, de l'apporter. Rappelle-toi, tout ça est ressorti au procès. Le flic a été chercher la montre. Elle était en plaqué — on appelle ça de l'aureum, je crois, — et à cadran rond. Les journaux avaient donné beaucoup de détails sur le meurtre, par exemple, que le couteau de l'assassin n'avait pas été retrouvé, et aussi que la police n'avait pas relevé d'empreintes. On aurait dû en découvrir sur le portefeuille de cuir de Jordan ou sur la poignée de la porte ; ils en ont déduit que le meurtrier portait des gants. Mais ce qu'ils n'avaient pas dit, car la police l'avait caché, c'était qu'en promenant un peigne fin sur le parquet de Jordan, on avait ramassé les débris d'un verre de montre. Le commissaire les avait gardés dans une enveloppe, roulés dans du papier de soie, et il les a étalés devant lui. Ils se seraient adaptés à la montre de Lydia. Simple coïncidence, peut-être. Il en existe des milliers de cette forme et de cette taille. La montre de Lydia avait un verre. Mais le commissaire retournait dans sa tête diverses possibilités. Elles paraissaient tellement tirées par les cheveux qu'il a haussé les épaules. Certes, pendant les trois quarts d'heure que Berger déclarait avoir passé sur les boulevards, il aurait eu tout le temps d'aller chez Jordan, à dix minutes à pied du Jojo's Bar, de commettre le crime, se laver les mains, se rajuster et revenir ; mais, pourquoi aurait-il porté la montre de sa femme ? Il en avait une à lui. La sienne pouvait être cassée. Pensif, le commissaire hochait la tête.

Charley se mit à rire.

— Vraiment, Simon ?

— Tais-toi. Il a envoyé des policiers en bourgeois chez tous les horlogers dans un rayon de trois kilomètres autour de la villa de Berger. Il s'agissait de savoir si, la dernière semaine, on avait réparé une montre en simili-or ou remis un verre à une petite montre de dame à cadran oblong. Au bout de quelques heures, un des types est venu dire qu'un des horlogers, à cinq minutes de chez Berger, avait réparé une montre correspondant à la description ; la cliente était venue la chercher et, en même temps, elle l'avait prié de remettre un verre à une autre montre. Elle était revenue une demi-heure après. Ses traits, il ne s'en souvenait pas, mais elle avait l'accent russe. Les deux montres ont été présentées à l'horloger : il les a reconnues. Le commissaire rayonnait comme si on lui avait collé sous le nez un grand plat de bouillabaisse dans le vieux port de Marseille. Il tenait son bonhomme.

— Comment ça ?

— C'est bien simple. Berger avait cassé sa montre et emprunté celle de Lydia. Elle sortait à peine et n'en avait pas besoin. Dans ce temps-là, c'était une fille calme, modeste, assez timide, ayant peu d'amis et plutôt apathique. Au procès, deux témoins ont juré qu'ils avaient remarqué cette montre au poignet de Berger. Jojo, qui était un indicateur, en savait long sur Berger et il s'était demandé d'où elle venait. D'un ton indifférent, il lui en avait parlé et Berger avait répondu que c'était celle de sa femme. Lydia avait été chercher la montre de son mari le lendemain du meurtre et en avait profité

pour faire remettre un verre à la sienne. Elle n'en avait pas parlé et Berger n'avait jamais su qu'il l'avait brisé.

— Ce n'est tout de même pas là-dessus qu'il a été condamné ?

— Non. Mais ça a suffi au commissaire pour l'inculper de meurtre. Il estimait, à juste titre, la suite l'a prouvé, qu'une nouvelle preuve surgirait. Pendant les interrogatoires, Berger s'est comporté avec une habileté et un sang-froid extraordinaires. Il admettait tout ce qui pouvait être prouvé et n'a plus essayé de nier le vol de tous ces sacs ; il a reconnu qu'après sa condamnation, il avait continué à chiper des voitures ; c'était facile et le risque l'excitait, mais quant au meurtre, il n'y était pour rien. Ces bouts de verre qui s'adaptaient à la montre de Lydia, qu'est-ce que cela prouvait ? Elle a d'ailleurs juré qu'elle l'avait cassé elle-même. Le juge d'instruction s'étonnait de ne pas retrouver trace de l'argent volé et, en fait, on ne l'a jamais revu. Autre détail troublant, il n'y avait pas de sang sur le costume porté par Berger ce soir-là. Le couteau manquait aussi. Berger en avait un — dans ce milieu, c'était normal — mais il prétendait l'avoir perdu depuis un mois. Les détectives, comme je te l'ai dit, ont assez bien travaillé. Il n'y avait d'empreintes ni sur les voitures volées, ni sur les sacs. Une fois vidés, il les jetait dans la rue. Certains étaient tombés entre les mains de la police. Il devait porter des gants. On en a trouvé une paire en cuir dans ses affaires, mais il paraissait peu probable qu'il les eût mis pour aller chez Jordan et, d'après l'emplacement du corps — Jordan changeait un disque au moment où il avait été frappé — Berger n'avait pas pu le tuer en entrant dans la pièce. D'ailleurs, ils étaient trop épais pour tenir dans sa poche et, s'il les avait portés au bar, quelqu'un les aurait remarqués. Bien entendu, la photo de Berger avait paru dans les journaux et la police a fait appel à la presse. Toute personne qui se rappelait avoir vendu, vers telle date, des gants probablement gris à un jeune homme en gris était priée de se présenter. Les journaux ont fait tout un tam-tam. Ils ont de nouveau publié sa photo avec cette question : « Lui avez-vous vendu les gants qu'il portait pour tuer Teddie Jordan ? »

» Quelques jours plus tard, une vendeuse du rayon de gants, aux Trois-Quartiers, une femme dans les quarante ans, est venue dire qu'elle avait vendu, le jour du meurtre, une paire de gants en suède gris à un jeune homme. Il lui avait tapé dans l'œil. Il tenait au ton exact de son costume gris et à une pointure assez large pour pouvoir les enfiler sans peine. Berger a été amené au milieu d'une dizaine de jeunes gens et elle l'a désigné tout de suite ; mais, comme l'avocat l'a fait observer, ce n'était pas malin, après avoir vu sa photo dans les journaux. Puis, ils ont mis la main sur un des douteux amis de Berger. Celui-là l'avait rencontré la nuit du crime marchant, non pas dans la direction des boulevards, mais plutôt vers chez Jordan. Il lui avait serré la main et ses gants l'avaient frappé. Mais ce témoin-là était une canaille. Il avait un casier judiciaire chargé et, au procès, le défenseur de Berger l'a violemment attaqué. Berger affirmait ne pas l'avoir vu ce soir-là et le défenseur a essayé de persuader le jury que le type avait inventé ça pour se faire bien voir de la police. L'embêtant, c'était le pantalon. On a beaucoup parlé dans les journaux du chic de Berger, le gangster élégant, etc. A lire tout ça, on aurait dit que ses costumes venaient de Saville Row et ses chemises de chez Charvet. L'accusation tenait à prouver sa dèche et l'on a fait la tournée des fournisseurs pour savoir s'ils avaient eu à représenter des factures. Pour le ménage, tout, paraît-il, était payé comptant. Quant aux vêtements, Berger n'avait rien commandé depuis qu'il avait perdu sa place, sauf un costume gris. Le détective a demandé quand il avait été réglé et le tailleur a montré ses livres. C'était un tailleur qui, pour faire des

affaires, travaillait sur mesures à bas prix. On a vu ainsi que Berger avait commandé deux pantalons. La police avait la liste complète de sa garde-robe et le deuxième pantalon n'y figurait pas. Ils ont compris tout de suite l'importance de la découverte et ils ont décidé de ne pas en souffler mot jusqu'au procès.

» Je te garantis que le moment où le procureur a lancé cette bombe était palpitant. Sans aucun doute, Berger avait eu deux pantalons pour son costume gris et l'un avait disparu. Quand on l'a interrogé, il n'a pas paru désarçonné. Il a dit qu'il ne savait pas qu'il manquait. Depuis des mois, il attendait en prison d'être jugé et il n'avait pas pu ouvrir son armoire. Madame Berger avait une explication toute prête et, je dois le dire, ingénieuse. Elle a dit que Lydia avait repassé le pantalon, comme chaque fois que Robert l'avait porté ; le fer était trop chaud et elle l'avait brûlé. Il tenait à ses vêtements et on avait eu de la peine à payer le costume ; il aurait été furieux et pour ne pas faire attraper la pauvre Lydia, madame Berger avait proposé de ne rien dire; elles se débarrasseraient du pantalon et peut-être Robert ne le remarquerait-il même pas. Elle prétendait l'avoir donné à un pauvre. Le procureur a riposté qu'elle voulait s'en débarrasser à cause des taches de sang : elle ne l'avait pas donné à ce pauvre, survenu avec tant d'à-propos, elle l'avait détruit. Madame Berger a énergiquement protesté. Alors, où était le pauvre? Il lirait l'incident dans les journaux et, sachant la vie d'un homme en jeu, ne manquerait pas de se présenter. Elle s'est tournée vers la presse avec un geste dramatique : « Que tous ces messieurs, s'est-elle » écriée, le clament partout. Suppliez-le de venir sauver mon fils. »

» Elle était magnifique. Le procureur l'a soumise à un interrogatoire serré ; elle s'est battue comme une lionne. Il a revu en détails la vie du jeune Berger et elle a reconnu tous ses méfaits. Elle s'est donné tous les torts. En France, les témoins sont beaucoup moins bridés qu'en Angleterre et elle a attribué les erreurs de Robert à la façon dont elle l'avait élevé. Il était fils unique et elle l'avait gâté. Son mari, amputé d'une jambe perdue à la guerre en soignant les blessés sous la mitraille, avait sans cesse besoin de ses soins et elle avait négligé ses devoirs maternels. La fin prématurée du père avait laissé le pauvre enfant sans guide. Elle a attendri le jury en insistant sur leur douleur quand la mort leur avait pris le chef de la famille.

» Pourtant, elle avait fait mauvaise impression. Sa façon d'insister sur sa propre honorabilité la desservait.

— Et Lydia?

— Lydia était pathétique. Son visage était gonflé par les larmes et sa voix ressemblait à un souffle. On l'entendait à peine. Personne n'a cru qu'elle avait cassé le verre de la montre, mais le procureur n'a pas été dur comme pour la belle-mère ; elle était trop visiblement une victime, dont madame Berger et Robert s'étaient servis sans vergogne. La Cour trouvait assez naturel qu'elle fît tout son possible pour sauver son mari. Elle a dit combien il avait été toujours bon et gentil. De toute évidence, elle en était folle.

» Maître Lemoine, un des meilleurs avocats d'assises, défendait Berger. Il était très grand, maigre, avec une longue face blême, des yeux de braise et une tignasse toute noire. Je n'ai jamais vu des mains plus éloquentes. En robe noire, avec son rabat blanc, il était magnifique. La voix était profonde, puissante. Il rappelait, je ne sais pourquoi, ces silhouettes mystérieuses, peintes par Longhi. Il était à la fois acteur et orateur. Un regard lui suffisait pour exprimer son opinion sur un homme et un silence pour réduire à néant ses déclarations. Quand les experts ont déposé leurs conclusions — après des examens répétés ils avaient jugé Berger vaniteux, arrogant et menteur, insensible, dénué de sens moral, sans scrupules et incapable de remords —

il a raisonné avec eux en psychologue professionnel. C'était un régal de voir la souplesse de ses parades et l'imprévu de ses attaques. En général, il parlait sur le ton de la conversation, mais, avec une voix de charmeur et des mots choisis. Tout ce qu'il disait aurait pu être imprimé sans retouche. Mais, à la fin, quand il a fait donner la grosse artillerie, l'effet a été stupéfiant. Il insistait sur la fragilité des preuves. Il jetait la suspicion sur les témoins, il semait sous leurs pas des pelures d'oranges. Sa péroraison a été magnifique. Il a adjuré les jurés de faire leur devoir, selon leur conscience, mais ils les a suppliés de faire abstraction du tort causé par les fautes reconnues, d'ailleurs, par l'accusé, et sa voix baissait et tremblait d'émotion.

» Le procureur était un fort gaillard, haut en couleurs, de trente-cinq ou quarante ans, avec une bonne tête de paysan. Il suait la satisfaction de soi. Ce cas représentait pour lui une chance unique de se tailler un succès et d'obtenir de l'avancement. Il était verbeux et confus et si, par moments, le président du tribunal ne lui avait pas tendu la perche, le jury l'aurait à peine compris. Il donnait dans le plus bas mélo. Comme Berger venait de faire une plaisanterie à l'un de ses gardiens, il lui a dit : « Vous riez main-
» tenant, mais vous ne rirez plus quand, les bras liés derrière le dos, trem-
» blant, déchiré de remords, vous avancerez dans la froide lumière grise
» de l'aube et que la guillotine se dressera devant vous. »

» Assis à leur banc, dans leurs robes rouges et leurs toques noires carrées, les trois juges ne manquaient pas d'allure. Il y en avait deux d'âge moyen qui n'ont pas ouvert la bouche. Le président était un petit vieux au visage simiesque et à la voix fatiguée et blanche, mais très observateur. Il écoutait avec attention et s'exprimait sans sévérité, avec un calme effrayant. Il possédait la modération du monsieur sans illusions qui, sachant depuis longtemps l'homme capable de toutes les vilenies, trouve cela naturel, comme d'avoir deux bras et deux jambes. Quand le jury est sorti pour délibérer, nous, les journalistes, nous sommes allés discuter le coup et siroter un café. Nous espérions que ça ne traînerait pas trop, car il se faisait tard et nous voulions remettre notre papier. Nous étions convaincus que Berger serait déclaré coupable. Ce qui m'a toujours frappé aux assises, c'est combien le compte rendu diffère de la réalité. La preuve paraît alors bien légère. Vous vous dites que si vous aviez été dans le jury, vous auriez accordé à l'accusé le bénéfice du doute. Mais, vous oubliez l'ambiance. Elle fait tout voir sous un jour différent. Au bout d'une heure environ, le jury est tombé d'accord et nous sommes rentrés. On a ramené Berger et comme les juges entraient à la queue leu leu, tout le monde s'est levé. Le verdict a été la culpabilité avec circonstances atténuantes.

— Quelles étaient les circonstances atténuantes ?

— Il n'y en avait pas, mais le jury français répugne à envoyer un homme à la guillotine et les circonstances atténuantes excluent la peine capitale. Berger s'en est tiré avec quinze ans de travaux forcés.

VII

Comme il n'avait pas envie de lire les articles de Simon devant Lydia, Charley, en quittant son ami, entra au Dôme, commanda du café et se plongea dans leur lecture. Il était content d'avoir un récit complet de l'affaire, car les confidences de Lydia manquaient de clarté. Elle avait tout raconté pêle-mêle. Les trois longs articles de Simon s'enchaînaient et, tout en ignorant

des détails connus de Charley par Lydia, il avait mis debout une histoire pittoresque et facile à suivre. Il écrivait presque comme il parlait, en style de journaliste, mais il avait très bien brossé les décors du drame. Ce milieu interlope était sinistre. Vivant de combines, se méfiant les uns des autres, prêts à trahir leur meilleur ami, la main ouverte, joyeusement cyniques, ces gangsters semblaient aimer leur existence hasardeuse. Ça, c'était vivre! Chacun opérait contre le voisin, mais le danger perpétuel les maintenait en forme. A certains détails, Charley devinait la fascination exercée sur Simon par ces bas-fonds secrets. Tant d'indulgence envers ces anormaux et ces gredins provenait-elle de la curiosité ou d'une attirance morbide?

Dans ce milieu, Berger s'était trouvé tout de suite dans son élément. Son éducation lui valait un certain prestige. Son aisance et sa situation sociale plaisaient à ses associés, mais aussi les mettaient sur leurs gardes. Ils le savaient un vaurien et, chose curieuse, cela les choquait chez un garçon de bonne famille. En général, il opérait seul, sans complices et sans conseillers. Ils se sentaient méprisés par lui, mais, quand il revenait enthousiasmé d'un concert et en parlait avec compétence, ils en étaient éblouis. Ils ne savaient pas combien il se plaisait en leur compagnie. Chez sa mère, et avec les amis de sa mère, il se sentait seul et il étouffait. La platitude de cette vie bourgeoise l'agaçait. Après sa condamnation pour vol d'une voiture, il avait dit à Jojo, dans un de ses rares moments d'expansion :

— A présent, me voilà affranchi. Quelle guigne que papa soit mort! Il m'aurait fichu dehors et j'aurais pu vivre à mon idée. Mais je ne peux pas plaquer ma vieille. Elle n'a que moi.

— Le crime ne paie pas, observa Jojo.

— A vous voir, on ne le dirait pas, dit Robert en riant. Mais, l'intéressant, ce n'est pas la galette, c'est le sport.

Charley remit les coupures de journaux dans sa poche et, les sourcils froncés, tâcha de se remémorer tout ce qu'il savait sur Berger pour se créer une opinion. C'était vite fait et, d'ailleurs, exact de le déclarer un indésirable, mais trop simpliste pour être satisfaisant. Charley se demandait si les hommes n'étaient pas plus compliqués qu'il ne le croyait. Par exemple, la passion de Robert pour la musique, surtout la musique russe, qui, pour le malheur de Lydia, l'avait rapproché d'elle. Charley aussi était mélomane. Il connaissait le plaisir sensuel et intellectuel dont la musique l'emplissait quand, malgré la griserie de la beauté, il suivait la subtilité d'un développement musical. Pour la première fois, il analysa les sensations qu'il avait éprouvées en écoutant une des grandes symphonies : un complexe d'émotions, de transports et, en même temps, de paix, d'élan vers le prochain; un besoin de chercher le contentement dans la beauté, une langueur voluptueuse et un détachement singulier. Peut-être, s'il fallait donner un nom à la synthèse de ces sentiments, était-ce le bonheur.

Mais que représentait la musique pour Berger? Rien de tout cela, sans doute. Était-il juste, pourtant, de mépriser ses émotions musicales?

La musique ne le libérait-elle pas du démon tout-puissant dont il ne pouvait ni ne voulait s'affranchir, de l'appel au crime, expression de sa nature perverse? Dans la lutte contre la loi et l'ordre, il réalisait sa personnalité. Ne trouvait-il pas dans la musique un relâchement de cette hantise et, un moment calmé, n'apercevait-il pas, dans une soumission divine, comme à travers une déchirure des nuages, une vision d'amour et de bonté?

Charley reprit l'article de Simon. Le style en était plus soigné que celui de ses comptes rendus. Mais, sous l'ironie, on devinait une curiosité mal-

saine devant l'aventurier affranchi de tout scrupule. En somme, une étude intelligente, mais déplaisante par son manque de sensibilité.

L'accusation avait donné une raison plausible du meurtre, Jordan s'était toqué de Berger. Il l'invitait à déjeuner et à dîner, lui passait des tuyaux et lui prêtait de l'argent. Enfin, Berger avait consenti à venir chez lui et, pour ne pas faire jaser au bar, ils en étaient sortis à quelques minutes de distance. Comme, d'après la concierge de Jordan, personne, ce soir-là, ne l'avait demandé, ils avaient dû entrer ensemble, Jordan habitait au rez-de-chaussée. Sans quitter ses beaux gants neufs, Berger s'était assis pour fumer une cigarette, pendant que Jordan allait chercher le whisky et le gâteau dans la cuisine. Chez lui, il se tenait volontiers en manches de chemise et il avait ôté son veston. Il avait mis un disque. Le vieux gramophone n'avait pas de changement automatique et, pendant que Jordan plaçait un nouveau disque, Berger, venu derrière lui comme pour regarder le titre, l'avait poignardé dans le dos.

Simon adoptait la thèse de l'accusation, tout au moins pour les faits et la raison de l'invitation de Jordan, mais, selon lui, Berger n'avait pas tué pour voler l'argent gagné par Jordan ce jour-là. D'abord, il avait acheté les gants avant de savoir que Jordan serait spécialement en fonds. L'argent n'avait pas été retrouvé. Berger avait dû l'empocher avec plaisir, mais cela n'avait pas été le mobile du crime. D'après les rapports de police, il avait volé entre cinquante et soixante voitures sans jamais essayer d'en vendre une ; il les abandonnait au bout de quelques heures, quelques jours au plus. Il les chipait pour s'en servir, mais surtout pour se faire la main. Sa façon d'escroquer les femmes n'était qu'un amusement sans grand bénéfice. Pour réussir, il fallait exercer son charme. A l'idée de ces femmes abandonnées, muettes de surprise et bouche bée dans une rue déserte, il devait se tordre.

Mais Berger avait épuisé l'intérêt des petits délits. En prison préventive, il s'était lié avec un cambrioleur spécialisé dans les bijoux, dont les récits l'avaient passionné. D'abord, il y avait le choix de la victime ; puis, l'étude de ses habitudes, l'examen des lieux. Il fallait découvrir non seulement la cachette des bijoux et la façon de s'introduire dans la maison, mais aussi les possibilités de fuite en cas d'alerte ; et enfin, attendre l'occasion. Une fois la décision prise, des mois s'écoulaient avant la réalisation. C'était ce qui rebutait Berger. Il avait le cran, l'agilité et le sang-froid, mais non la patience de préparer son coup avec cette minutie. Simon comparait Berger à un homme qui, après avoir tiré pendant des années perdreaux et faisans, éprouve tout à coup le besoin d'un sport plus dangereux, et se met à chasser les grands fauves. Personne ne savait quand l'idée du meurtre s'était emparée de Berger. Sans doute lui était-elle venue peu à peu. Comme un artiste en plein effort de création sait qu'il ne retrouvera pas la paix avant d'avoir enfanté son œuvre, Berger sentait qu'en tuant, il réaliserait sa personnalité. Ensuite, apaisé, il pourrait mener avec Lydia une vie sans histoire. Ses instincts seraient satisfaits. C'était un crime monstrueux, il y risquait sa tête, mais c'était justement ce qui le tentait.

Charley cessa de lire. Vraiment, Simon passait la mesure. Un crime commis dans un moment de colère pouvait encore s'expliquer, mais, en arriver là, pas même pour de l'argent, mais par sport, par besoin de détruire et d'affirmer sa personnalité ! Simon était-il sincère ou cherchait-il à épater le lecteur ? Son beau visage rembruni, Charley reprit l'article.

Peut-être, poursuivait Simon, Berger se serait-il tenu tranquille si les circonstances ne lui avaient pas fourni la victime. Souvent attablé au bar, avec un copain, l'idée de le tuer avait dû lui traverser l'esprit, aussitôt écartée, à cause de la difficulté et des suites trop certaines. Mais Jordan était

l'homme rêvé. Un étranger, avec beaucoup de relations et pas d'amis, vivant seul, dans une impasse et compromis dans le trafic des drogues. La police croirait à une vengeance de gangsters.

Charley avait terminé sa lecture. Il frissonna. Était-il plus horrifié par la traîtrise et l'insensibilité de Berger ou par la volupté froide avec laquelle Simon démontait le mécanisme de ce cerveau dépravé? A la vérité, cette analyse sortait de son imagination, mais quel instinct le poussait à fouiller, de son crochet, cette poubelle? Qui sait si penché avidement sur l'âme de Berger comme sur un abîme, Simon ne s'était pas demandé en écrivant — bien que rien, dans ses phrases prudentes, d'une ironie à fleur de peau, ne permît de le supposer — s'il aurait eu l'audace nécessaire pour accomplir un geste aussi atroce et inutile?

Charley soupira.

— Voilà près de quinze ans que je connais Simon. Je commence à croire que je ne sais rien de lui.

Mais il eut un sourire heureux. Il y avait son père, sa mère et Patsy. Demain, ils quitteraient les Terry-Mason, exténués de ces journées joyeuses, mais contents de retrouver leur intérieur élégant et confortable.

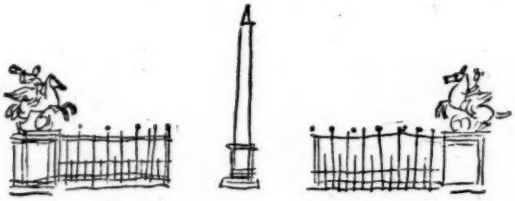
— Dieu merci, ce sont de braves gens normaux. Avec eux, on sait où l'on en est.

Une vague d'affection le submergea.

(*A suivre.*)

SOMERSET MAUGHAM

(TEXTE FRANÇAIS DE MADAME E. R. BLANCHET)



LA PÉNICILLINE

La découverte de la pénicilline a marqué une étape dans l'histoire du traitement des maladies.

D'innombrables recherches lui ont été déjà consacrées en Angleterre et aux Etats-Unis avant que nous puissions en France leur apporter une utile contribution.

Actuellement, les indications, la technique et les résultats du traitement des infections par la pénicilline sont suffisamment acquis pour qu'on puisse tenter de faire une mise au point de ce nouveau et prodigieux chapitre de la thérapeutique, en ne fondant que sur ce qui est acquis, et en rejetant tout ce qui est encore incertitude ou hypothèse.

Tel quel, ce nouveau domaine nous offre des moyens d'action qui ont entièrement transformé toute une partie de la pathologie infectieuse et qui créent pour l'avenir des possibilités dont les conséquences peuvent être incalculables.

*
* *

En septembre 1928, Alexander Fleming, étudiant au Sant Mary' Hospital, de Londres, une culture de staphylocoques accidentellement souillée par une moisissure, constata qu'en un point de la surface de cette culture, s'était développée une colonie de mycelium, autour de laquelle les amas de staphylocoques avaient subi une destruction totale étendue à plusieurs millimètres alentour.

Fleming, qui depuis vingt ans s'intéressait à l'histoire des substances antibactériennes, vit aussitôt le sens de ce phénomène. Il ensemença isolément cette colonie mycélienne sur des milieux spéciaux et put constater que ces repiquages gardaient vis-à-vis du staphylocoque le même pouvoir de destruction. Le champignon ainsi isolé appartenait au genre *penicillum*, et fut plus tard identifié comme étant le *penicillum notatum*, espèce mycélienne découverte par Westling dans la décomposition de l'hysope de Norvège. Sa culture pure poussait dans les milieux usuels en une masse feutrée dont la sécrétion diluée à 1/800e continuait d'inhiber complètement la croissance du staphylocoque. Cette substance de sécrétion, de composition chimique alors inconnue, fut appelée la *pénicilline*.

Elle avait une action spécifique sur certaines bactéries et restait sans effet sur d'autres. Elle pouvait être injectée à de fortes doses aux animaux et ne déterminait aucune altération des globules rouges, ni des globules blancs.

Malgré l'intérêt majeur de cette découverte, qui n'avait pas échappé à Fleming, aucune recherche chimique tendant à isoler la partie active du penicillum ne fut entreprise à cette époque, et c'est seulement en 1937 que l'Ecole d'Oxford prit l'initiative de nouveaux travaux. Ce n'est qu'en 1940 que E. Chain, H. W. Florey, Abraham et leurs collaborateurs arrivèrent à purifier et à doser la pénicilline.

Le premier malade traité par la pénicilline en Angleterre, le 12 février 1941, ne reçut que des doses insuffisantes, et l'on parlait de reprendre ces travaux après la fin des hostilités, lorsque sur l'initiative de la fondation Rockfeller, Florey et Hatley se rendirent aux États-Unis pour y étudier le problème de la production.

Depuis cette date, en pays anglo-saxons, les travaux se sont multipliés, perfectionnant la connaissance et l'usage de ce produit nouveau qui allait bientôt devenir le plus puissant agent antibactérien de notre arsenal thérapeutique.

*
* *

La pénicilline est extraite du *penicillum notatum*, moisissure que l'on trouve communément en Norvège sur les plants d'hysope fanés. Ce champignon est cultivé sur un milieu spécial, dit milieu de Czapek, aux environs de *p*H 7. Au bout de vingt-quatre heures, la culture se développe en une pellicule blanche et feutrée qui s'épaissit, se teinte de violet, puis de bleu verdâtre.

On peut en extraire la pénicilline par agitation avec de l'éther, après acidification. Mais son activité antibactérienne se trouve fortement diminuée après évaporation de l'éther. On peut aussi, pour isoler l'acide libre, utiliser d'autres solvants organiques tels que le chloroforme ou l'acétate d'amyle.

En pratique, pour conserver au maximum les propriétés antibactériennes de la pénicilline, on acidifie la culture à *p*H 2, puis on la fait passer dans une colonne contenant de l'acétate d'amyle, dans quoi la pénicilline est soluble, et l'on prépare une solution aqueuse à 1/10e additionnée de baryte.

Après reprise par le noir animal, on prépare une solution éthérée que l'on fait passer dans une colonne d'alumine. On dilue par l'eau alcalinisée et l'on dessèche dans le vide. On obtient ainsi une poudre brunâtre qui contient seulement 10 à 30 p. 100 de substance active, le reste étant constitué d'impuretés sans action spécifique connue.

On conçoit les difficultés que peut constituer sur le plan industriel une aussi complexe épuration, dont nous omettons volontairement les détails et les écueils.

A l'heure actuelle, malgré l'édification aux Etats-Unis de six grandes usines dont l'agencement est d'une étonnante perfection, la production hebdomadaire des nations alliées n'excède pas quelques dizaines de kilogrammes de pénicilline, suffisant à peine aux immenses besoins des armées[1].

Son prix de revient, d'abord extrêmement élevé, tend actuellement à s'abaisser très rapidement du fait de l'offre accrue d'usines mieux pourvues, et de la demande moindre des armées. Le prix officiel de la pénicilline est passé en 1944 de 20 dollars à 85 cents pour 100.000 unités Oxford.

1. La première usine de pénicilline française a été, dans le courant du mois de juillet 1945, inaugurée à Paris.

*
* *

La *composition chimique* de la pénicilline n'est pas encore complètement élucidée. Il semble s'agir de peptide ou de glycopeptide.

C'est, en tous cas, un acide dont le produit d'hydrolyse a pour formule brute $C^{14}H^{19}NO^{6}$. La pénicilline est soluble dans l'éther, le chloroforme, l'acétate d'amyle. En solution, elle est très fragile, mais à l'état de sels alcalins ou alcalinoterreux, elle est assez stable entre *p*H 5 et *p*H 7. Toutefois, elle reste très altérable à l'air, très facilement détruite par les solutions acides ou alcalines, les métaux lourds, les alcools primaires, les cétones, les oxydants, et très sensible à la chaleur. Les sels alcalins ou alcalinoterreux de la pénicilline sont très solubles dans l'eau. Les plus employés sont le sel de sodium et le sel de calcium.

De très nombreux travaux chimiques sont actuellement en cours, tendant à préciser la formule développée de la pénicilline, mère de la synthèse qui n'est pas encore acquise, mais qui un jour fera du nouvel agent antibactérien un produit accessible, peu coûteux et universellement employé dans le traitement d'un grand nombre des affections microbiennes.

Il était nécessaire, pour l'expérimentation comme pour l'utilisation pratique de la pénicilline, de doser exactement son pouvoir antibactérien vis-à-vis de chacun des germes.

L'*unité Oxford* fut d'abord définie par Florey et Jennings comme la plus petite quantité qui, dissoute dans un centimètre cube d'eau, reste capable d'empêcher le développement d'une colonie de staphylocoques sur une surface de 2 centimètres et demi de diamètre.

Les *tests de sensibilité* vis-à-vis des divers microbes ont été recherchés par deux procédés. Le premier consiste à déposer en un point, sur la surface d'une colonie de germes bactériens, une quantité déterminée d'une solution de pénicilline. Après séjour à l'étuve, la croissance des microbes sensibles est arrêtée dans une zone circulaire dont le rayon mesure le degré de sensibilité.

Le second procédé, linéaire, reproduit le même phénomène au long d'une gouttière longitudinale tracée dans la gelose nutritive sur quoi poussent les germes bactériens.

C'est à l'aide de ces tests que l'on a pu, *in vitro*, diviser en deux classes les germes pathogènes selon qu'ils sont *pénicillo-sensibles* ou *pénicillo-résistants*.

a) Germes pénicillo-sensibles. — Sont sensibles à la pénicilline : le *méningocoque* (méningite cérébro-spinale), le *gonocoque* (blennorragie), les *staphylocoques* (blanc et doré), les *streptocoques* (hémolytique ou viridans) le *pneumocoque*, certaines espèces d'*entérocoques*, le *vibrion septique*, les bacilles *œdématiens* et *perfringens* (microbes des gangrènes), la bactéridie du *charbon*, le bacille *diphtérique*, les *tréponèmes de la syphilis*, de la fièvre récurrente, de la spirochetose-ictéro-hémorragique, le bacille de *Nicolaïer* (tétanos), le *bacillus subtilis*, le virus de la *maladie de Nicolas Favre*, le virus de la *psittacose*, le germe de l'*actinomycose* (qui appartient comme le *pénicillum* à la race des champignons).

b) Germes non sensibles a la pénicilline. — Les bacilles *typhique* et *paratyphique*, le *colibacille*, le *pyocyanique*, certaines races de streptocoques, d'entérocoques et même de staphylocoques, le bacille de *Friedländer*, le bacille *dysenterique*, l'hématozoaire du *paludisme*, le *vibrion du choléra*, le

bacille tuberculeux, le bacille de *Yersin* (peste), celui de la fièvre de Malte, le bacille de Hansen (lèpre), le proteus, les germes du *typhus exanthématique*, les virus neurotropes de l'*encéphalite* ou de la *poliomyélite*, le virus du *rhumatisme articulaire* aigu.

A n'envisager que les germes principaux, la pénicilline est donc capable de combattre victorieusement près de la moitié des maladies infectieuses connues et parmi elles les plus fréquentes, telles que les streptococcies, les staphylococcies, les pneumococcies, la diphtérie, les deux plus grandes maladies vénériennes.

On voit par là l'immense portée de cette médication nouvelle qui est en train de transformer entièrement l'avenir de la pathologie infectieuse.

Sans doute celle-ci était-elle déjà très efficacement attaquée par les *sulfamides*, dont la découverte récente avait été due en grande partie à des travaux français et avait apporté un très grand progrès dans le traitement des maladies.

Mais les sulfamides, on le sait, n'agissent pas dans tous les cas. De plus, ils sont souvent difficilement supportés et parfois toxiques pour l'organisme, aux dépens duquel ils peuvent créer de graves accidents.

Certains germes, tels que le streptocoque, le gonocoque, le pneumocoque, sont sensibles à l'action des sulfamides comme à celle de la pénicilline. D'autres, tels que le colibacille, résistent à la pénicilline et cèdent aux sulfamides. Des germes sulfamido-résistants peuvent donc être pénicillo-sensibles et inversement. Aussi ces deux médications antibactériennes peuvent-elles se suppléer et se compléter très utilement.

Le fait d'avoir traité un malade par les sulfamides ne diminue pas sa sensibilité vis-à-vis de la pénicilline. Au contraire de ce qui se passse pour les sulfamides, le fait d'avoir attaqué un germe avec des doses insuffisantes de pénicilline ne crée en rien la pénicillo-résistance en vue d'une attaque ultérieure.

L'*action de la pénicilline* est *bactériostatique et non bactéricide*. Ceci veut dire qu'elle ne détruit pas les germes microbiens. Elle se contente d'empêcher la division cellulaire, et par là, d'inhiber la reproduction des germes, qui peut d'ailleurs reprendre dès que l'influence du produit a cessé. Elle laisse aux leucocytes et aux autres agents de défense le soin de la destruction microbienne.

Il s'ensuit que l'action de la pénicilline, pour être utile, doit être *continue* et prolongée plusieurs jours jusqu'à l'épuisement des dernières souches des microbes nocifs dans l'organisme. Il suffit d'un amas de germes restés capables de division et de reproduction pour que l'infection reprenne son essor.

Or la pénicilline s'élimine très rapidement des organismes humains ou animaux. Un quart d'heure après une injection intraveineuse, on ne retrouve plus dans le sang que 25 p. 100 du produit injecté. Après une demi-heure, il ne reste plus que 10 p. 100. Après une heure, tout a disparu.

Les injections intramusculaires ont plus de tenue, et l'on peut se contenter d'injecter dans les muscles 25 000 unités toutes les trois heures pour entretenir en permanence une concentration bactériostatique suffisante.

La majeure partie de la pénicilline est éliminée par les urines à de hautes concentrations. On la retrouve aussi dans la bile, dans la salive, mais jamais dans les plèvres, ni dans les méninges, car ces séreuses lui opposent une barrière d'imperméabilité absolue. Ceci explique que si l'on veut traiter utilement une pleurésie ou une méningite, il faut porter directement, à travers la plèvre ou la méninge, la pénicilline au sein du foyer infecté.

Le sort de la pénicilline dans l'organisme est assez mal connu. Elle passe par le foie, y subit sans doute une destruction partielle, et se retrouve chimi-

quement intacte, dans les urines, où l'on s'efforce utilement de récupérer le précieux produit pour un nouvel usage, sans qu'il ait subi aucune transformation moléculaire, ni aucune altération de son pouvoir.

Alors que les antiseptiques et les sulfamides perdent habituellement leur puissance en présence du pus ou des produits de destruction tissulaire, la pénicilline n'en est nullement influencée et garde toute sa vertu bactériostatique en milieux infectés, ce qui permet de traiter par contact direct les infections locales et les abcès.

Enfin, la pénicilline, même à des doses extrêmement élevées (15 et 20 millions d'unités) reste vis-à-vis de l'organisme d'une *innocuité absolue*. Elle n'entraîne jamais envers les éléments du sang de réactions destructives, et semble, au contraire, avoir vis-à-vis des globules rouges un pouvoir régénérateur.

Dans l'ensemble, *in vitro* comme *in vivo*, l'expérience montre l'action remarquable de la pénicilline sur certains germes bactériens, son élimination rapide par les urines, son arrêt devant la barrière des séreuses, son innocuité absolue.

Ces constatations expérimentales devaient conditionner, en clinique humaine, les indications et le mode d'emploi du traitement nouveau.

*
* *

Deux grands principes dominent en pratique le traitement des maladies par la pénicilline :

1° Il faut, autant qu'il est possible, *mettre la pénicilline au contact direct des lésions et des germes infectants ;*

2° *Son élimination étant très rapide, il faut, pour maintenir dans l'organisme une concentration bactériostatique suffisante, recourir à des injections continues ou fréquemment répétées.*

En dehors des cas où l'on doit porter la pénicilline au sein d'un foyer infecté en vue d'une action locale, sa pénétration dans le corps humain peut être assurée par trois voies : *buccale, intramusculaire, intraveineuse.*

La voie buccale est généralement interdite par l'extrême labilité du produit, qui se trouve rapidement détruit par les sucs gastriques, pancréatiques ou intestinaux. Il semble toutefois qu'en accompagnant son ingestion d'une forte dose alcalinisante de bicarbonate de soude ou de citrate trisodique, la pénicilline puisse être partiellement assimilée et retrouvée dans le sang et dans les urines. Toutefois, cette assimilation reste incertaine, car le produit peut être aussi bien détruit par une forte dose d'alcalins que par les acides.

La voie intramusculaire est la plus employée. Les injections se font à partir du sel de sodium, poudre jaune brunâtre, que l'on doit conserver à la glacière à une température inférieure à 10°. Les échantillons actuels contiennent de 700 à 1 000 unités par milligramme et le contenu des ampoules varie entre 25 000 et 100 000 unités que l'on dissout dans 5 ou 10 centimètres cubes de sérum.

Les doses de 15 000 à 25 000 unités doivent être renouvelées toutes les trois heures. La perfusion intramusculaire continue à raison de 5 à 10 000 unités par heure s'avère, dans certains cas, une excellente méthode.

La voie intraveineuse en perfusion lente est indiquée surtout dans les cas où l'on cherche à atteindre directement un germe circulant dans le milieu sanguin. On peut ainsi injecter 5 000 unités par heure en diluant le produit

dans de grandes quantités de sérum. Même au cours des septicémies, cette perfusion, traitement d'attaque, doit céder rapidement le pas aux injections intramusculaires qui constituent la méthode essentielle, le traitement de choix des grandes infections.

La voie intrarachidienne ou parfois intracérébrale est indispensable dans les méningites aiguës, du fait de l'imperméabilité méningée à la pénicilline, qui oblige à porter directement au contact des germes le produit injecté.

Il faut alors employer une solution à 1 000 ou 2 000 unités par centimètre cube et injecter de 5 000 à 20 000 unités par jour jusqu'à guérison clinique et biologique complète.

Dans la plèvre ou dans les grandes séreuses articulaires, on peut injecter de 5 000 à 100 000 unités par jour, suivant la contenance de la séreuse et le volume de l'épanchement.

Il faut signaler pour être complet qu'on utilise aussi en vue d'actions locales sur des plaies infectées une poudre calcique de pénicilline, combinée ou non à des poudres de sulfamides, des pâtes à base d'huile ou de lanoline à 120 unités par centimètre cube, ou des solutions huileuses qui permettent la résorption à travers la peau du produit antibactérien. On a par ailleurs utilisé dans les affections pulmonaires les inhalations de pulvérisation très fine de pénicilline dites « *aérosols* ». La pénicilline après être passée par l'arbre respiratoire apparaît rapidement dans le sang et dans les urines. Enfin Robinson et Wallace ont employé dans le traitement des plaies l'application directe d'une culture de penicillum avec les meilleurs résultats.

Dans l'ensemble, la pénicilline est remarquablement *peu toxique* et les quelques réactions rares et bénignes que l'on a pu observer étaient dues à des impuretés du produit.

L'injection intramusculaire est parfois un peu douloureuse et il y a souvent intérêt à faire varier selon les sujets le degré optimum de dilution du produit.

Quelquefois, on a observé chez les sujets sensibles des poussées d'urticaire, ou des réactions méningées bénignes après injection dans le liquide céphalorachidien.

A l'inverse du traitement par les sulfamides, la pénicillothérapie ne comporte à son passif *aucun accident sérieux*.

Nous avons dit plus haut que les injections de pénicilline ne contre-indiquent pas les traitements sulfamidés. On a parfois intérêt à combiner les deux méthodes, à condition de ne pas diminuer pour autant les doses de pénicilline, qui doivent être maintenues jusqu'à complète guérison. Peut-être existe-t-il une action synergique entre les deux produits. Dans la plupart des cas que nous avons étudiés en France, la pénicilline n'a été employée qu'après échec de la sulfamidothérapie, qui n'a nullement inactivé l'action du traitement nouveau.

Les *épreuves de laboratoire* permettent de guider utilement le traitement par la pénicilline. Elles assurent d'abord, en identifiant le microbe pathogène, qu'il s'agit bien d'un germe *pénicillo-sensible*.

Le plus souvent, la nature du germe suffit à affirmer cette assurance.

Si l'on veut pousser plus loin la recherche des certitudes, on précise la sensibilité de ce germe en ensemençant par lui des plaques de gélose nutritive contenant des quantités connues et décroissantes de pénicilline, qui doivent inhiber la multiplication des germes sur ce milieu de culture.

Devant l'échec, assez rare d'ailleurs, de la pénicilline en face d'un germe réputé sensible, on peut s'assurer par ces épreuves si ce germe n'est pas doué d'une exceptionnelle résistance.

Les épreuves de laboratoire permettent de vérifier, par la méthode de Fleming, les concentrations de pénicilline dans le sang, qui doivent atteindre, pour être utiles, 0,06 à 0,12 unités par centimètre cube.

Enfin et surtout, il peut être demandé au laboratoire si l'échantillon de pénicilline est encore actif malgré de mauvaises conditions de conservation ou malgré une utilisation trop tardive, ou de vérifier son action bactériostatique lorsque l'évolution persistante de la maladie peut faire douter de la validité du produit.

*
* *

Sur l'emploi de la pénicilline dans les diverses maladies, dont chacune réclamerait à elle seule un chapitre d'études, nous ne pourrons donner ici que des indications générales, forcément incomplètes, que le terrain, la gravité du mal peuvent modifier à chaque instant.

C'est son action sur le *staphylocoque* qui permit à Fleming la découverte de la pénicilline. Cette action ne s'est pas démentie en clinique humaine.

Les *staphylococcies graves de la face*, autrefois toujours mortelles, les *furoncles*, les *anthrax* réagissent fort bien aux injections intramusculaires associées ou non aux injections locales.

Les *ostéomyélites aiguës* toujours dues au staphylocoque réclament souvent l'injection intraosseuse à l'aide de grosses aiguilles que l'on laisse en place pour injecter la pénicilline au sein même des foyers.

Les *phlegmons périnéphrétiques*, les *pleurésies*, *arthrites*, *méningites à staphylocoques* sont presque toujours guéries par des injections intramusculaires associées à des injections directes dans la méninge ou dans la plèvre.

Dans les *septicémies à staphylocoques*, il y a intérêt à attaquer directement le germe circulant par des injections intraveineuses lentes qu'on remplacera rapidement par des injections intramusculaires longtemps poursuivies. Des doses de 3 à 5 millions d'unités sont parfois nécessaires si l'on veut éviter les récidives particulièrement fréquentes dans les septicémies staphylococciques.

Les méningites cérébro-spinales représentent un des plus beaux triomphes de la pénicilline. On sait combien cette affection, fréquente et grave, qui donnait dans certaines épidémies jusqu'à 80 p. 100 de morts, malgré l'action, à notre sens illusoire, du sérum intrarachidien, avait à juste titre mauvais renom. Aujourd'hui, sous l'action de la pénicilline injectée dans la méninge au contact des lésions, en moins de vingt-quatre heures, le malade sort du coma, des convulsions et des raideurs et se trouve guéri en deux à trois jours, sans sequelles et sans lendemains.

Les *pneumonies* graves et sulfamido-résistantes cèdent le plus souvent aux injections intramusculaires de pénicilline.

Les *pleurésies pneumococciques* requièrent des injections intrapleurales de 20 000 à 60 000 unités par jour, associées aux injections intramusculaires.

Les *méningites à pneumocoques*, autrefois toujours mortelles, guérissent dans la proportion de cinq cas sur six par des injections intrarachidiennes répétées de pénicilline.

La plupart des *infections graves à streptocoques* cèdent le plus souvent à la sulfamidothérapie et en particulier à la sulfadiazine sans le recours à la pénicilline qu'on ne requiert que dans les formes sulfamido-résistantes.

Celle-ci n'en agit pas moins remarquablement. La plupart des septicémies graves d'origine puerpérale, dont on connaissait le fâcheux avenir, sont guéries par la pénicilline.

Il n'est pas jusqu'à l'*endocardite maligne lente à streptocoques*, ou maladie d'Osler, dans laquelle la septicémie sans cesse renouvelée trouve son port d'attache dans les valvules mêmes du cœur, et qui passait à juste titre pour la plus inexorable, la plus fatale des maladies, qui ne semble avoir profité du traitement nouveau. Après des traitements comportant les énormes doses de 15 à 60 millions d'unités de pénicilline, les auteurs américains ont enregistré d'incontestables guérisons.

La *blennorragie*, si fréquente et si féconde en complications de tous ordres, ne résiste pas à la pénicilline. Les uréthrites blennorragiques récentes, même dans leurs formes sulfamido-résistantes, sont, dans 95 p. 100 des cas, guéries en vingt-quatre heures par des injections intramusculaires ne dépassant pas 100 000 ou 200 000 unités. Le gonocoque disparaît dès le premier jour. L'écoulement, devenu stérile, persiste pendant quatre à cinq jours.

Lorsque la blennorragie est plus ancienne, et surtout lorsqu'elle s'est retranchée dans des complications profondes telles qu'arthrites ou salpingites, les succès sont moins spectaculaires, mais la pénicilline reste le traitement de choix dans tous les cas où les sulfamides ont échoué.

Enfin, sous l'impulsion de Mahoney, la pénicilline a été pour la première fois employée dans la *syphilis* récente à raison de 25 000 unités toutes les quatre heures pendant huit jours, jusqu'à la dose totale de 1 million à 1 500 000 unités. Sous l'influence de ce traitement, le tréponème disparaît en quinze heures de l'accident initial, les lésions contagieuses s'évanouissent en vingt-quatre heures, les lésions secondaires s'effacent en quatre jours après avoir jeté un dernier éclat.

La réaction de Wassermann, lorsqu'elle était déjà positive, devient négative entre la deuxième et la dixième semaine du traitement. Plusieurs grands services de vénérologie des Etats-Unis et d'Angleterre étudient actuellement en grande série cette nouvelle méthode de traitement de la syphilis qui présente de brillants résultats immédiats, mais sur laquelle on ne saurait encore conclure quant à l'avenir éloigné. Il nous reste à savoir si cette action est profonde, si les récidives sont écartées et si la pénicilline a déterminé une stérilisation totale et définitive de l'organisme. Il semble que parmi les premiers malades traités depuis 1943 on n'ait qu'exceptionnellement enregistré des récidives et que la pénicillothérapie tende à s'avérer comme le traitement d'avenir des syphilitiques. Des publications récentes sont venues montrer que même dans des accidents tardifs, graves et tenaces tels que le tabès et la paralysie générale, la pénicilline se montre très active, et qu'elle fait disparaître plus vite que toute autre médication la réaction de Wassermann du liquide céphalorachidien.

En *otorhinolaryngologie* et en *ophtalmologie*, les résultats ont été résumés dans les publications de Crewe aux Etats-Unis et de Cashell, en Angleterre.

L'*ophtalmie purulente* des nouveaux-nés, autrefois féconde en aveuglements, est régulièrement guérie par des injections intramusculaires variant de 60 000 à 300 000 unités.

Nous n'insisterons pas sur les étonnants succès de la pénicilline en *chirurgie de guerre*, qui sont connus de tous.

Qu'il nous suffise de dire que son emploi large, précoce, systématique a presque entièrement supprimé l'infection des plaies et la gangrène gazeuse, diminué de 30 p. 100 la mortalité par plaies pénétrantes et permis une rapidité inconnue dans la récupération des hommes nécessaires à la vaste entreprise de la guerre.

Ces quelques faits suffisent à montrer quelle est la puissance et quel peut

être l'avenir de ce nouvel agent bactériostatique qui a complété et dépassé l'action des sulfamides et apporté une véritable révolution dans l'histoire du traitement des maladies.

*
* *

Si l'on veut anticiper sur l'avenir, on peut affirmer que cette magnifique découverte ne représente qu'une étape dans l'histoire de la chimiothérapie antibactérienne.

Après l'ère pasteurienne, où l'avènement de la bactériologie, de la sérothérapie et de la vaccinothérapie a donné de très beaux résultats et de trop grands espoirs, est venue l'ère chimique, où la cure de la syphilis par les arsenobenzènes et surtout la naissance des sulfamides ont permis d'envisager des traitements d'une efficacité jusqu'alors inconnue. On a dit leurs bienfaits. Ils étaient inconstants. Par ailleurs, le caractère toxique des arsenicaux et des sulfamides limitait leur emploi dans la quantité et dans le temps.

Avec la pénicilline naît un principe nouveau : celui d'un germe destructif pour un autre germe. Rien n'est en effet, plus près d'une bactérie qu'un élément de mycélium et la plupart des bactéries connues peuvent être considérées comme des champignons microscopiques.

Dès 1877, Pasteur et Joubert avaient remarqué que des cultures de staphylocoques, exposées à l'air, et partant, aux souillures par d'autres germes, cessaient de s'accroître. Ils en avaient déduit que ce phénomène était dû à la contamination des cultures par un autre principe vivant qui en arrêtait le développement.

Depuis cette époque, de nombreux bactériologistes avaient observé que certains microbes peuvent inhiber la croissance d'autres microbes par la sécrétion de substances dites *antibiotiques*.

Emmerich et Loew, en 1899, ayant remarqué que les plaies surinfectées par le bacille pyocyanique guérissaient plus vite et avaient extrait de ce microbe un ferment actif, la *pyocyanase*, Dubos (1939) avait isolé du *bacillus brevis* une substance analogue dite *gramicidine* appartenant au groupe chimique des polypeptides et faisant preuve d'un pouvoir antibiotique élevé.

La pénicilline n'a été plus spécialement choisie parmi de nombreux corps antibiotiques que pour l'extrême polyvalence de son pouvoir destructeur qui s'adresse à un très grand nombre de germes pathogènes.

On n'a pas encore pu construire sa formule chimique développée, ni esquisser sa synthèse qui s'avère difficile.

Mais la chimiothérapie antibactérienne est loin d'avoir dit son dernier mot. Il existe, en effet, à côté de la pénicilline, plus de vingt corps connus, extraits d'autres végétaux, et qui ont, soit vis-à-vis des mêmes germes microbiens, soit envers d'autres germes, un pouvoir antibiotique égal ou supérieur.

A n'envisager que les substances antibiotiques dérivées de champignons ou de moisissures, nous citerons :

La *pénicilline B*, extraite par d'autres procédés du *pénicillum notatum*, mais qu'on ne peut encore employer chez l'homme à cause de sa toxicité ;

L'*acide pénicillique* (Duffin et Smith, 1943) actif vis-à-vis des bactéries intestinales (colibacille) ;

La *notatine*, la *pénicilline PL* (Levaditi), la *citrinine*, la *spinulosine*, etc.

Beaucoup de ces corps ne présentent aucun intérêt pratique, car leur action,

dirigée dans le même sens que celle de la pénicilline, est beaucoup moins efficiente.

D'autres, au contraire, tels que la *pénicilline B*, l'*acide pénicillique*, la *patuline*, la *streptotricine*, ont un pouvoir bactériostatique très élevé contre des germes que n'atteint pas la pénicilline. Mais leur emploi est limité par leur grande toxicité que des recherches en cours tendent à atténuer.

D'autres enfin, tels que la *gramicidine* et surtout la *gramicidine S*, extraite en 1942 du bacillus brevis par Gause et Brazhnikova, à Moscou, paraissent avoir un pouvoir antibiotique extrêmement élevé sur tous les corps sensibles à la pénicilline, et en plus sur les bacilles typhiques et paratyphiques, sur le colibacille, sur les salmonelloses, sur le bacille dysenterique, que la pénicilline n'atteignait pas. Ce dernier corps (gramicidine S) est actuellement en expérience dans dix grands hôpitaux soviétiques, où les résultats portent actuellement sur 1 500 cas traités avec le plus heureux succès.

Il ne fait pas de doute que ces recherches méthodiquement poursuivies doivent arriver quelque jour à isoler de nouveaux corps antibiotiques et à atteindre successivement la plupart des germes connus.

Alors, le traitement des maladies infectieuses deviendra simple, efficient, miraculeux.

Il est probable aussi qu'une providence ingénieuse créera à ce moment de nouveaux virus plus résistants ou plus subtils qui échapperont à nos certitudes pour nous punir de cette forme de l'orgueil qu'on appelle le progrès.

LUCIEN DE GENNES

POUR RAMOS

Il est bien regrettable que l'appétit du pouvoir, la soif de renommée, le brouhaha d'une réclame impertinente, l'exhibition de gloires indues et l'esprit d'exploitation aient déjà compromis, dans l'esprit du public, la réputation de la Résistance et, par ricochet, celle du maquis. Je pense à mes camarades. Ils n'ont pas jugé que leur séjour au maquis pût leur donner des titres à gouverner la France ou des droits à se disputer impunément on ne sait quels privilèges de mauvais aloi. Ils poursuivent aujourd'hui leur petit bonhomme de chemin sans exiger la vénération de l'Univers. Les plus jeunes sont restés dans l'armée, les autres ont repris leurs outils, les vieux sont retournés à leur jardin. Ils ont abandonné aux médiocres les basses besognes de la haine et de la vengeance, aux esbrouffeurs de la dernière minute le soin de tresser des couronnes. Les porte-parole n'ont pas souvent été les porte-fusils, c'est la règle, et la pensée qu'on pourrait oublier les braves et modestes gens au profit des escrocs verbeux ne me révolte pas. Dieu merci, je n'ai pas l'humeur aussi puérile. Mais j'éprouve aujourd'hui une joie fraternelle et une fierté à évoquer mes camarades qui, sortis sans galon d'un dur maquis, sont retournés tout bonnement aux disciplines quotidiennes. Je sais qu'ils sont maintenant penchés sur leurs étaux ou courbés sur leurs semis, sans autre souci que bien limer et bien sarcler. C'est un phénomène assez curieux, presque un défi, en un temps où bavardage et débrouillage sont les stériles mamelles de la France.

Notre petit maquis avait cette particularité qu'il groupait autour de quelques officiers professionnels un grand nombre de gars ayant déjà porté les armes et fait la guerre, sinon les guerres. D'autres maquis, en effet, et non des moindres, comptaient dans leurs troupes une édifiante proportion d'anciens pacifistes, insoumis, déserteurs, internationalistes, objecteurs, tolstoïens et planqués de tous acabits que la présence de l'envahisseur, un heureux esprit de contradiction ou la brusque révélation de leurs erreurs avaient enfin rendus au service de la Patrie. Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur repenti que pour cent justes. Sur terre aussi, à ce qu'on peut voir. Nous fêtons avec grande joie tous ces pécheurs, qui, grâce à Dieu, sont plus d'un, et, tandis qu'ils font, avec un certain tapage, leur rentrée dans le giron national, on aimerait que les justes ne fussent pas pris pour des imbéciles.

A l'effectif d'un bataillon environ, notre maquis avait réussi à mettre sur

pied une compagnie de Nord-Africains, plus ou moins vieux tirailleurs, évadés pour la plupart, et habilement reclassés dans divers chantiers du département, à la barbe des Allemands, particulièrement au barrage de Génissiat, dans l'Ain. De temps en temps, la camionnette du laitier embarquait entre ses bidons, avant l'aube, quelques ombres silencieuses rassemblées sur le seuil du bureau et transportait ce précieux renfort par les chemins perdus jusqu'aux crêtes boisées, où campaient déjà leurs frères terroristes. Flegmatique cependant, le chef de la main-d'œuvre expédiait aux autorités départementales un rapport circonstancié sur la disparition de ces indigènes incorrigibles fugueurs.

A plusieurs reprises, les Allemands, agacés par un coup de main ou alertés par quelque délation, vinrent mettre leur nez dans nos affaires et étudier la question sur place à bord de chenillettes et camions blindés. Arrivée pétaradante, rafales au petit bonheur, grenades par-ci par-là, perquisitions, interrogatoires, arrestations, contrôle des états. Ils s'embrouillèrent dans les Mohamed et les Belkacen, raflèrent un choix de jeunes hommes pour les usines du Reich et décampèrent. Ces expéditions étaient, à tout prendre, une excellente publicité pour le peuplement du maquis.

Tout naturellement nos Africains se retrouvèrent tirailleurs dans la boue des gourbis et sous les guitounes enfeuillées. Le soir, sur les gamelles renversées, un sourd et secret tam-tam accompagnait les mélopées traditionnelles. Sous la pluie, dans la crotte, en piteuses loques civiles, le douar dissident rêvait au prochain baroud. Sur la crête voisine campait une compagnie de chasseurs patiemment reconstituée ; sur les autres, sur tout ce petit massif de futaie sauvage et solitaire, se tenait tapie une garnison de dangereux clochards qui veillaient sur ses grenades blotties dans les fourrés et ses munitions triées sur les tapis de mousse. Mais ces bandits en veston mouillé, ces mandrins en paletots de fripier, retrouvaient librement et joyeusement les saines hiérarchies et les traditions. Quand on joue, il est en général plus amusant de jouer selon les règles.

Garden-party par mauvais temps. Deux messieurs se promenaient sous l'ondée dans le sentier glaiseux, l'un nu-tête en imperméable jaune, l'autre en veston noir et feutre bordé ; ils parlaient avec distinction et se dirigeaient vers une sorte de gloriette délicieusement rustique où les invitaient, sans doute à collationner, un monsieur très bien qui semblait revenir de la chasse. Dans un coin de la tonnelle, un jeune garçon tapait à la machine ; près de lui, des papiers pelure étaient maintenus sous un gros pistolet.

Assis sur un pliant, adossé au sapin, un petit bourgeois corpulent en complet beige à fines raies lilas, cravaté d'un nœud papillon, les pantalons relevés sur la cheville et les souliers fins englués dans la boue, dressait un état du matériel de campement. Un fragile auvent de vertes ramures dégouttait sur son chapeau mou d'un coiffant plutôt juste et guindé, très peu martial. Devant lui, Ben Aïssa, Algérien moustachu à petit béret crasseux, pardessus à col de velours pelé, chaussettes lie de vin tirées sur le pantalon par un système élastique, fignolait avec délices un garde à vous qui lui rendait enfin, des pieds à la tête, la fierté de sa patrie française et l'espoir d'un casse-pipe honorable.

Des taillis truqués aux tanières branchues allaient et venaient les fraîches recrues de l'aventure, et déjà les bleus de travail, les vestes de velours et les complets vestons pactisaient bravement avec le décor brutal. J'ai même vu une honorable redingote apporter dans ce repaire un accent de conspiration romantique nullement déplacé. Tous ces gens, un peu pâles encore, frais émoulus des vallées, c'était l'apport de la mobilisation furtive qui,

depuis le début de mai, rassemblait les volontaires autour d'un dur noyau de vétérans maquisards, techniciens de l'illégal, hommes des bois et des raids nocturnes. On reconnaissait ceux-ci à leur aspect végétal, une espèce de rugosité d'écorce et, sur leurs visages, cet épanouissement un peu grave que donne la liberté inquiète et durement disputée.

Il n'y avait pas là que d'anciens tirailleurs immédiatement reconquis par les routines du bataillon, pas que des soudards impatients de bigornes, ripailles et rapines, il y avait aussi Ramos, vieux routier du syndicalisme ; Grille, enfant trouvé de Bresse, élevé par un curé ; Pillon, le flic ; Mermet, l'ajusteur, brisquard des deux guerres ; X..., tranquille et souriant manœuvre, dont le frère était milicien (je ne dis pas son nom de peur qu'on ne s'avise de lui chercher noise) ; Rendu, étudiant de Grenoble ; Blanchet, le communiste ; Kampère, le charpentier ; Gosse, enfant des Halles et Jacquet son copain ; Charlot, vieux rouleur de bosse ; Beppe, alerte et dodu, père de neuf enfants, dont quatre au maquis ; d'autres encore et même quelques bourgeois qui furent tués ou blessés ou qui en acceptèrent les risques, sans calcul et sans contrainte. Avant d'être touchés par la grâce, beaucoup d'entre nous, peu ou prou, avaient chanté *Maréchal nous voilà*, quelques-uns même, sensibles au battage des racoleurs et hantés par le goût du risque toujours rédempteur, avaient été à deux doigts de la L.V.F. Que de braves gens, disons-le, ne durent qu'à la plus infime chiquenaude d'être précipités dans l'un ou l'autre camp ! Je n'en vis guère autour de moi qui fussent venus au maquis pour un dogme ou contre un régime ; l'honneur seul était en cause, l'honneur français et le viril. Les plus subtils et les plus diserts parlèrent une ou deux fois de liberté, de civilisation, de tradition ; mais l'important était de se battre, de sortir des bas-fonds de la vie sordide et de faire jouer les bons vieux instincts dans le plus honorable des jeux.

Me voici bien en peine pour choisir dans l'histoire de notre maquis l'épisode, l'image ou la scène qui en résumerait les aspects les plus originaux, les plus secrets, les plus épiques. Il y en eut pour tous les goûts : travail d'anarchiste et de sioux sur les voies et les trains, travail de bandits sur les grands chemins, travail de stratège en rase campagne, travail de chouans au coin des bois. De quoi faire des ballades, des odes et des chants, de quoi faire rêver et frémir, de quoi faire une légende. Le cycle du maquis. Un beau répertoire de troubadour. Il commencerait par l'apparition féerique des armes tombant du ciel dans une fantastique éclosion de soyeuses méduses balancées dans la brise. Il pleuvait des hallebardes de Sheffield. Et puis cette foule ardente de rebelles en paletot et de séditieux en guenilles, cette foule de Cabochiens, de Marmousets, de Jacques, de Chouans et de Frondeurs, de bourgeois exaltés, de farouches binoclards, de truands, de seigneurs sans plumet, de croisés, de galvaudeux et de séminaristes, cette foule de Gaulois à l'état natif et de bagarreurs disponibles se disputant en liesse les armes entassées pour se barder jusqu'aux dents. Des goinfres. On ne s'en doutait pas, on n'y croyait plus ; ils manquaient moins de matière grasse et de vitamines que de glaives et de javelines. Et puis soudain, passez-moi l'hyperbole, la horde se fait armée. Fraîchement adoubé, le terroriste se fait tourlourou. Dans l'harmonie du paysage, au creux des sages montagnes, entre les peupliers si courtois, la bande se compte et se mesure. Le poids des armes a calmé l'impatience. Colonne par un, le bataillon s'est glissé dans la montagne, et la forêt s'est refermée sur le dernier maquisard. Ne vous fiez plus aux frais vallons couronnés de verdures. Ensuite, la silencieuse descente vers les villages claquemurés, sur qui pesait la peur ancestrale du soudard ; reculés dans l'ombre des granges, les paysans regardaient le

défilé furtif et cliquetant, tandis que, des fonds obscurs de la mémoire, leur montait une vieille angoisse du temps d'Arioviste et des Burgondes. Puis la folle entreprise contre Culoz et la bataille infernale dans le tunnel de Virieu, où les Marocains en turban de parachute et fixe-chaussettes, se battirent pendant deux jours dans les ténèbres suffocantes et l'étourdissant fracas des échos multipliés. Combat de nègres dans un tunnel, ceux qui en sortent ont le droit d'en rire. Ensuite, le repli escarmouchant, faufilé par les raidillons escarpés et la fuite anxieuse du maigre bataillon pourchassé par la fameuse division qui devait, un mois plus tard, tomber sur le poil du Vercors. Puis l'esquive immobile, les silhouettes verdâtres au bout du guidon dans la verdure des combes, les coups de feu à la sauvette, l'éparpillement tapi sur le plateau du Retors, les longues journées d'aguets figés dans les trous de feuillage, la mitraillette sur les genoux et une grenade dans chaque main, tandis que déferlaient les patrouilles muletières et que fumaient aux lisières les fermes incendiées. Si vous préférez des épisodes à grand spectacle, voici les blocs de montagne basculés à l'antique sur les colonnes cheminant au fond des ravins. Ça, c'est un beau turbin historique, directement traduit de Tacite ou Xénophon.

Toutes ces belles histoires sont portées dans mon souvenir par les copains qui les vécurent et parfois pour en mourir. Je me sens moins pressé de retracer les événements que d'évoquer les visages tant que ma tendresse pour certains est encore toute chaude et que je n'ai pas cessé de sentir près de moi cette fraternelle complicité, cette solidarité d'entrailles, ourdie dans l'exaltation des réussites pétaradantes comme dans l'honorable trouille qui nous aplatissait parfois, nous amincissait au sol, épaule contre épaule. On échange ainsi, la joue dans l'herbe, de ces regards qui ne sont pas futiles.

Depuis qu'il est mort, Ramos a pris dans mon souvenir toute sa véritable importance et l'espèce de majesté que je n'avais pas voulu lui accorder sans réserve du temps que nous courions ensemble dans la montagne, tantôt exaltés par la chasse aux Allemands, tantôt traqués, essoufflés, comme un gibier recru guettant la voix des chiens. Bourlingueur de tous chantiers de France, de Navarre et d'outre-mer, Ramos tenait entre ses mains des trésors de routine ; bonnes et doctes mains bourrues, pétries de ciment, de rouille et de cambouis, mains sagaces que nulle manche n'étonne, vraies mains d'homme, si tendres pour la caresse, si dures pour la rixe, pour la dernière surtout, la plus pure, alors qu'elles empoignèrent le fusil-mitrailleur, le poussèrent sus à l'ennemi, plus près encore, au plus découvert de la grand'route, la place de Ramos étant toujours le beau milieu de l'arène, et une mort un peu folle devant être la sienne.

D'ascendance partiellement espagnole, farouchement brun, avec des yeux bleus énormes, lourds, humides, tantôt fulgurants et tantôt léthargiques, il disposait, en outre, d'un jeu de paupières et de rides comme j'en ai rarement vu de plus explicites ; on y lisait d'emblée les variations d'une humeur qui passait brusquement, et pour les plus secrets motifs, du terrible au pitoyable ou de l'hilare au tragique. Il avait brûlé de toutes les passions, y compris de celles d'autrui qu'il prenait à son compte en les anoblissant. L'amour, la politique, le jeu, les idées, le vin et les chimères. Toujours déçu et toujours rebondissant. Il aimait à se dire assagi, en quoi il se trompait naïvement, car il détenait en lui comme un ressort dramatique, un génie à l'état naissant qui transfigurait le quotidien en solennel, et quand, par aventure, les choses se hissaient d'elles-mêmes au niveau de l'exceptionnel, il se trouvait alors tout naturellement de plain-pied avec la chanson de gestes, l'exploit mythologique ou le film américain. Il ignorait le mesquin, ne voyant autour de lui que héros ou félons. Le moindre succès devenait un

triomphe, l'escarmouche une bataille, le repli une panique. Précieux le matin, dangereux le soir, mais toujours donneur de sa pleine mesure. La moue surprise au visage d'un chef trahissait pour lui de gigantesques débats ; le rayon de soleil sur le sentier de l'embuscade ou l'escargot écrasé par la crosse d'un fusil s'offraient comme des messages dont il s'acharnait à percer le secret. Le silence le troublait ; je pense qu'il avait à prendre sur lui d'éclatantes revanches ; quand il faisait feu, tout le chargeur y passait. Le bruit avait sa noblesse en soi et d'inestimables vertus purificatrices. S'exprimer par le chahut loyal, brandir le tintamarre vengeur, telles étaient ses aubaines.

Sa vie, encombrée de misères, d'entraves, de conflits avec les grands et les sots, de défaites épiques ou minables, lui laissait encore moins d'aigreur que de curiosité ou d'exaltation. Il était au-dessus de l'amertume et, s'il flairait une rechute, il donnait du talon, élevait le débat, se taillait des triomphes dans le commentaire et la faconde. Il excellait en cet exercice. Vivant dans l'universel, il portait en lui un monde de catastrophes et d'espoirs dont il se libérait par le discours. Quel discours ! Un galimatias métaphorique, mais une diction géniale. Point ennemi de la logique, bien au contraire, souvent il affectait de donner à ses paroles des apparences de dialectique inflexible, mais les enchaînements étaient hermétiques. Au reste, le vin le délivrait de ces scrupules. Il lui en fallait très peu, un litre était sa mesure, et il se payait alors le plein plaisir du verbe. Au hasard du flux jaillissaient des surprises dont il s'émerveillait tout bonnement et, sur un adjectif insolite, surgi au plus confus du déballage, il bâtissait un système, vitupérait le jugement des hommes, nouait une angoisse, moquait l'univers, et soudain, découvrant ses dents courtes, lâchait son rire vibré, strident, grand rire effréné de satyreau farceur. Tout cela n'en faisait pas, bien sûr, un excellent soldat de caserne ou de manœuvre, encore qu'il affichât envers la discipline une espèce de grande considération, mais diable ! c'était un batailleur de bonne race. Quand je le voyais, sur la grand'place des villages reconquis, déambuler dans ses haillons bleus, j'imaginais à sa casquette une plume emphatique, à sa veste une frange d'or en lambeaux, à ses talons le sillage d'une rapière sonnante. Il avait pour cousins tous les truands chevaliers, les hidalgos dans la débine, les guenilleux déclamatoires, populaciers flambergeurs et autres nobles gueux si compromis par les romantiques. Un homme de querelles et de duels, capricieux, magnifiquement gratuit, héros dans le soleil et le bruit. Dieu merci, il nous en reste. Il n'y a que les poltrons pour s'en plaindre.

Il était petit, tout petit, mais nul ne l'appela jamais le petit Ramos parce que les plus obtus flairaient en lui toutes sortes de grandeurs et lui prêtaient confusément une sagesse infuse et des pouvoirs exceptionnels. Les Africains disaient : « Il est un peu sorcier » et les Français : « C'est un malin qui a beaucoup vécu ». N'ayant pas le préjugé doctrinaire pour le soldat palabreur et débraillé, je n'éprouvai au début que méfiance : « Un bavard, me disais-je, un péroreur de chantier, un de ces petits latins mâtinés, fomenteurs de pagaïe, allumeur de déroute, à surveiller au casse-pipe ». Oui, bien ! j'avais bonne mine à raisonner de la sorte. Lui aussi me surveillait.

Cher Ramos, exhortateur hurlant sur les camions emballés qui nous trimballaient au baroud, rhapsode à voix basse des prudents bivouacs aux lisières de l'ennemi, je me souviens de t'avoir dit souvent : « Mais tais-toi, tais-toi donc, tu nous casses les pieds !... » Alors tu levais sur moi tes gros yeux attristés, l'air de dire : « Comment, toi, toi que je croyais initié, toi, mon auditeur préféré, tu te dérobes et tu m'abandonnes ? C'est bon... » Et tu t'envoyais un canon de rouquin, par défi, sachant que je n'aimais pas te voir empoi-

gner la bouteille, bien que tu l'embouchasses comme une renommée. Il t'en fallait peu, un litre était ta mesure.

Sur la question de boire, notre doyen, le petit père Mermet, que tu vénérais avec un rien de malice, te faisait lui aussi gentiment la leçon, sans espoir, de sa voix paternelle et fatiguée, en homme qui en savait long sur les vertus guerrières du vin rouge. La première fois que je l'ai vu, ce petit père Mermet, avec son chapeau noir de clochard rural enfoncé jusqu'aux oreilles, il était de garde, recroquevillé sur le seuil d'une espèce de niche creusée dans la masse des buis sauvages. Vieux loup à l'orée de sa tanière. Dans son visage ravagé, ses yeux un peu ronds avaient un éclat hargneux et ses longues mains tendineuses pendaient sur ses genoux pointus, grandes mains disponibles d'artisan en vacances. Elles eussent pu, en cette saison, fignoler l'enfilage du ver sur l'hameçon n° 10 ou cueillir les fraises des bois. Mais il leur revint des souvenirs de jeunesse, et ce sont aujourd'hui les mains sans merci du guerrier qui la connaît dans les coins. Mermet a laissé là-bas, en bas, sa lime et son pied à coulisse, sa cuisine bien douillette et sa petite famille bien sage pour reprendre, comme une querelle intime et de longue haleine, la vieille bagarre avec l'Allemand. Il n'a, bien sûr, demandé conseil à personne, ni à Londres, ni à Moscou. Quatre ans de guerre comme nettoyeur de tranchées. De là son dédain du combat à distance, comme si la vue de l'ennemi et la reconnaissance de son visage fussent les conditions d'un combat digne de ce nom. Il ressemblait en cela à Ramos.

Ayant pris l'habitude de faire la guerre à portée d'injures, il avait donc choisi la mitraillette, alors que la plupart d'entre nous, biffins de biffaille, nous disputions les fusils. La première fois que je l'ai vu au feu, c'était à cette cocasse affaire de Culoz. Pendant que la section marocaine s'occupait du côté de Virieu, à des besognes aveugles, dans le noir du tunnel, et pour aider à leur dure besogne, nous étions avec une vingtaine d'Algériens, aux portes de Culoz, à Béon. La mission était d'interdire le passage des renforts et de taquiner la garnison. Pendant le chemin que nous fîmes pour approcher des positions, Ramos, à son habitude, n'avait cessé de commenter la situation.

« Les nuages sont trop blancs, avait-il déclaré, et je crois qu'ils nous ont repérés ; voyez d'ailleurs où le vent les porte et notez leurs formes bouffies, ça ne trompe jamais. Le parachutage de corbeaux n'est pas loin, et puisque nous y allons au Culoz, il faut mettre des fleurs à mon F. M. ; tout ce que je dis, moi, c'est avec des fleurs, surtout quand la montagne a mauvaise mine comme ce matin. Non ? Vous ne sentez pas qu'elle est contre nous, la montagne ? Qu'elle nous repousse dans la vallée ? Vous ne le sentez pas, bande de terroristes de bistrots que vous êtes ! »

Ces paroles avaient quand même jeté un froid dans les esprits crédules à portée de sa voix, mais, peu après, ayant observé avec soin les cours de ferme, il déclarait à plusieurs reprises d'un ton joyeux :

— Les poulets sont calmes, les gars ! Journée sans histoire.

Les paysans de l'endroit, d'ailleurs, se conduisirent très bien, plusieurs se compromirent bravement pour nous, certains même avec attendrissement, comme on sourit au roquet qui jape aux jarrets de l'auroch. Nous procédâmes aux taquineries prescrites. Pour chasser un moustique, on n'hésite pas à flanquer une série de claques dont le poids total assommerait un bœuf. Ainsi les Allemands, grossis d'un renfort d'Aix-les-Bains, n'hésitèrent pas à mettre tout le paquet. Aux premières balles chantantes qui passèrent sur les vignes (les positions dans les vignobles sont toujours détestables), je m'approchais du coin de Ramos avec les précautions d'usage. Il était à son

F. M., la casquette cassée sur ses gros yeux. Il me regarda venir avec beaucoup d'attention, non qu'il quêtât un regain de confiance dans la présence du chef de groupe, mais il observait de pied ferme, il pesait mes attitudes comme pour en évaluer l'exacte part qui revenait à la simple prudence.

Au début de l'après-midi, l'affaire commençait à tourner au très sérieux. Vers 2 heures, Bayrac le chef de section dépêcha une demande de secours. Je me souviens du petit Catelin, un blondinet rougeaud, enfourchant son vélo, aussitôt canardé, piquant dans le fossé, poussant sa machine à quatre pattes, puis remontant en selle au premier tournant et secouant la tête sous la dernière rafale comme pour chasser les mouches. C'est une femme qui apporta la réponse, en vélo elle aussi, avec un gros alibi de carottes et de choux sur son porte-bagage ; son front rayonnait d'indicible innocence. Bien que la mousqueterie fût alors assez confuse, je suis certain que les Allemands ne tirèrent pas dessus, sans quoi, ayant la route d'enfilade, ils ne l'eussent pas manquée. Mieux que cela : toujours candide, elle poursuivit son chemin sur la route comme une fille bien sage attendue chez ses parents ; bientôt arrêtée par les Allemands, elle fut, paraît-il, gardée pendant toute l'affaire près d'un canon-revolver en batterie non loin de la route. « D'accord, nous disait le message, vous aurez une section de renfort à 16 heures. » A 18 heures, comme Mermet venait me confier d'un ton paternel : « C'est rien, ça va s'arranger », nul renfort n'était encore arrivé, et les Allemands débordaient nos positions. Je ne dirai pas qu'ils étaient cent contre un, ça fait un peu rengaine, mais ils étaient beaucoup. Ils sont toujours beaucoup. Du petit bois, des vignes, des crêtes, ça crache de partout, et même de la voie où nous entendons siffler le petit train blindé ; qu'espère-t-il nous faire croire avec son sifflet bien honnête et futile, tandis que sa carapace brinqueballante nous pétarade dessus à pleins tubes ! Mon groupe se retire dans un petit parc clos de murs et fait face où et comme il peut de ses maigres feux, pauvre hérisson à trois poils. Hissé contre le mur, debout sur un morceau d'échelle, dans un bouchon de sureau, Ramos a remis en batterie. Chaque rafale est poussée par une bordée d'injures, puis longuement commentée. Aux Allemands qu'on entend brailler à l'orée du bois et dans les vignes, il répond avec une jubilation véhémente, tantôt leur projetant des apostrophes à faire rougir des Grecs et tantôt des malédictions où éclate le génie de ses ancêtres hispano-maurresques. Mon petit père Mermet, cependant, qui vient de se faire payer le coup au presbytère mitoyen, est allé s'allonger dans l'herbe, la tête dans un massif, le chapeau animé comme un éventail, la mitraillette sur le ventre. Serait-il frappé de quelque renoncement mystique ou bien sa conscience objecterait-elle subitement ? Pire encore : il avait, je le jure, et à mes yeux tout au moins, très exactement l'air de quelqu'un qui s'ennuie.

— Alors, dis-je avec un rien d'humeur, tu les as entendus gueuler ?

— Ma voix, dit-il, ne porte pas plus loin que ma mitraillette. Quand ils seront à moins de quatre-vingt mètres, tu préviendras.

Je croyais être calme, c'est une prétention qui m'a passé depuis que je connais Mermet. Je lui répondis en termes concis qu'il me restait, de l'expérience 39-40, un certain flair de l'encerclement, ne craignant pas d'ajouter que notre situation s'apparentait, à mon avis. à celle de ces rats dont on dit qu'ils sont faits. Il daigna soulever la tête, orienter ses oreilles, évaluer les bruits, soupeser l'atmosphère et déclara sans affectation :

— C'est rien, ça va s'arranger.

Il eut raison, l'animal. Mais j'en doutais presque aux alentours de huit heures du soir, le groupe voisin ne ripostant plus et le nôtre étant quasiment cein-

turé de rafales. Stupides rafales, rafales d'ambiance, inoffensif gâchis, tactique de gougnafiers, d'accord, mais cette mousqueterie profuse avait un accent périphérique fort désagréable à l'oreille. M'approchant d'une porte vermoulue sur le côté que je présumais le moins compromis, je surpris dans les rangs de vignes un grouillement onduleux de casques verts. Dommage que le F. M. soit en main. Bon ! à nous la montagne, s'il en est encore temps. Où est Mermet ? Là, derrière moi. De sa longue main tendineuse et patiente, il libère le cran de sûreté .

— Ça va s'arranger.

Nous en sortîmes. Ou plutôt nous en giclâmes, comme un filet d'eau comprimé jaillissant d'une fuite. Nous en sortîmes, le crépuscule aidant, et Dieu aussi, bien sûr, par l'instrument de Grille le Bressan qui fulmina au bon moment le tonnerre de sa bézouka. De cette arme en forme d'outil, de cet outil en forme de tuyau de poële partit un hoquet vaporeux, et vingt mètres plus loin éclatait la bombe au plus épais d'un groupe d'Allemands qui se dissocia dans un nuage de fumée. Deux heures plus tard, dans la montagne et dans la nuit la section se regroupait et se comptait dans un repli du Colombier. Huit heures de fusillade, mitrailleuses lourdes, F. M., mitraillettes, dans tous les azimuths, hors de vue, à vue et à bout portant. Mission accomplie, garnison taquinée, rien laissé sur le terrain, sauf douilles et mégots de gauloises, ni mort, ni blessé. Une vraie galéjade, à l'extrême rebord du drame. Dans la nuit noire et sonore fusaient à l'étouffé les grands rires de détente. Toujours grommelant, le père Mermet rallumait un mégot minable et juteux ; à la flamme du briquet, j'aperçus le visage de Ramos, coulant de sueur poussiéreuse, sous la molle visière de son casque crasseux enfoncé jusqu'aux oreilles. Tribun exténué des légions de Varus, il affectait, dans l'excitation générale, un parler grave et solennel, où se chevauchaient d'ahurissantes propositions dans un fatras de catachrèses, antiphrases, syllepses et prosopopées, le tout à l'état natif. Près de lui s'éclairait la bonne face de Grille le Bressan, doucement hilare, suavement hilare. Il prenait noblement appui sur sa haute et cylindrique pétoire comme sur un tronçon de colonne et nous regardait tous avec tendresse. Le sourire était de béatitude, un sourire de saint qui vient de sauver une trentaine d'âmes en peine.

C'est dans nos bras que Ramos est mort. Pillon l'avait pris aux aisselles, et moi par les jarrets ; il nous fallait en plus courber l'échine parce que, dans ces cas-là, le chuintement des balles vous parle toujours de plus près. Balancé au rythme de nos pas prudents, son corps en loques s'enfonçait dans les maïs. Les Allemands vociféraient au bout du champ, c'était peut-être le dernier Français qu'ils tuaient en France.

« Les poulets sont calmes ! avait dit Ramos la veille au soir, tandis que nous revenions des lieux d'embuscade à la ferme complice qui nous logeait la nuit.

Mais rien n'était calme en lui. Je ne puis parler de pressentiment puisqu'il vivait dans un pressentiment perpétuel et tumultueux, se frayant à coups de gueule un chemin féerique à travers les fantômes du malheur qu'il convoquait à plaisir. Déjouant mon amicale surveillance, il but encore cette nuit-là. Il lui en fallait peu, un litre était sa mesure. Comme j'allais visiter la garde, je le surpris vers minuit pressant la fermière de lui servir encore un dernier canon. Il y en avait eu tant de ces derniers canons que je ne pouvais croire que ce fût le vrai dernier. Je me fâchai. Il se mit au garde à vous, un garde à vous insolite qui fleurait déjà le petit cru local :

— Vous avez raison, sergent !

Puis il me regarda de ses yeux énormes et si tendres :

— Vous avez raison, ajouta-t-il, mais, sauf le respect, je crois avoir d'au-

tres raisons qui dépassent les vôtres, si vous saviez ! Allez ! faites-moi confiance, un canon, il le faut, je jure que vous ne regretterez pas. Les poulets sont calmes, eh oui ! ou font semblant de l'être, et les capitalistes ont retenu leurs places dans le wagon de l'armistice, officiel, et demain à l'aube, les Allemands vomiront toute la bière de leurs aïeux. Ne vous y fiez pas, Perret, le mensonge est toujours bleu comme le ciel, et il me faut boire un canon, officiel, inéluctable, sous peine de ténèbres éternelles. Je vais d'ailleurs vous montrer un spectacle ahurissant, un panorama extraordinaire (il prononçait extrahordinaire), tenez, je le mets sur la table d'orientation, et mesurez un peu le nord ! Vous aussi, madame, n'ayez pas peur, vous allez peut-être comprendre pourquoi j'ai soif.

Il sortit son portefeuille crasseux et posa sur la table la photo de ses trois gosses. Je savais qu'un tel geste trahissait chez lui moins d'abandon que d'impénétrables inquiétudes. Sa parole devint plus accessible, plus familière, il s'y appliquait laborieusement, et la bonne hôtesse hochait la tête. Alors j'ai trinqué avec Ramos, Dieu merci ! Avant de retourner à la grange, je lui dis de porter un verre à l'homme de garde et priai la femme de ne plus servir à boire. Je n'en suis pas sûr, mais je suppose qu'elle n'en fit rien. Peut-être avait-elle compris que bénie serait la main qui servirait à Ramos un dernier verre de vin.

Ramos ne dormit pas. Je le retrouvai à l'aurore, la voix terne, le visage gris et fiévreux sous la casquette enfoncée. Toute la nuit il avait parlé, parlé avec les sentinelles successives, déclarant qu'il sentait à la ronde une odeur de barbare qui le tenait en éveil. En nous engageant sur le sentier boueux qui menait à notre affût il trébucha plus d'une fois sous le poids du F. M. et des chargeurs qui brinqueballaient à son maigre derrière. Un fantôme cliquetant en suspension dans le brouillard. L'arme énorme, fouettée par les rameaux, glissait sur l'épaule et suivait à regret cette ombre fragile, ce haillon flou, ce soldat dérisoire. Il n'y avait plus sur le sentier que l'acier lourd et l'âme d'un guerrier.

—As-tu vu les poulets, Ramos ?

Sa voix était cotonneuse :

— Ils ont rêvé toute la nuit et je ne sais pas lire dans les songes de poulets. Mais ce matin, ils sont calmes. Journée sans histoire.

— Silence !

Dix minutes plus tard, un convoi allemand débouchait au bord de la route, en haut de la côte. Signaux convenus entre les trois groupes embusqués. Le premier F. M. commence le tir. Puis le deuxième. Attention, les gars, ça va être notre tour. Mais le convoi s'arrête, riposte et s'accroche. A nous, Ramos, de les prendre d'enfilade ; je le préviens, lui et son pourvoyeur, qu'on va faire un bond jusqu'à la route. Il s'appelait Eté, le pourvoyeur, un brave gars que Ramos avait choisi pour son nom éclatant. Le premier F. M. s'est déjà tu, on dirait même que les Allemands occupent sa position. Ramos tire sa casquette et la place au pied d'un cep. Son visage est terreux, ses rides figées, tant de paroles dans la nuit ont fait sur ses lèvres un dépôt squameux, ses gros yeux jaillissants vont et viennent, cherchant à se poser ; visiblement, il est pris de court, l'épreuve lui tombe dessus en traître. Mais il fait un effort rageur, il perce les brouillards, il se rassemble, se ramasse et s'empoigne. Il a calé d'une pierre sa casquette au pied du cep, il bondit, galope, se rue.

— Doucement, Ramos, tu vas te faire repérer !

— Que je les voie un peu ces téméraires, s'écrie-t-il ! Puis, proférant

quelque injure, il saute par-dessus le fossé, se plante au beau milieu de la route, debout, épaulant son F. M. comme une carabine de foire.

Nous ouvrons le feu à vue. L'adjudant-chef Frère et Pillon nous ont rejoints par le maïs.

— Plus de dix camions, disent-ils, on tombe sur un bec, tout le monde pied à terre ; ils poussent dans les vignes ; trois tués déjà dans le premier groupe, deux blessés achevés.

— Vas-tu te mettre en batterie, Ramos ! Mais couche-toi donc, idiot..

Toujours debout, au milieu de la route, dans une pose de gamin à fusil de bois.

— Ramos, tu es fou, mets-toi au moins en batterie, bon Dieu !

A peine fléchi sur ses courtes jambes, il tire à plein chargeur et se paye du bon temps. Moi, je suis modestement accroupi dans le fossé, les coudes plantés sur la route avec, dans la ligne de mire, un moutonnement de dos verts qui bougent dans les ombelles.

— Attention, Ramos, imbécile, couche-toi ! Ils installent quelque chose, je te le dis :

— Et je vous le dis que je les ferai taire, grogna-t-il, envoyez des chargeurs.

Sa voix vient de très haut. Je vois bien, près de mon coude, son pied gauche mal chaussé dans la poussière de la route, mais sa tête est là-haut.

En face, une grosse mitrailleuse a ouvert le feu. Je pense en moi-même : « La peste soit des héros ! » et je lui crie encore : « Fais pas le c... » en allongeant le bras pour le saisir au mollet. Trop tard. Son gros fusil tombe sur la route sonore avec un bruit de ferraille et Ramos s'agenouille enfin, plié en deux. Sa tête est contre la mienne.

— « Je suis touché », dit-il.

Eté reprend le F. M., c'est un petit gars qui connaît la règle du jeu et qui ne triche pas,

— Encore une ou deux rafales, je vous prie, et vous décrocherez, dit l'adjudant-chef Frère, imperturbable et poli. Pillon me donne la main pour transporter Ramos à l'écart de la route balayée. Nous entrons dans le champ de maïs, les grosses tiges craquent au passage du maladroit cortège. Pillon le soutient aux aisselles et je tiens ses jarrets flottants serrés sous mes bras. La blessure est franche, sans espoir, largement ouverte en plein ventre. Ses lèvres ont l'air de remuer, il voudrait parler, bien sûr, il a tant de choses à dire encore. Il me fixe de ses yeux énormes et si tendres. Les Allemands ont deviné que le gibier blessé s'enfonçait au plus épais des maïs. Ils arrosent le champ à l'aveuglette. On les entend vociférer entre les rafales : « Ach ! terrrrorist ! terrrrorist ! »

— Ça y est, dit Pillon, qui semble avoir une longue expérience de la mort, et nous couchons Ramos au pied des gros épis.

C'était en bordure de la route N. 433, à trois kilomètres de Pont-de-Veyle. Après deux jours de calme nous y vîmes passer la première moto américaine.

JACQUES PERRET

DE L'UNION FRANCO-BRITANNIQUE
A L'UNION DE L'OCCIDENT

L'Occident, ce beau mot si chargé de sens poétique, tend à devenir une réalité politique. Il implique une mission dont un nombre d'hommes de plus en plus grand prend conscience. On sent en lui une idée-force, peut-être celle dont les conséquences seront le plus lointaines. Nous voudrions montrer comment elle s'est manifestée au cours de ces dernières années et quelle est la forme qu'elle prend actuellement.

I. — *L'union franco-britannique.*

Depuis l'effondrement de la Russie, en 1917, le soin d'organiser l'Europe et d'y maintenir la paix incombait presque entièrement à la France et à l'Angleterre. La victoire était leur œuvre et leurs sacrifices étaient du même ordre de grandeur : un million d'hommes pour l'Empire britannique et plus de treize cent mille pour la France. Tant qu'elles restaient unies, elles étaient maîtresses de l'Europe. Mais chaque fois qu'elles se séparaient, c'était au profit de l'Allemagne. On le constata en 1923, quand Poincaré, ayant rejeté le plan si généreux de Bonar Law, engagea la guerre de la Ruhr, qui permit à Hitler d'agir profondément sur les masses. On le vit encore en avril 1934 quand le Conseil des ministres, à l'instigation du maréchal Pétain, refusa la proposition anglaise de limiter les effectifs, ouvrant ainsi la course aux armements dont Hitler devait être le bénéficiaire. Aussi lorsque la guerre reprit, en 1939, personne ne douta de la nécessité de rendre indissoluble l'union de la France et de la Grande-Bretagne.

On s'efforça de la réaliser dans tous les domaines. Le 4 décembre 1939, sir John Simon et M. Paul Reynaud signaient un accord financier qui pratiquement supprimait les questions de change. Il était suivi d'un règlement commercial qui devait coordonner le commerce d'exportation des deux pays dans le monde, en vue de conquérir les marchés dont les producteurs allemands se trouvaient évincés. Mais il ne suffisait pas d'associer les intérêts : il fallait encore empêcher les divergences politiques, préparer une fédération permanente. Ce fut l'objet d'études activement poursuivies dans l'hiver de 1939 à 1940. Me sera-t-il permis de rappeler que j'ai pris part aux conférences qui se tinrent à cette époque à l'Institut royal des Affaires étrangères, à Oxford et à Chatham House? Le problème était le suivant : assurer une direction commune tout en respectant la souveraineté des deux Parlements. On envisa-

gea de créer des délégations parlementaires. Quarante délégués de la Chambre basse et vingt délégués de la Chambre haute de chaque pays se réuniraient alternativement à Paris et à Londres. Devant eux comparaîtraient les trois ministres communs : ceux des Affaires étrangères, de la Défense nationale et des Finances. Ce lien fédéral était aussi souple qu'efficace. Le groupe parlementaire franco-anglais, qui réunit la plus grande partie des membres des deux Parlements, préparait leur coopération.

Après l'union des intérêts et des institutions il faut réaliser celle des âmes. A la suite des trois journées universitaires franco-britanniques qui amènent à Paris le ministre anglais, le comte de La Warr, cet idéal est défini dans une admirable circulaire que le ministre français de l'Education nationale adresse, le 20 avril 1940, aux recteurs et aux inspecteurs d'académie : « Nous voulons que notre alliance soit plus qu'une union d'intérêts, qu'elle devienne une communion profonde des âmes. Français et Anglais veulent délibérément les mêmes choses. Ce n'est pas assez. Il faut, en outre, entre eux et autour d'eux une certaine atmosphère morale. Celle-ci sera vraiment créée lorsque, sur toute l'étendue des deux territoires, des îles Orcades aux rives de la Méditerranée, les hommes de ces pays ne pourront plus être un objet d'étonnement pour leurs voisins, se sentiront intimement unis et familiers les uns aux autres. » Ensuite vient un programme d'échange d'étudiants : chacun des deux pays enverra ses enfants faire chez l'autre un séjour d'un an pour tous les élèves de l'enseignement supérieur, et trois mois pour tous les élèves de l'enseignement secondaire. En ce qui concerne l'enseignement primaire, on choisira dans chaque département un canton dont les enfants seront envoyés pour trois mois outre-Manche en échange d'un nombre égal de petits Anglais.

Créer une élite franco-britannique, telle est la noble ambition des conservateurs dans les deux pays. Mais pour atteindre les vastes horizons qui s'ouvrent devant eux, il faut du temps et une confiance absolue. Tous approuvent la déclaration publiée le 28 mars, à l'issue d'un Conseil suprême, où la France et la Grande-Bretagne s'engagent « à ne négocier ou conclure ni armistice ni traité de paix, sinon d'un accord mutuel ». Elles doivent aussi « maintenir après la conclusion de la paix une communauté d'action dans tous les domaines ». Ce dernier point fut salué avec une joie particulière par M. Attlee, le *leader* du parti travailliste à la Chambre des Communes, désireux d'assurer le maintien de l'union après la guerre.

Ainsi au moment de l'attaque allemande, le 10 mai 1940, l'union franco-britannique existe déjà virtuellement : les aspirations des deux nations viennent d'être consacrées par un pacte solennel, qui semble à toute épreuve. Qui pourrait croire que moins de six semaines plus tard ces promesses seront reniées et nos alliés seront traités en étrangers ?

Le 4 juin, après Dunkerque, Winston Churchill déclare aux Communes : « L'Empire britannique et la République française sont unis dans une cause commune et défendront jusqu'à la mort leur sol, en s'aidant mutuellement comme de bons camarades jusqu'à la limite de leurs forces... Nous ne nous rendrons jamais et si, ce que je ne crois pas pour le moment, c'est-à-dire si cette île ou une partie importante de cette île était soumise et affamée, alors *notre empire d'au delà des mers, armé et gardé par la flotte britannique, continuerait la lutte* jusqu'à ce qu'un nouveau monde, avec toute sa force et toute sa puissance, surgisse pour la libération et la renaissance de l'ancien.» Tel est l'esprit qui anime les auteurs du pacte : il n'associe pas seulement la France et la Grande-Bretagne, mais leurs deux empires qui sont hors des atteintes de Hitler.

Le 13 juin, la veille de la prise de Paris, Churchill arrive avec lord Halifax

à Tours. Il est profondément ému de la situation tragique de la France. Il promet de la rétablir dans sa puissance et sa dignité. Mais il ne peut être question de la relever de ses engagements tant que la flotte de guerre française n'aura pas été envoyée dans les eaux anglaises, pour y être en sécurité contre les tentatives éventuelles de l'Allemagne en vue de s'en emparer. Pendant trois jours vont se poursuivre des débats dont l'union franco-britannique est l'enjeu.

II. — *Le projet du général de Gaulle.*

La question qui se pose est la suivante : faut-il, suivant l'exemple de la Hollande, faire une capitulation militaire? En ce cas, le Gouvernement donne au général en chef l'ordre de déposer les armes et lui-même se retire en Afrique du Nord. Ou bien faut-il — ce que n'a encore fait aucun des pays occupés par l'Allemagne — demander un armistice en vertu duquel le Gouvernement obtiendrait de rester en France, mais à la condition de traiter lui-même avec le Gouvernement allemand? Il est évident que ce dernier parti ne peut être pris sans un accord préalable avec nos alliés. C'est ce que Paul Reynaud soutiendra jusqu'à la fin.

Le général Weygand arrive à Bordeaux le 15 juin, à deux heures et demie. Une heure et quart plus tard, il voit Paul Reynaud, qui essaie de le décider à capituler, comme l'armée hollandaise et l'armée belge l'ont fait sur l'ordre de leurs souverains. Paul Reynaud veut suivre leur exemple. Le général Weygand a déclaré au procès de Riom avoir répondu qu'« il n'y a aucun rapprochement à faire entre un monarque et un président du Conseil. Le premier peut justement prétendre représenter un pays sur lequel sa dynastie règne de père en fils. Quelle analogie y a-t-il entre lui et un président du Conseil, alors que la IIIe République en a déjà compté plus de cent en soixante-dix ans d'existence? Le chef d'un gouvernement parti est, en France, bien vite remplacé et oublié. »

Tel est le fond du débat où s'affrontent les chefs militaires et les civils. Le problème militaire se double d'un problème politique. Peut-on continuer la lutte dans l'Empire? S'il est démontré qu'on le puisse, elle exige une autorité incontestée. Comment l'État y sera-t-il représenté? La bonne volonté du Président de la République n'est pas en cause : il sent que l'honneur et l'intérêt de la France l'obligent à rester fidèle à ses alliés. Il veut donc partir pour l'Afrique du Nord. Mais s'il n'est pas suivi par les ministres, à lui seul représentera-t-il l'État? On ne peut méconnaître la force des arguments que le général Weygand vient de présenter contre le régime. Maintenant que tous les pouvoirs en France sont balayés, on cherche l'autorité et on ne la trouve pas. Le roi d'Angleterre, lui, incarne le Droit divin. Il est l'Oint du Seigneur *(The Lord's Anointed)*, comme le *Times* l'explique dans l'article de tête qu'il publie le jour du couronnement. Il peut partir seul pour le Canada et tout l'Empire continuera à le reconnaître pour son chef. Quel est le texte de notre Constitution qui permette à M. Albert Lebrun d'agir ainsi? Dès lors au nom de quelle autorité continuera-t-on la guerre?

A quatre heures, Paul Reynaud ouvre le Conseil des ministres. Il développe avec chaleur son point de vue et convainc le Conseil tout entier. Le Président de la République et le président du Conseil invitent donc le vice-président, le maréchal Pétain, à se rendre dans le salon voisin où se tient le général Weygand. Il lui communiquera la décision qui vient d'être prise, de déposer les armes dans la métropole et de transporter la lutte dans l'Empire. Le maréchal sort de la salle du Conseil et reste absent « vingt-cinq à trente minutes », dit M. Albert Lebrun. Que se dirent les deux hommes, pendant cet entretien

où se décidait l'avenir de la France? Le général Weygand fait valoir que, s'il capitule en rase campagne, il doit, d'après le code militaire, passer en Conseil de guerre. Or, ce sont les civils qui ont déclaré la guerre : c'est à eux d'y mettre fin en demandant un armistice. N'est-il pas vraisemblable qu'à propos de la politique intérieure il ait répété les arguments qu'il vient de produire à Paul Reynaud? Ce qui est certain, c'est que le maréchal Pétain rentre dans la salle du Conseil complètement retourné. Il ne veut plus entendre parler du départ pour l'Afrique du Nord. Il déclare qu'il faut demander l'armistice. Mais comment donner aux membres « faibles » du Ministère l'illusion qu'ils ne trahissent pas nos alliés? Une argumentation insidieuse est trouvée par Camille Chautemps : « Avant de quitter la France, dit-il, il faut prouver à la population que l'armistice est impossible. Demandons donc à l'ennemi ses conditions. Elles seront inacceptables et le départ du Gouvernement pour l'Afrique du Nord se trouvera justifié. » L'essentiel pour lui est de mettre le doigt dans l'engrenage : on ne l'en retirera plus. Dès lors, le Président de la République et Paul Reynaud sentent s'effriter d'heure en heure la majorité hostile à l'armistice qui s'était affirmée au sein du Ministère.

Pendant ce temps, le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État chargé de la liaison entre le Cabinet de guerre français et le Cabinet de guerre britannique, vole en avion vers Londres. Il est chargé de trouver le tonnage nécessaire pour transporter des troupes françaises en Afrique. Mais il sait bien que tout est perdu si on ne réalise pas l'union franco-britannique. Il voit sir Robert Vansittart, le grand ami de la France, le secrétaire permanent du Foreign Office qui, en 1941, sera élevé à la pairie. Ils rédigent la déclaration suivante, que feront les deux Gouvernements :

« *Désormais, la France et la Grande-Bretagne ne constitueront plus deux nations distinctes, mais une seule nation qui sera l'Union franco-britannique indissoluble.* La constitution de cette Union prévoira des organes communs pour la défense nationale, la politique extérieure, les finances et la politique économique. *Tous les citoyens français recevront immédiatement la jouissance de la citoyenneté britannique et tous les citoyens britanniques recevront immédiatement la jouissance de la citoyenneté française.* Les deux pays s'engagent à supporter conjointement la charge de la réparation des dommages de guerre en quelque partie de leur territoire qu'ils se soient produits. Les moyens financiers des deux pays y pourvoieront. Pour toute la durée de la guerre, il n'y aura qu'un seul Cabinet de guerre chargé de la direction suprême... Les deux Parlements seront formellement unis. »

Le caractère nouveau et profondément original de cette déclaration, c'est l'attribution de la double citoyenneté. Nous n'avions pas osé aller aussi loin dans les conférences préparatoires. Nous n'envisagons que l'union par le sommet des deux États. Mais pratiquement, le 15 juin 1940, l'Etat français n'est plus qu'un symbole : il n'est plus en mesure de défendre son territoire. Le trait de génie du général de Gaulle est d'avoir senti que dans cette crise sans précédent ce ne sont plus les deux États, mais les deux nations elles-mêmes qu'il faut associer. Même opprimé par l'envahisseur, chaque Français — de quelque âge et de quelque sexe qu'il soit — sera assuré de trouver dans sa double nationalité la garantie de son avenir. Tous les dommages subis seront réparés à frais communs par l'Empire britannique uni à l'Empire français. La notion de l'autorité, si dangereusement affaiblie en France, se restaurera en s'appuyant sur le seul pays d'Europe où la tradition monarchique se maintient depuis plus de mille ans.

Il faut maintenant faire accepter ce projet par Churchill — auquel il a été, à tort, attribué. Le dimanche 16 juin, le général de Gaulle va au Carlton Club déjeuner avec lui et deux autres convives. Le général arrive avec son projet dans sa poche ; il le sort et il entreprend de convaincre son interlocuteur. Le Premier ministre ne cache d'abord pas sa surprise. Il a entendu parler du projet et il s'attendait à voir entrer dans le Cabinet de guerre des ministres français qui auraient voix au chapitre, même pour les décisions concernant des intérêts purement anglais. Mais il ne s'attendait pas à voir modifier le statut personnel de chaque citoyen de l'Empire britannique. Il faudra faire voter une loi spéciale par les Parlements, non seulement de Grande-Bretagne, mais encore du Canada, de l'Afrique du Sud, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Cependant, les perspectives qu'évoque le général de Gaulle sont telles que Churchill ne refuse pas son assentiment. Il veut même qu'en recevant ce don magnifique, la France n'ait pas un sentiment d'infériorité, qu'elle garde au contraire la première place. A trois heures un quart, en téléphonant à Paul Reynaud le texte de l'accord qui vient d'être conclu, le général de Gaulle peut lui dire : « Il est très probable que vous serez le premier président du Conseil franco-britannique. » Churchill prend l'appareil pour confirmer ce que vient de dire le général de Gaulle et pour affirmer que cette offre est officielle et engage le Gouvernement anglais tout entier. Il propose de rencontrer Paul Reynaud le lendemain, « quelque part en Bretagne ».

Aussitôt après cette conversation téléphonique, le général monte en avion. Par un temps merveilleux, qui semble sourire à ses projets, il va rejoindre Bordeaux. Il porte avec lui un destin grandiose. La France peut perdre pour un temps son territoire métropolitain : dans son empire, qu'elle unit à celui de l'Angleterre, elle renaît plus puissante que jamais. Quelle gloire pour l'homme qui la restaure ainsi dans sa grandeur ! Il arrive à Bordeaux vers onze heures du soir et il apprend que Paul Reynaud est démissionnaire. Dès que le Conseil des ministres s'est ouvert, le projet d'union indissoluble franco-britannique lui a été soumis. Il a été accueilli par les sarcasmes des partisans de l'armistice et surtout Camille Chautemps, le maître du jeu, qui s'écrie : « La France ne serait plus qu'un *Dominion* ». Assertion absolument fausse, puisque la France a non seulement l'égalité des droits, mais même la priorité dans le choix du Premier ministre commun ! Georges Mandel répliqua : « Préférez-vous en faire un *Gau* ? » Sans même qu'il y ait de vote, on constate que Chautemps a la majorité pour lui. Paul Reynaud, trahi par les siens, remet sa démission au Président de la République, qui charge le maréchal Pétain de former le nouveau Ministère. Le général de Gaulle passe à Bordeaux la journée du 17 juin, où le maréchal radio-diffuse le message qui annonce la demande d'armistice. Il contient le mot malheureux : « Il faut cesser le combat », que Paul Baudoin, dans le texte communiqué à la presse, transforme en : « Il faut *tenter* de cesser le combat. » L'effet n'en est pas moins produit. La demande d'armistice, une fois faite, ne s'arrêtera plus, comme le prévoient et l'espèrent Chautemps et ses amis.

Ont-ils le droit d'affirmer que l'Afrique du Nord ne puisse pas être défendue ? Le contraire est soutenu par les voix les plus autorisées, celles des deux généraux qui commandent les armées françaises de la Méditerranée : Noguès et Mittelhauser. L'histoire connaîtra un jour les importants télégrammes de ce dernier, qui commande l'armée de Syrie et qui, bien que plus ancien en grade, se met sous les ordres de Noguès pour organiser « le front de l'empire ». Mais on ne peut couvrir les côtes sans l'appui de la flotte, et l'armistice l'oblige à rentrer en France. Dès lors la résistance en Afrique du Nord est condamnée.

Le 18 juin, à l'aube, le général de Gaulle quitte Bordeaux en avion avec le général Spears, qui l'accompagnera en Afrique Equatoriale. Le lendemain, à la radio de Londres, il prononce son immortel appel : « Moi, général de Gaulle, soldat et chef français, j'ai conscience de parler au nom de la France. »

Le 7 août, il échange avec Churchill les lettres qui garantissent « la restauration intégrale de l'indépendance et de la grandeur de la France. » Mais il n'est plus question du projet d'union franco-britannique qu'il avait apporté à Bordeaux et qui reste un de ses plus beaux titres de gloire. Nos amis anglais partagent notre deuil, qu'avive le discours anglophobe de Paul Baudoin, le nouveau ministre des Affaires étrangères français. Le *Times* publie un poème de Vansittart, émouvante plainte de l'Angleterre à la France : que lui reproche-t-on ? Elle s'est offerte de tout son cœur pour défendre l'idéal commun. Pourquoi reste-t-elle seule, abandonnée par son alliée à l'heure du plus grand péril ?

III. — *L'union de l'Occident.*

L'union franco-britannique devait se faire le 16 juin 1940, par l'effet d'un mouvement des cœurs, d'une adhésion enthousiaste au grand idéal pour lequel ces deux nations étaient entrées en guerre. Cette fièvre est tombée, mais la nécessité de l'axe Paris-Londres n'en apparaît pas moins clairement. Si elle n'était pas imposée par le sentiment, elle le serait encore par l'intérêt. Il n'y a plus dans le monde que deux grandes puissances se suffisant à elles-mêmes : les États-Unis et la Russie. Chacune des deux domine un continent. Entre elles on sent le besoin d'une tierce puissance capable de jouer le rôle d'arbitre. « La France seule n'est plus capable, selon le sens où pencheraient sa politique et sa force, d'empêcher un conflit ; l'Angleterre seule n'en est pas non plus capable ; et, vivant séparées, ces deux nations ne seraient plus que les satellites des deux autres. Mais l'Angleterre et la France, résistant aux attractions qui pourraient les écarteler, créant une économie commune, *considérant le problème de l'Ouest allemand comme un problème indivis entre elles*, organisant ensemble la Méditerranée, réunissant leurs empires, fondant leurs forces, apporteraient une donnée nouvelle, deviendraient une puissance politique déterminante et pourraient vraiment garder la paix au monde. » C'est en ces termes excellents que, dans *France-Soir* du 2 juin 1945, Philippe Viannay définissait l'idéal auquel doit tendre notre politique étrangère, et il recevait aussitôt l'approbation de la plus haute autorité du Gouvernement.

Les leçons de la guerre agissent dans le même sens. Les armées anglo-saxonnes ont passé le détroit pour nous libérer. Puisqu'un débarquement est possible, que la technique en a été établie, ne peut-on pas craindre qu'il se fasse un jour en sens inverse dans les îles, en venant du continent ? D'ailleurs même si l'Angleterre n'était pas envahie, elle sait maintenant que ses régions méridionales seraient détruites par les fusées si elle laissait l'ennemi prendre pied sur les côtes de la mer du Nord et de la Manche. Réciproquement, l'Occident a constaté que la Grande-Bretagne est son dernier donjon, la seule tête de pont par laquelle il soit assuré de recevoir les secours du Nouveau Monde. Les deux côtés du détroit doivent être sous le même commandement. Dans notre âge d'aviation et de divisions blindées, aucune des nations occidentales ne peut se défendre à elle seule. Leur association, est est en premier lieu une nécessité d'ordre militaire.

Une des plus influentes revues anglaises, l'*Economist*, dans une série d'articles qui ont eu un grand retentissement, a tracé le programme de ce qu'elle appelle *The Western Association*, c'est-à-dire l'union de l'Occident. Les états-majors, formés dans les mêmes écoles de guerre, doivent échanger fréquemment leurs officiers. Ainsi les méthodes tactiques et l'entraînement des troupes seront les mêmes dans les armées alliées. Celles-ci doivent uniformiser leurs armes et leurs équipements, afin que les réserves des dépôts soient interchangeables. Il faut que les nations de l'Occident forment en commun un Comité de l'armement et laissent prélever à son profit une partie de leur revenu. L'*Economist* reconnaît cependant qu'en raison de l'importance des réparations incombant à la France, la Grande-Bretagne doit assumer la plus grande part des charges de l'armement. Les deux empires coloniaux mettront en commun leurs bases navales et aériennes, Dakar et Cam Ranh étant réunis à Singapore et à Sydney.

A la suite de la conférence de Yalta, on avait espéré éviter le partage de l'Europe en sphères d'influence. Mais désormais on sait que la Russie se réserve toute la zone située à l'Est d'une ligne tirée de Lübeck à Trieste. Elle absorbe ainsi la Petite Entente sur laquelle la France comptait, depuis l'autre guerre, comme sur sa cliente habituelle. Elle a été à San-Francisco l'adversaire de presque toutes nos revendications. Au contraire, à San-Francisco, les représentants de l'Amérique latine ont fait adopter les principes sur lesquels est fondé le pacte de Chapultepec, conclu lors de la réunion à Mexico de la conférence panaméricaine. Les accords régionaux s'étendent au continent américain sous la surveillance du Conseil de Sécurité.

Comme l'union panaméricaine, l'union de l'Occident formerait un long fuseau, s'étendant du Nord au Sud, depuis l'Écosse jusqu'au cap de Bonne-Espérance. L'Afrique offre aux usines anglaises, belges et françaises un inépuisable réservoir de matières premières. Il faut convaincre les États-Unis qu'au lieu d'être pour eux un rival, ce nouveau bloc économique sera leur meilleur client. Les cent millions d'hommes qu'il groupera y trouveront une assurance contre les crises et le chômage auxquels ils étaient exposés tant qu'ils appartenaient à des États désunis. Les changes seront stabilisés, puisque, lorsqu'un des pays de l'Union deviendra débiteur, ses associés seront tenus d'augmenter chez lui leurs achats. Bien loin d'éveiller la méfiance de l'Amérique, l'Europe occidentale ne peut-e le pas espérer que lorsqu'elle formera une puissante unité, dotée de tant d'avantages, elle verra un jour revenir à elle ces États américains, qui sont ses anciennes colonies, qui ont gardé ses traditions humanistes et qu'ainsi se constituera la Fédération de l'Atlantique ?

Lointaines perspectives ! Mais ce qui est incontestable, c'est la faveur avec laquelle l'idée de l'union de l'Occident est accueillie en Angleterre et en Belgique. Dans le *Daily Mail* du 9 juillet, lord Vansittart, demande « une alliance anglo-française comme préliminaire à cette union de l'Europe occidentale dont la réalisation est indispensable et urgente. » Le 12 juillet, le *Manchester Guardian* invite la Grande-Bretagne à prendre l'initiative d'une « association régionale avec l'Europe occidentale. » Ce programme est défendu par des revues qui font autorité. Il est sûr de trouver l'appui d'hommes d'État hollandais et belges. Dès 1943, M. Van Cleffens, ministre hollandais des Affaires étrangères, réclamait une union de l'Occident pour s'opposer à toute nouvelle tentative d'agression allemande. On sait que le Gouvernement belge, à l'exception de ses membres communistes, souhaite contracter une union militaire et économique aussi étroite que possible avec ses voisins. Un ancien président du Conseil belge, le comte Carton de Wiart, écrivait dans le *Journal de Genève* du 12 juillet : « Le

statut de la Rhénanie doit être en corrélation directe avec l'entente occidentale qui unira l'Angleterre et la France avec les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg dans un traité d'assurance mutuelle, ainsi que le projet de Dumbarton-Oaks en prévoit la création dans son chapitre VIII. » Il rappelle fort opportunément que la création de cette entente exercera une puissante attraction sur l'Allemagne en deçà de l'Elbe. Oublie-t-on que nous occupons seulement la partie supérieure de la vallée du Rhin et que les Anglais occupent la partie inférieure? Il est évident — nous en avons fait l'expérience en 1923 — que la politique rhénane ne peut avoir aucune chance de succès quand elle n'est pas l'œuvre de toutes les nations de l'Occident réunies.

JEAN DE PANGE

Au moment où nous mettons sous presse, le Général de Gaulle a indiqué, dans l'interview qu'il a donnée à M. Norman, le distingué correspondant parisien du *Times*, que l'union Franco-britannique, conçue il y a cinq ans devait être élargie. « L'Europe, a-t-il déclaré, constitue un complexe naturel, je veux dire un fait à la fois géographique, économique, politique et culturel. La Hollande, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne occidentale, normalement la Péninsule ibérique. d'autres pays encore, tendent naturellement à une coopération économique et culturelle avec la France et l'Angleterre... Dans le monde, l'Angleterre et la France sont les deux principales puissances dont la tâche est de guider les autres nations vers un plus grand développement matériel, une plus grande maturité politique et un niveau plus élevé de civilisation... Elles ont aussi des traditions culturelles qui sont en parties complémentaires, et dont l'interpénétration est nécessaire pour le bien-être spirituel de chacune ».

Un nouvel aménagement du monde de l'objet est périodiquement nécessaire. Chaque génération a son optique. Les trouvailles de l'archéologue, les inventions de l'ingénieur, les conquêtes de l'artiste aussi bien que les accidents de l'histoire ou les transformations du social, tout recrée en nous notre univers visuel. Or, chaque objet est un miroir dans lequel se réfléchit le lot d'images que nous portons en nous. C'est en nous renvoyant magnifiée une parcelle de nous-même que l'œuvre d'art se révèle et prend corps. Aussi, se modifie-t-elle sous le regard mobile des générations. La signification comme le relief ou la couleur changent selon le point de vue du temps. Des faces ignorées se montrent, d'autres se résorbent ; des tons s'avivent, des détails viennent au premier plan et mettent au goût du jour l'ordonnance d'une toile ou d'un monument. Des séries entières, jusque-là obscures, accèdent à la lumière, tandis que des chefs-d'œuvre chevronnés quittent leur plan et glissent vers d'autres perspectives. Le monde de l'objet bouge sans cesse à la suite de celui des vivants. Sa mise en place est toujours à reprendre.

Le rôle de nos musées est d'en opérer la fixation provisoire. Un musée n'est pas seulement un conservatoire qui retient grands et petits témoins du passé comme du présent et qui, en tant que tel, est soumis à certaines règles, elles-mêmes transitoires, d'hygiène.

Il est aussi un laboratoire et il est un théâtre. A la science qui, comme tout, a ses modes, il offre une documentation sujette aux conditions de recrutement, de classement et de présentation en usage chez les savants. Quant au spectacle que compose nécessairement la réunion d'un certain nombre d'objets groupés dans une même salle, il est sujet aux variations de décor et de hiérarchie que commandent le style et la mystique de chaque époque. Les fluctuations du goût pénètrent dans le sanctuaire, où la vénération instable des fidèles déplace l'ordre des divinités.

A ces divers emplois, le musée en ajoute d'ailleurs un quatrième, qui tend de plus en plus à empiéter sur les précédents.

Il est un lieu d'enseignement où l'homme, naturellement porté à exercer, de préférence à d'autres, sa mémoire visuelle, vient apprendre par la vue ce qu'il veut connaître. Qu'il soit archéologique, ethnographique, technique,

historique, scientifique, artistique, qu'il relève des Beaux-Arts, du Muséum d'Histoire naturelle ou des Arts et Métiers, qu'il montre des canards empaillés, des Picasso, des bicyclettes, des marbres grecs, des couronnes, des rouets de campagne, des crânes ou de vieux tessons, le musée nous offre un savoir en images. S'il est un temple, il est aussi plus ou moins une salle d'école où, pour mieux impressionner notre cerveau d'écolier occasionnel, la pédagogie utilise et au besoin devance les inventions d'une publicité toujours en quête d'actualité.

Ainsi, quel que soit le biais par lequel on aborde nos musées, ils apparaissent, malgré leur légitime souci de pérennité, comme le lieu d'élection où doivent cristalliser les curiosités diffuses et mouvantes de nos contemporains. Des musées vivent, d'autres meurent, selon qu'ils s'ouvrent ou se ferment à cette exigence. Puisque je me propose d'exposer ici les principes qui dictent la réorganisation des musées de France, j'ai donc à montrer par quelles dispositions nous envisageons d'en assouplir le fonctionnement, et comment, en assurant leur libre communication avec l'actuel, nous voulons donner vie à ce qu'ils portent d'éternel.

***

A la suite de l'ordonnance du 13 juillet 1945 qui, dans ses grandes lignes, reproduit celle du 10 août 1941, la Direction des musées nationaux est devenue la Direction des musées de France. Ce changement d'appellation traduit une réforme d'attribution et de structure. Aux musées de l'Etat, presque tous situés à Paris ou dans ses environs, se trouve aujourd'hui rattachée, par des liens plus ou moins serrés, la troupe jusqu'alors dispersée de nos collections provinciales. Un réseau administratif encore ténu relie à une direction centrale et, par le truchement de celle-ci, les uns aux autres, quelque huit cents musées. On peut en espérer le bienfait d'une circulation qui, en ranimant des organismes pour la plupart prématurément vieillis, exercera son action sur la vie même de la province.

Voici comment se présente le nouveau statut. Les musées autres que les musées nationaux se répartissent désormais en deux catégories : les musées classés et les musées contrôlés. Pour les premiers — cette année au nombre de vingt-six — le conservateur, nommé par le ministre de l'Education nationale et partiellement appointé par lui, est un fonctionnaire de l'Etat. Pour les seconds, qui comptent tous les autres musées, qu'ils appartiennent à la ville, au département ou à quelque autre collectivité, la personnalité chargée de leur conservation, quoique n'étant pas fonctionnaire de l'Etat, est néanmoins nommée par le ministre et sous son contrôle.

Etant bien entendu, d'ailleurs, que, dans les deux cas, les collections et le bâtiment demeurent sans restriction à leur légitime propriétaire, le droit de contrôle ne s'exerçant que sur l'usage qui en est fait. Si cette réforme opère une certaine centralisation administrative, elle a pour but, non d'accroître abusivement les privilèges de l'Etat, mais de stimuler au contraire les initiatives particulières et d'amener, en fin de compte, une décentralisation technique. De Paris, l'esprit novateur et le progrès des méthodes muséographiques atteindront directement les coins les plus reculés, en contact permanent avec la capitale par les visites périodiques d'un corps d'inspecteurs et un échange régulier de correspondance. Il sera, en outre, constitué à Paris des archives provinciales qui permettront de compléter la documentation locale et d'orienter le classement, le regroupement et l'accroissement d'un patrimoine dont la dispersion a interdit la mise en valeur rationnelle.

A cette réforme s'en superpose une autre, qui en est complémentaire : celle de l'Ecole du Louvre qui, école professionnelle tout en restant un centre de culture ouvert à tous, devient la pépinière où se recrutera désormais le personnel scientifique. De même que le diplôme de l'Ecole des Chartes est exigé du candidat au poste de bibliothécaire, celui de l'Ecole du Louvre sera réclamé aux futurs conservateurs, qui témoigneront ainsi avoir reçu une préparation appropriée, diverse pour chaque spécialité, mais uniforme en ce qui concerne les disciplines fondamentales.

L'outil forgé, qu'en ferons-nous? Il nous est donné au bon moment, alors que les collections évacuées dans les dépôts rentrent chez elles, que des plans sont élaborés pour la reconstruction d'une centaine de musées détruits ou gravement détériorés, que le brassage des populations provoqué par l'exode et l'occupation à l'intérieur du pays a, dans bien des cités, éveillé le goût d'un renouveau artistique, au moment, enfin, où chacun pense que tout doit concourir à une renaissance française. Déjà quelques exemples sont pleins de promesses. Je n'en citerai qu'un : Saint-Etienne disposait pour son musée d'un local dont le moins qu'on en puisse dire c'est qu'il était suranné. La municipalité ayant à désigner un architecte pour le réédifier a été droit à un maître, Auguste Perret, qui a accepté d'en tracer les plans. A cette ville manufacturière qui concurrence Lyon et Le Creusot, le nouveau musée offrira la vue de collections d'armes et de soieries. On songe à y adjoindre un musée de la mine avec une entrée de galerie creusée dans la montagne toute proche. Les principales activités de la région y seront ainsi représentées.

Quant au fond d'œuvres anciennes et modernes, il est à reconstituer. Faute d'un nombre suffisant d'originaux valables, il y a lieu d'envisager ici, comme dans la plupart des musées de province, l'aménagement de collections de reproductions dont la qualité suppléera mieux que des pièces douteuses ou de médiocres copies, à la vacance de chefs-d'œuvre ; moulages, gravures, photographies à grandeur, en noir et en couleur, donneront, si la présentation en est soignée et l'interprétation dirigée, une vue suffisamment significative des grandes écoles du passé.

Pour les modernes, une politique d'achats et de dépôts de l'Etat pourra, sans de longs délais, mettre le public provincial au fait des productions les plus récentes. D'ici là, d'ailleurs, la Direction des musées assurera le contact par l'envoi d'expositions circulantes, dont les deux premières se mettront en route dès cet automne. Une halte de deux mois est prévue à Saint-Etienne, où M. Dorival, conservateur au musée d'Art moderne, commentera les toiles exposées, concurremment avec le conservateur du musée stéphanois, M. Guillet, auquel sont dues la plupart des initiatives dont nous venons de parler. Si celui-ci réussit à réaliser son programme, cours, conférences, expositions et, à l'occasion, concerts et spectacles, feront de son Musée un centre culturel actif, et donneront à la ville ces hautes distractions de l'esprit dont Paris a trop souvent le monopole.

Le cas de Saint-Etienne n'est pas unique. Il sera demain celui de toutes les villes, grandes ou petites, que le nouvel inspecteur général, M. Vergnet-Ruiz, saura diriger dans des voies qui leur seront toutes personnelles.

La France qui, après les nationalisations de la Révolution et les accroissements du premier Empire, avait, au cours du XIXe siècle, tant fait pour les musées, notamment sous l'impulsion d'un roi collectionneur et d'un empereur historiographe, s'était, depuis lors, désintéressée de ses richesses provinciales et laissée devancer dans l'organisation du régionalisme par les initiatives de ses voisins d'Europe centrale ou nordique. Une ère nouvelle s'ouvre aujourd'hui. Tout en instituant la collection publique, le siècle dernier avait non seulement laissé subsister la collection privée, mais en avait

multiplié l'usage, si bien que l'apport des amateurs corrigeait, en bien des cas, les retards de la routine administrative et les lacunes des achats officiels. De ce temps, qui fut l'âge d'or de la collection, nous pouvons sans témérité envisager dès maintenant la fin, plus ou moins rapidement provoquée par les changements de la condition privée. Les collectivités auront à tenir la place des seigneurs d'autrefois et des bourgeois d'hier. Il leur appartient donc d'avoir des champs de recherches qui, en rapport avec les particularités de chacune d'elles, donneront à leur récolte la diversité si riche d'enseignement de la curiosité individuelle. Une telle orientation est appelée à multiplier à l'infini le nombre et le type des musées qui ne seront plus seulement les dépositaires de produits locaux ou régionaux, mais représenteront les activités techniques, artistiques, historiques des groupements de toute nature.

D'heureuses spécialisations ont déjà été réalisées. Elles le furent en ordre dispersé et demeurent incomplètes. Il y a bien un musée du tissu à Lyon, de la ferronnerie à Rouen, de la faïence à Sèvres, Rouen, Nevers, Strasbourg ; mais n'y aurait-il pas mieux à faire pour le Moustiers ou le Marseille, pour la dentelle de Valenciennes, pour la poterie, la verrerie ?... Toulouse-Lautrec est exposé à Albi, La Tour à Saint-Quentin, Ingres à Montauban, mais combien de maîtres, parmi les plus grands, sont absents de leur cité natale, où parfois, comme c'est le cas de Cézanne à Aix-en-Provence, ils ont accompli le meilleur de leur œuvre ? Il y a un bon choix de peinture lyonnaise au palais Saint-Pierre et de sculpture bourguignonne au musée de Dijon, mais combien de nos grandes écoles régionales de peinture et de sculpture sont encore absentes des centres qu'elles ont illustrés. Le souci des administrateurs semble avoir été, au XIXe siècle, de reproduire dans les musées de province, tant bien que mal, nos collections nationales et de faire de chacun d'eux un Louvre en réduction. A l'inverse de celle de nos prédécesseurs, notre politique tend à devenir particulariste et à rivaliser par la qualité et le nombre des spécialités avec l'universalité de nos musées parisiens.

Des musées de Beaux-Arts il convient de distraire les collections archéologiques, qui comprennent les objets des premiers âges depuis la préhistoire jusqu'au temps de Charlemagne. Dans chacune des quatre circonscriptions préhistoriques et des quinze circonscriptions archéologiques entre lesquelles se répartissent, depuis 1942, les travaux de prospection de notre territoire, on souhaiterait qu'un musée principal et des musées secondaires fussent autant de foyers de recherches où l'étudiant viendrait s'initier à la variété de notre sous-sol et où le visiteur prendrait vue sur la richesse d'une France en profondeur.

La chronique locale nous est contée par les musées d'histoire qui, distincts en cela des musées de Beaux-Arts, et, à fortiori, des musées archéologiques, nous offrent une image anecdotique de la vie du pays. Les événements historiques comme le labeur quotidien, les sociétés comme les individus s'y montrent sous leur aspect pittoresque par l'entremise d'objets curieux ou familiers, qui nous promènent, à l'instar de reliques de famille, dans le livre de mémoire des cités et des champs. Une collection de cette sorte, récemment léguée à l'Etat par M. Dupuis, de Toulouse, sera l'amorce d'un « Carnavalet » toulousain. A ces musées d'histoire peuvent être rattachées les maisons de grands hommes qui, comme la maison natale de Pasteur à Dôle, de Renan à Tréguier, assignent un lieu précis au culte de nos illustrations et en font rejaillir l'éclat sur un coin du terroir.

La science de l'ethnographie française dont le développement est tardif par rapport aux recherches faites en Scandinavie, en Allemagne, en Russie soviétique, sur le peuplement humain de l'aire nationale, rattrapant le

temps perdu, essaimera sous peu un grand nombre de musées. Je m'en remets pour cela à l'activité inventive et réalisatrice de M. G.-H. Rivière, conservateur du Musée des Arts et Traditions populaires, dont les musées de folklore seront des filiales. Plus de cinq cents collections éparses dans nos provinces seront regroupées, complétées et mises en valeur au bon endroit. Nous aurons un musée de la Brie à Meaux, de la Normandie à Caen, du Gâtinais à Nemours, du Val-de-Loire à Orléans... Nous avons à Angoulême et à Ambert des musées du Papier. Nous aurons dans les principaux centres de production des musées du Vin, du Cuir, du Blé, de la Laine...

Ne montrerait-on pas une des grandes faces de notre civilisation en présentant un musée du Fer et des aspects curieux de notre société en montrant des musées du Café et du Tabac ? Au Havre, à Marseille, à Lorient, on verra, je l'espère, des musées de nos transports maritimes qui retraceront l'histoire de nos entreprises d'outre-mer. Le commerce, la banque, la presse, la mode, tout comme l'usine ou la manufacture, offrent une matière d'autant plus appréciable qu'elle représente une organisation sociale qui évolue si rapidement que nous avons hâte, avant qu'elle ne disparaisse, d'en prendre une vue d'ensemble au moyen d'une documentation figurée. La vogue du musée augmente en raison de la précarité de notre vie présente. A des yeux prescients, nos activités les plus usuelles acquièrent la dignité que leur confère d'ordinaire le passé et s'inscrivent dans l'imaginaire avant de nous avoir quittés.

A la multiplication des musées contribue également le souci que nous avons de faire entrer dans l'histoire les aspects jusqu'ici dédaignés de l'existence des travailleurs aux champs, à l'usine, à l'atelier, à la maison. Une enquête sur l'habitat rural, menée par le musée des A.T.P., est un modèle qui sera suivi dans d'autres domaines. Une enquête analogue ne pourrait-elle s'appliquer au cadre de la vie ouvrière depuis un siècle ou plus et, par la réunion d'une documentation appropriée, donner le tableau d'une évolution qui, faute d'avoir été méthodiquement étudiée et traduite en images, n'a pas encore reçu sa valeur poétique ? Ainsi compris, le musée cesse d'être une réserve où dorment des objets. Face à la vie et non plus en marge d'elle, il est un miroir multiple dans lequel chacun se regarde et où la France, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, se voit tout entière.

***

Entrée dans nos mœurs, la pratique du musée tend à devenir de plus en plus un nouveau mode de connaissance dont l'accès, plus aisé que celui de l'ouvrage imprimé, doit faciliter à tous le chemin du savoir. Grand recueil d'images aux feuillets étalés, il est le substitut ou tout au moins le complément du livre. Or, à une époque et dans un Etat où le peuple entier est convié à sortir d'un labeur aveugle pour prendre conscience de sa condition d'homme et avoir les yeux ouverts sur le monde, le musée se trouve chargé d'une mission qu'il n'avait pas aux âges antérieurs où la connaissance était un privilège de classe et où le goût, maintenu chez tous par la qualité de l'objet usuel, n'avait pas à être éduqué.

Dès cette année, un effort de décentralisation artistique, destiné à atteindre un nouveau public, sera tenté par l'organisation d'expositions circulantes qui, ayant chacune pour thème un chapitre de l'histoire de l'Art, présenteront un ensemble de reproductions — moulages et photographies en noir et en couleur — accompagnées de textes explicatifs montés à la manière de panneaux de publicité. Ces expositions, commentées par des conféren-

ciers choisis dans le personnel scientifique des musées nationaux, s'en iront dans les quartiers industriels, voire directement à l'usine, et seront en quelque sorte une invite adressée à l'ouvrier pour qu'il vienne visiter nos musées dont le tient trop souvent éloigné la fausse croyance qu'à cause de son manque de préparation il ne comprendrait pas ce qui s'y trouve exposé.

Pour bien diriger le regard, quelques mots suffisent. L'érudition fait obstacle là où une certaine accoutumance est seule nécessaire pour laisser l'œuvre d'art émouvoir notre œil et lui parler. Qu'il soit de Michel-Ange ou de Rembrandt, un chef-d'œuvre est une image que palpe notre rétine avant d'être le témoignage d'une pensée sur laquelle s'exerce notre esprit. Pour goûter une belle chose, il suffit donc d'en savoir juste assez pour éviter d'y vouloir trop chercher. Regarder est un exercice qui, de même qu'un sport ou un art manuel, s'apprend, une fois données quelques notions préliminaires, par la pratique et non par la lecture. Ou, si l'on veut une autre comparaison, c'est en savourant de bons plats et non dans un livre de cuisine qu'on se forme le goût. Voilà ce que je voudrais dire à tous ceux qui, s'ils passaient la porte de nos palais, obtiendraient par l'usage ce qu'ils croient nécessaire d'acquérir ailleurs avant d'y pénétrer. Pour beaucoup d'entre eux, ces expositions de reproductions serviront, je l'espère, de classe préparatoire et de mise en train. Elles seront, pour le monde de l'œil, ce que la radio est aujourd'hui pour celui de l'oreille, étant bien entendu, d'ailleurs, qu'elles ne sont qu'une mesure provisoire qui sera un jour remplacée par les centres de culture qu'une société mieux aménagée ne manquera pas de créer dans les agglomérations jusqu'alors dépourvues du matériel nécessaire à la haute éducation.

Sur tous les plans s'ouvrent donc de nouvelles catégories de musées. Les derniers événements sont là pour justifier notre hâte d'en accroître le nombre, car nous vivons dans un monde si menacé par l'explosif que, seul de notre patrimoine, le menu peuple de l'objet a encore quelque chance d'échapper à la destruction massive. Chaque champ de ruines est d'ailleurs matière à musée, puisque l'homme, d'autant plus soucieux de conserver qu'il est mieux capable de détruire, s'empresse à rassembler les morceaux du monument qu'il vient d'abattre. Un jour viendra peut-être où ne subsisteront plus de nos villes que des collections de fragments. Il nous faudra chercher sous le sol, dans les nouvelles demeures des vivants, le détail des architectures dont les vestiges se dresseront solitaires à la place de nos cités désertées.

Répugnant à admettre cette vue catastrophique et, dirait Claudel, « niaisement vertigineuse », si nous nous abstenons de considérer les musées comme les dépositaires d'un message jadis confié aux tombeaux ; si nous voulons ne retenir d'eux que la part active qu'ils prennent à notre vie, nous n'en voyons que mieux l'importance du rôle que, par la marche d'une évolution normale, ils sont appelés à jouer durant la deuxième moitié de notre xxe siècle.

GEORGES SALLES
Directeur des Musées de France.

LA FIN D'ADOLF HITLER

ET LE DANGER D'UNE LÉGENDE

Le Germain a toujours goûté les légendes. L'une des plus célèbres de son pays se rattache au nom de Frédéric Barberousse. Le Hohenstaufen meurt à Saleph, en l'an 1190, au cours d'une croisade, mais l'imagination populaire n'accepte pas cette mort. Pour elle, le grand empereur allemand n'est qu'endormi. Elle va le prolonger de sept siècles, le faire vivre sept siècles dans les profondeurs secrètes d'une montagne héroïque, le Kyffhäuserberg, comme un symbole perpétuel du rêve de l'unité et de la puissance allemande. Nulle part les légendes ne fleurissent mieux qu'autour des tombes.

De ce même Frédéric Barberousse on aimait, en terre allemande, raconter que les astrologues, avant sa naissance, avaient prédit qu'il prendrait le pouvoir avec « l'adresse du renard », l'exercerait avec « la puissance du lion » et finirait ses jours « comme un chien ». Prédictions trop frappantes pour ne pas être posthumes...

En relisant en 1945 ces vieilles légendes d'Allemagne, nous pensons à Adolf Hitler. L'adresse du renard dans la montée au pouvoir, la brutalité léonine après l'avoir conquis, la fin obscure et misérable du chien rendant le dernier souffle dans un coin, n'est-ce pas, assez bien, la courbe du Führer?

Méfions-nous aussi de la légende sur la tombe, du sommeil au fond de la montagne merveilleuse jusqu'au jour de la résurrection miraculeuse. Dans la mort de Hitler, il y a tout ce qu'il faut pour faire croître la légende, c'est-à-dire l'éclat et le mystère.

Cette mort, on commence par l'annoncer solennellement au monde (radio de Hambourg du mardi 1er mai), en faisant précéder la nouvelle de lents roulements de tambours funèbres et de passages du « *Crépuscule des Dieux* ». Faire-part wagnérien en parfaite conformité avec la ligne du défunt. Tout se passe dans les formes attendues, régulières.

Le Führer ne peut pas tomber autrement qu'en combattant. Il meurt en soldat, non seulement de son peuple, mais du monde, fidèle à l'idée qui a été celle de toute sa vie : « la défense de l'Europe contre l'assaut de la vague bolchévique » (bolschevistische Sturmflut). Ce sont les termes dans lesquels, dans cette nuit dramatique du mardi 1er mai au mercredi 2 mai, le grand-amiral Dönitz s'adresse, non seulement aux « hommes d'Allemagne », aux « femmes d'Allemagne », penchés sur leur radio, mais, par-dessus leurs têtes, au monde entier dont il espère être écouté.

On ne nous annonce pas seulement la mort « d'un des plus grands héros d'Allemagne ». La radio de Hambourg donne des précisions : « Le Führer, luttant jusqu'à son dernier souffle contre le bolchevisme, est tombé aujourd'hui après-midi (1er mai) à son poste de commandement de la Chancellerie d'Empire ». Précisions officielles et formelles.

Six semaines s'écoulent et un maréchal russe (Joukow), parlant à Berlin, fait tranquillement part au monde des doutes que fait lever dans son esprit « la mystérieuse histoire » de la mort du Führer. Celui-ci a dû gagner le large avec un des avions qui restaient à sa disposition. Le commandant russe de la place de Berlin, le général Berzarine, précise, le même jour, que Hitler « doit se cacher chez Franco ».

Entre temps, le zèle des journalistes se donne libre carrière. Chaque jour nous apporte des détails nouveaux. Au moment où sont tracées ces lignes il existe plus de vingt versions, nous ne disons pas de la mort (puisque cette mort est souvent mise en doute), mais de la disparition de Hitler. Certaines sont de la plus belle couleur cinématographique : fuite en Irlande où le Führer se cacherait sous des vêtements de femme ; départ pour le Japon en sous-marin ; atterrissage dans la région de Barcelone d'un avion mystérieux d'où sortirait, salué du salut hitlérien par l'équipage, un personnage plus mystérieux encore, le col relevé et le feutre rabattu sur les yeux pour cacher ses traits. Le S.S. Hermann Kernau, de la garde personnelle du Führer, affirme avoir vu brûler, imbibé d'essence, le corps de son maître à côté de sa maîtresse, Eva Braun.

Ce cadavre, les Russes, toujours réalistes, voudraient bien le voir de leurs yeux. Or, quatre cadavres presque entièrement calcinés répondent à peu près au signalement de Hitler. Cruelle énigme ! La mort multiplie le Führer.

Ecoutons les médecins. Deux médecins personnels du Führer donnent leur avis. Le premier (major Eduard Giesing) tient pour invraisemblable la version, qui a circulé, de la mort par hémorragie cérébrale, étant donné l'état de santé général de son client et singulièrement l'état de sa tension (maximum 14-15). Le second, après autopsie minutieuse d'un cadavre complètement carbonisé trouvé sous les débris de la chancellerie et que l'examen de la denture a permis avec une quasi-certitude d'identifier comme celui du Führer, tient pour la mort par injection intra-veineuse de cyanure.

Peu au courant des autopsies et d'ailleurs respectueux des verdicts de la science, le lecteur « moyen » ne peut cependant faire taire en lui un certain scepticisme sur les indications que peut livrer, touchant des injections intra-veineuses, un cadavre complètement carbonisé...

Il est un autre aspect de ces versions diverses de la mort du Führer auquel il ne peut rester insensible : la contradiction. Contradiction dans les faits, contradiction dans les dates. La radio officielle de Hambourg fait mourir Adolf Hitler à son poste de combat dans l'après-midi du 1er mai. Le comte Folke Bernadotte, de la Croix-Rouge suédoise, dans son livre intitulé *La Fin*, et appuyé principalement sur les révélations du chef de brigade S.S. Schellenberg, le fait périr le 27 avril, assassiné par son entourage qui le craint. Le Führer est d'ailleurs depuis longtemps un malade. Il est agité d'un tremblement continu (maladie de Parkinson) et vit dans un perpétuel état de frayeur, incapable d'autres initiatives que d'ordres sauvages d'exécutions.

Le S.S. Kernau, celui qui a vu brûler le corps de Hitler imbibé d'essence, est convaincu que le Führer est mort le 1er mai, empoisonné de la main de

son médecin. Le chauffeur particulier de Hitler, Erich Kempke, de son côté, retient bien la combustion du corps par l'essence, mais affirme que son maître s'est tué et dans les premières heures du 30 avril. Il donne des précisions. Hitler s'est fait sauter la cervelle au moyen d'un pistolet automatique Walther retrouvé à côté de lui. Quant à sa maîtresse, Eva Braun, qui a tenu à le suivre dans la mort, elle s'est servie de la même arme, mais a choisi pour se suicider la région du cœur. Lui, le chauffeur, a chargé le corps sur ses épaules pour l'enterrer dans le jardin de la chancellerie. Durant le transport, il a observé un filet de sang qui coulait du côté gauche de la poitrine. Les deux corps, celui du Führer emporté dans une couverture de laine grise, et celui d'Eva sont enterrés dans une fosse hâtivement creusée, sans cérémonial, en raison de la menace du bombardement russe qui se rapproche d'heure en heure. Les seuls témoins sont Gœbbels, Martin Bormann, le Sturmbannführer Günsche, un autre compagnon du Führer, Heinz Linge. Ces personnages rendent, sans un mot, les honneurs à la dépouille du Führer en faisant le salut hitlérien, au moment où le corps disparaît dans la terre.

Trop de contradictions en vérité. Et aussi trop de précisions ! Le pistolet automatique Walther retrouvé à côté du corps, la couverture de laine grise, le muet salut hitlérien devant le cadavre, tous ces détails qui veulent « faire vrai » donnent la sensation du récit truqué.

A ces « témoignages » en succéderont d'autres. La liste ne sera jamais close. Nous ne nous essoufflerons pas à leur poursuite. L'une des dernières versions, à l'heure où sont tracées ces lignes, est celle d'une feuille suédoise : Martin Bormann se serait fait entendre à un poste clandestin allemand annonçant à ses compatriotes que le Führer était en parfaite santé, n'attendant que l'occasion favorable pour reparaître en triomphateur au milieu de son peuple. Notons, pour en finir, l'interview prise vers la mi-mai par le correspondant de l'United Press au sieur Gerhardt Herrgesell, de son métier sténographe, au quartier général du Führer et successeur, dans ces fonctions, du sténographe Berger, tué le 20 juillet 1944, au moment de l'attentat contre le Führer. Le sténographe hitlérien donne un récit pathétique des dialogues qui se sont déroulés à Berlin, dans les caves organisées en chambres blindées de la chancellerie d'Empire, les journées du 21 et du 22 avril. C'est seulement le 22 avril, selon lui, que Hitler reconnaît la défaite allemande et prend devant témoins l'engagement de ne pas lui survivre.

Bon sténographe, et armé du crayon professionnel de ses fonctions, Herrgesell a noté et transmet au correspondant de l'United Press le texte de l'aveu général et de la décision personnelle. « La guerre est perdue, la continuer aujourd'hui n'a plus aucun sens. Je mourrai à Berlin et ici ». Ces déclarations historiques sont faites dans une atmosphère d'orage. Les portes battent sans trêve. Des groupes d'officiers au visage décomposé entrent et sortent. Gœbbels s'agite comme un frénétique. Cependant, une résolution de défense suprême des locaux de la chancellerie est arrêtée. Prise dans le fracas grandissant du bombardement russe, dans un vent de folie générale, elle porte le caractère des improvisations de panique de la dernière heure : on va former en unité du Volksturm le personnel de la chancellerie, les cinq cents employés reçoivent des revolvers. Puérile défense contre les blindés soviétiques !

Le chef suprême, qui est là dans sa tenue sobre de guerre, le pantalon noir et la tunique feldgrau avec la croix de fer, est gagné par le désarroi général. A la petite garde de fidèles pressée autour de lui : Keitel, Bormann, Jodl, sa maîtresse Eva Braun, il donne l'impression du chef qui, devant la troupe, a perdu le contrôle de lui-même. Ses bras tremblent ; son visage est boursoufflé ; ou bien il se mêle à la vocifération générale ou bien il reste

muet et comme absent. Une seule détermination semble arrêtée dans son esprit : celle de mourir sur les ruines de Berlin. A cette résolution se heurtent sans parvenir à l'ébranler, les plus pressantes objurgations de Keitel et de Bormann qui adjurent leur chef de mettre au moins sa personne et le principe du pouvoir en sûreté en se réfugiant en Allemagne du Sud ou en Norvège.

***

Tel est, dans ses lignes principales et dans sa couleur générale, le récit de la fin d'un monde sous le crayon d'un sténographe hitlérien. De ces dernières heures d'un régime idolâtre de la force, retenons l'aspect de faiblesse convulsive. Retenons aussi le démenti donné durant le dernier acte par l'attitude personnelle du Führer et ce qu'elle trahit de désarroi aux paroles prononcées par lui-même le 8 novembre 1943. Hitler reconnaissait alors aux heures de péril une singulière vertu : celle de révéler les hommes en permettant le départ entre le vaillant et le lâche. Ces vues de psychologie générale lui étaient une occasion d'assurer le monde de son sang-froid personnel et de la solidité de ses nerfs. Laissons-lui la parole : « Il ne se passe pas de semaine où je ne lise trois ou quatre fois dans la presse que j'ai eu un effondrement nerveux (Nervenzusammenbruch). Que je perde jamais mes nerfs, voilà qui est une fois pour toutes exclu (völlig ausgeschlossen). Tout le monde s'accommode d'un bon soleil. C'est quand l'orage est déchaîné et que le ciel est sillonné d'éclairs que se montrent les caractères durs et que se révèlent aussi les faibles. »

Cette idée de la défaillance nerveuse hante Hitler. Elle prend chez lui le caractère d'un « complexe ». La violence même, l'espèce de passion avec laquelle il repousse la possibilité d'un fléchissement des nerfs en sa personne nous attesterait plutôt une secrète conscience de sa fragilité interne. Dix ans plus tôt, voici ce qu'il dit le 13 juillet 1934. Rappelons les circonstances. Il vient d'assassiner Roehm et ses « complices ». Il vient d'étouffer dans la nuit le « complot » des S.A. (30 juin). Il sent qu'il doit s'expliquer devant son peuple. Il a du sang sur les mains, il va les laver devant le public. Il essaie d'abord une justification de ses actes et puis, comme toujours, il passe à ce qu'on dit de lui dans cette méchante presse de l'étranger qui l'irrite si fort. « J'ai lu ces derniers jours dans une feuille anglaise que j'avais subi un effondrement nerveux. Une petite enquête aurait permis à ses correspondants de savoir la vérité. Je puis assurer à ces messieurs que, ni pendant, ni après la guerre, je n'ai jamais eu un effondrement nerveux. »

Toujours ce mot : Nervenzusammenbruch ! Un mot qui le brûle et qu'il ne rejetterait pas avec cette fougue s'il ne correspondait pas à une plaie vive secrète.

Au dossier de la fin de Hitler et du suicide possible, versons quelques éléments. D'abord une précision personnelle donnée par Otto Strasser à l'auteur de ces notes à la veille de cette guerre. « Quand il verra la fin, Hitler se suicidera, mais il est lâche et il est cabotin : il lui faudra une galerie. » Dans le sous-sol de la Chancellerie de Berlin cette galerie a manqué. Eva Braun, Bormann, Keitel ne suffisent pas à faire un public.

Dans son livre consacré aux « Dictateurs », le journaliste britannique Ward Price, qui fut un des très rares familiers étrangers du Führer, nous confie qu'après son arrestation dans la villa Hanfstängel, trois jours après l'échec du putsch de novembre 1923, Hitler a connu une période de sombre dépression, que la pensée du suicide l'a hanté à la forteresse de Landsberg

où il attend son procès, qu'il a longtemps nourri dans sa cellule la pensée d'une grève de la faim sur le modèle de celle du lord-maire de Cork, mort environ un an auparavant.

Au moment du putsch de novembre 1923, il parle à plusieurs reprises de suicide devant ses complices. Il n'a jamais été plus photogénique : le geste d'estrade, l'ultimatum adressé au destin, le revolver appuyé sur la tempe, le doigt sur la gâchette : « si je ne réussis pas »...

La menace de suicide se corse de la menace tout court. Devant les jurés fortement impressionnés de la cour de Munich, Hitler, à l'audience, rappelle son mot à von Kahr (un personnage qu'il n'oubliera pas, une fois parvenu au pouvoir, car il est rancunier, et qu'un de ses premiers soins sera de faire disparaître). « Il y a cinq balles dans ce revolver : quatre pour les traîtres, la dernière pour moi si les choses ne vont pas droit. »

Enfin, et pour en finir avec les velléités suicidaires de Hitler, rappelons le passage de Gœbbels dans son livre paru en 1934 et intitulé *Du Kaiserhof à la Chancellerie d'Empire,* journal de la montée de l'hitlérisme.

Nous sommes en 1932. Des lézardes se dessinent dans le parti. La brouille avec Gregor Strasser menace de rompre l'unité. Hitler tombe dans des abîmes de sombre humeur et inquiète ses amis. Gœbbels nous rapporte une journée de cette époque (celle du 8 décembre 1932). « Le Führer arpente fiévreusement la chambre d'hôtel. On lit sur ses traits le travail de la pensée. La trahison de ses fidèles l'indigne. Brusquement il s'arrête dans la pièce et dit : « Si le parti se désagrège, en trois minutes j'en finirai avec un coup de revolver » (in 3 Minuten mache ich mit der Pistole Schluss).

Mot « bouleversant » que le « famulus » recueille avec la piété qui convient, en ajoutant pour le lecteur : « Phrase terrible qui oppresse le cœur comme un poids de cent kilos. » (eine zentnerschwere Last).

Nous ne nous sentons, pour notre part, nullement « oppressés ». Mais il nous faut cependant rapprocher de ces mots un passage d'un discours prononcé bien plus tard par Hitler et qui semble indiquer une certaine continuité dans la hantise de la fin volontaire en cas d'insuccès. Nous sommes cette fois au 1er septembre 1939. La guerre vient d'éclater. Devant le Reichstag, Hitler a sa voix la plus pathétique des grands jours : « A partir de cet instant, je ne veux plus être que le premier soldat du Reich. En reprenant l'uniforme, j'ai repris le vêtement qui a toujours été pour moi le plus sacré. Je ne le déposerai qu'avec la victoire ou bien... je ne verrai pas la fin. » (Oder ich werde dieses Ende nicht mehr erleben). A-t-il tenu sa promesse ? Le maréchal Joukow à Berlin, le 9 juin, ne le croit pas, nous l'avons dit. Le mariage avec une actrice de cinéma (Eva Braun) deux jours avant la chute de Berlin ne lui paraît pas indiquer des dispositions suicidaires.

***

Il y a cependant une question qui, à nos yeux, prime en importance la question du décès ou de la survie de Hitler (car de toutes façons son rôle effectif de chef est fini), c'est la place qu'il peut encore tenir après la disparition.

La mort est à peine officiellement annoncée que déjà de petits « papillons » clandestins surgissent, nuitamment apposés sur les murs de l'Allemagne occupée par les mains de jeunes croyants de la « Jeunesse hitlérienne » : « Heil Hitler », « Es lebe der Führer », « Junger National-Sozialist erwache ! » Un poste d'émission, clandestin lui aussi, annonce aux fidèles que Hitler

« va revenir en Allemagne et sauver le Reich ». Hitler lui-même n'a-t-il pas, avant cette guerre, annoncé à Rauschning sa transfiguration posthume quand il lui a affirmé l'existence de choses mystérieuses dont lui-même, Hitler, n'était pas autorisé à parler, quand il lui a prédit une « révélation » qui suivrait sa mort, une mort acceptée en holocauste pour son peuple, une mort qui serait « l'achèvement de sa mission »? Une atmosphère de mystère enveloppe l'homme dès sa sortie de la scène. Sous nos yeux naît la légende.

Craignons cette légende, craignons une apothèose secrète, une sorte de transfiguration du dieu : Hitler monte sur le Thabor nazi et disparaît dans une nuée lumineuse. Le national-socialisme a toujours aimé ces rappels du Livre. Nous n'avons pas oublié la littérature hitlérienne qui, dans une évocation blasphématoire de la Cène, montrait le Führer « rompant le pain et le donnant à manger à son peuple ».

L'Encyclique de la condamnation, l'encyclique *mit brennender Sorge* mettait l'accent sur la tendance si frappante du national-socialisme à emprunter au christianisme son vocabulaire en le détournant de son vrai sens, en vidant les mots de leur acception pour en faire les porteurs d'une fausse mystique. Tout le monde connaît ces credos racistes qui ont traîné partout. Du genre de celui-ci, par exemple :

« Je crois en l'homme souverain, Seigneur de toutes choses et de toutes puissances sur terre. Je crois en l'Allemand, Seigneur de lui-même, qui a été conçu sous le ciel nordique entre les Alpes et la mer, a souffert sous les disciples de Mammon, est descendu aux enfers, sous les verges et les calomnies des démons de toute nature, est ressuscité après des dizaines d'années de misère et de désespoir des ténèbres de la mort nationale, est monté au ciel d'Eckhardt, de Bach et de Gœthe, où il est assis à côté de son frère de Nazareth, à la droite de l'Éternel, d'où il viendra juger les enterrés vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit de l'Humanité, à la Sainte-Église de l'Avenir, communion de tous ceux qui ne servent que le bien du pays, à une éternelle vie dans l'avenir comme dans le passé. Amen. »

Ce credo hitlérien est d'avant la guerre. Pendant la guerre il a eu des frères de même encre. Il nous faut admirer la continuité du « style » hitlérien, la fidélité à lui-même dans le lyrisme religieux.

Sous toute la littérature raciste affleure cette divinisation de l'effort humain et singulièrement de l'effort germanique et cette déification de l'homme qui en a été la plus éclatante incarnation.

Pour la jeunesse du IIIe Reich, Hitler a été l'être au-dessus des lois, qu'un destin nominal avait placé en dehors du possible humain et de ses limites, l'homme d'une mystérieuse quatrième dimension. Quand un témoin essayait de remontrer à un adolescent allemand que le pouvoir du Führer n'était tout de même pas sans bornes et que son chemin en ce monde, après avoir été longtemps favorisé par l'inertie générale, finirait par rencontrer un jour des obstacles, qu'aucun homme n'était dieu, c'était régulièrement à la même souriante fin de non-recevoir qu'il se heurtait : « Der Führer wird's schon machen ». « Le Führer saura bien résoudre la difficulté. » Point de raisonnement, une certitude.

C'est cette adhésion totale de l'âme qu'il faut considérer pour bien mesurer le danger de la légende hitlérienne. Auprès de l'adolescence et de la jeunesse surtout. C'est-à-dire auprès de l'Allemagne qui nous intéresse en première ligne parce qu'elle sera l'Allemagne de demain. Le national-socialiste, avec un sens psychologique très sûr, a très vite renoncé à l'homme qui, par son âge, échappait dans une certaine mesure à ses prises parce qu'il avait connu un autre monde, parce qu'il pouvait « comparer ». La génération dont il

pouvait dire : Sie können sich nicht mehr umstellen (ils ne peuvent plus changer leurs positions) ne l'intéressait plus. Ce qui l'intéressait, c'était la pâte humaine encore plastique, c'était la génération allemande qui n'avait pas vu autre chose et que cette carence de tout élément de comparaison rendait d'autant plus malléable entre ses doigts. Entre national-socialisme et jeunesse il y a eu plus qu'une entente, il y a eu presque identification. Le national-socialisme flattait la jeunesse en lui disant que c'était elle qui était le support de l'Allemagne nouvelle, en l'investissant de la première fonction dans l'État. Et il la conquérait en même temps par le romantisme essentiel qui est en lui : les étendards trempés dans le sang des martyrs de la révolution (Blutfahnen) ; les poignards gravés des mots Blut u. Ehre (sang et honneur) ; l'exaltation dans le sacrifice en même temps que l'orgueil de faire trembler, d'être « les fléaux de Dieu » : « Nous sommes, nous autres les jeunes, proclame l'un des héros du dramaturge nazi Hans Johst, l'épouvante des temps à venir : qui nous conquiert a conquis l'éternité. »

Le jeune nazi a vu la vie comme un film, comme l'un de ces films que le régime, avec tant de persévérance, faisait passer devant son regard. « Tod, Trommeln, Fanfaren » (Mort, Tambours, Fanfares) ; nous nous rappelons le titre d'un de ces films. Il dit bien l'espèce de simplisme héroïque , et ce romantisme de l'adolescence dont nous parlions à l'instant.

Un trait qui ne s'effaçait pas chez l'être plus âgé. L'enfance qui se prolonge au delà de ses limites biologiques a un nom en médecine : l'infantilisme. Mais ce n'est pas enfance qu'il faut dire, c'est adolescence. Par beaucoup de côtés l'homme en veste brune restait un collégien attardé. Et il y a beaucoup de vrai dans la définition qu'ont donnée du nazisme des Allemands qui le connaissaient bien : eine Verewigung der Pubertät (un prolongement indéfini de la puberté). On l'a appelé aussi dans son pays d'origine : eine Jugendpsychose (une psychose de jeunesse). Le nazisme a vraiment été en Allemagne « le mal de la jeunesse ».

C'est ce trait fondamental qui, aujourd'hui, donne sa gravité au danger d'une légende hitlérienne. Cette légende, aidée par la brume de mystère qui flotte autour des derniers moments d'Adolf Hitler, trouvera dans le cœur de l'adolescent d'Allemagne une réceptivité naturelle.

Elle sera favorisée par autre chose : par la brutalité du contraste entre le monde que quitte cette jeunesse et celui dans lequel elle entre. Elle quitte le monde de l'orgueil et de la force pour entrer dans celui de la faiblesse et de l'humiliation. L'Allemagne flamboyante et casquée d'hier, elle la voit aujourd'hui gisante. Elle ne prendra pas facilement son parti de la décoloration de son univers. Les défilés, les étendards claquant au vent, les battements de tambour au milieu de la petite ville allemande qui admire, les serments de fidélité au dieu, toute cette lumière, tout ce soleil, il lui faudra donc renoncer à tout cela !

Soyons assurés que toutes les effigies du Führer ne seront pas livrées à la destruction. Des images seront conservées comme des reliques. Une flamme secrète continuera de brûler devant l'icone. Il y aura des heures où, devant quelques fidèles, toutes portes fermées, on fera tourner le disque du *Horst Wessel* conservé et caché dans un coin de l'armoire. Toutes les religions traquées ont leurs catacombes.

ROBERT D'HARCOURT

UN AN DE RADIO FRANÇAISE LIBRE

« Il faudrait vous occuper, vous les jeunes, de ces merveilles! Tenez, « votre » radio, par exemple, peut rendre pas mal de services. Il faut l'organiser au bénéfice de l'intelligence. Qui y songe? »

PAUL VALÉRY

— Dis donc, Amédée, s'écria-t-elle, nous allons pouvoir monter la téhessef au sixième, maintenant qu'il n'est plus besoin d'écouter les Anglais !

C'est ainsi que mon hôtesse interpellait son époux, au soir de ce jour « V » des Parisiens, en août 1944, alors que l'on passait à table pour sabler le champagne de la libération. Cette dame ne croyait pas si bien dire : elle faisait preuve d'un sens prophétique des plus saisissants et les mois qui suivirent ne devaient, hélas ! que vérifier sa perspicacité !

Il faut dire en toute justice que la radiodiffusion française libre avait fait de beaux débuts : le 20 août, à 22 h. 30, au second jour de l'insurrection, résonnaient sur des ondes encore clandestines, mais déjà éclatantes, les plus célèbres marches militaires du répertoire. Le 24, à 10 heures, le premier émetteur pour toute la France était mis en marche. Et le 25, après dîner, alors que les Paquis, Beauplan et autres Loustaud bouclaient leur dernière valise, retentissait ce fameux et sublime appel aux curés et bedeaux parisiens, appel aux cloches de la capitale ! Puis c'était, quelques instants plus tard, l'interview du gendarme haletant, qui venait de voir les avant-gardes de Leclerc s'engager dans le haut du boulevard Saint-Michel ! Jamais on n'entendit, jamais on n'entendra plus beau reportage ! Il faut dire que le sujet était bon !...

Peu de temps après ces journées héroïques et ardentes, M. Jean Guignebert était nommé directeur de la Radiodiffusion française. Et ce n'était que justice. Il était, avant-guerre, chef du Centre d'information des Services radiophoniques, fonctions qu'il assuma jusqu'à ce que l'armistice de juin 1940 l'eût amené à donner sa démission. Les quatre années d'occupation, il les met à profit pour s'infiltrer peu à peu parmi les fonctionnaires de Radio-Vichy et même de Radio-Paris, s'efforçant de les noyauter. Les premières bases sont bientôt jetées. Il développe son réseau d'organisations. La radio libre naît. Elle sort de l'ombre à l'heure dite, un peu misérable, mais vail-

lante au milieu des barricades. Tout cela est dû à la magnifique impulsion de M. Guignebert. Et cela fait regretter l'ampleur des obstacles auxquels il se heurte, autant que l'insuffisance ou la médiocrité de certains des collaborateurs qu'il s'est adjoint ou de services fonctionnant sous sa haute direction.

*
* *

Il importe de signaler dès le seuil quel redoutable handicap donne aux services de la R.F. la vertu intransigeante et digne des héros de Plutarque que M. Guignebert s'efforce de pratiquer et de maintenir en ce qui concerne l'épuration. Il n'admet pas que l'on revienne avant terme sur l'exclusion d'un grand nombre de vedettes dites pourries, vedettes qui, à tort ou à raison, seraient les plus sûrs artisans du succès de nos émissions. Leur retour au micro suffirait bien souvent à stopper ce mouvement de désaffection du public pour les ondes françaises. Vertu héroïque dont il n'est pas douteux qu'elle est des plus préjudiciables au rendement qualitatif des services radiophoniques. N'eût-il pas été possible d'*autoriser* certains artistes, en les obligeant, à titre de sanction purement professionnelle, à verser tout ou partie de leurs cachets à une caisse spéciale ? Il n'aurait pu s'agir, naturellement, que de ceux dont il est prouvé, comme c'est souvent le cas, qu'ils n'ont commis sous l'occupation aucune faute grave, qu'ils ne se sont livrés à aucune propagande en faveur de l'ennemi, qu'ils n'ont, en somme, interprété pendant quatre ans Bach, Labiche ou Vincent Scotto qu'à seule fin de gagner leur vie ? Les auditeurs moins pointilleux que les Comités de libération, et plus soucieux qu'eux du plaisir de leurs oreilles, y auraient ainsi trouvé leur compte, et la vertu justement farouche de M. Guignebert n'en eût été qu'à demi offensée.

Car ce qui choque le plus à l'écoute, ce n'est pas tellement la composition des programmes : ils sont améliorables ; ils sont aussi très défendables en eux-mêmes. Il en faut pour tous les goûts et tous les genres de programmes peuvent se justifier : swing ou musette, symphonie ou conférence, tout est éminemment possible. Il est bien évident, toutefois que l'on ne saurait se satisfaire des innombrables auditions de disques dont on nous inonde, sous les prétextes les plus saugrenus. C'est bien ici le signe d'une véritable impuissance à créer le style radiophonique digne de ce nom, que requiert absolument une radio nationale. Il y a aussi les textes de présentation qui les accompagnent, sauces ennuyeuses, pour la plupart chefs-d'œuvre d'un intolérable verbiage, triomphe des calembours éculés, pataquès, cuirs, bafouillages, lapsus, barbarismes même et solécismes. La mauvaise diction, enfin, ne devrait-elle pas être ici incriminée autant que le contenu de ces textes ?

En cette matière, les *speakers*, hélas ! excellent à fleurir leurs commentaires de toutes sortes de gentillesses linguistiques ou grammaticales, qu'ils débitent, d'ailleurs, sur le ton le plus faux du monde. Ah ! l'exaspérante cordialité de ces « chers-z-auditeurs » ! L'un, sans s'émouvoir, commence ainsi son homélie : « Sous l'œil paternel des maires !... » ; l'autre, parlant de Bordeaux en fête le 9 mai, évoque « la négresse se donnant libre carrière dans toute la ville » !... Et les « hérioglyphes »... et « la » cénotaphe, etc...

On apprend à parler au micro, et assez rapidement même, pour qu'en l'espace d'une année on ait pu former une équipe de *speakers* dignes de ce nom, suffisamment instruits, spécialisés par matière.

Et comme les choses ne s'arrangent pas avec le temps, on est en droit de se demander à quoi s'occupent ces 70 ou 80 fonctionnaires qui, sous l'appellation de « rapporteurs du Service du Contrôle des émissions », ont

pour rôle de tout écouter. On les paye pour cela. Ils ont rédigé, paraît-il, quelque 3 000 rapports : que pouvaient bien contenir ces mystérieux documents? On l'imagine mal !

Il n'est point question ici de faire de la critique à sens unique. Ainsi, du point de vue technique, il n'est pas contestable que la radio s'améliore : le nombre des « incidents techniques », des « circonstances indépendantes de notre volonté », etc..., a considérablement diminué, au point de disparaître complètement. Et, à ce titre, la radio n'est pour ainsi dire plus une convalescente : songez que, sur les 42 émetteurs en service le 1er août 1944, 4 ou 5 seulement restaient utilisables après le départ des Allemands. Matériellement parti de zéro ou à peu près, M. Guignebert est donc parvenu à mettre sur pieds deux chaînes régulières, ainsi qu'un certain nombre d'émissions consacrées à l'étranger, passant sur ondes courtes en une quinzaine de langues différentes.

Mais ceci posé, ce que l'on ne peut pas ne pas discuter, c'est la qualité du contenu lui-même des émissions : là, du moins, on ne partait pas de zéro, malgré les ravages commis par l'épuration. Voyons quelques détails :

***

Et pour commencer, à tout seigneur tout honneur : les émissions de variétés. C'est la série qui est supposée toucher le plus vaste public. C'est donc la plus délicate à réussir. Médiocres au début, il était difficile de penser que ces émissions pussent empirer. C'est, hélas, ce qui est arrivé !

Elles constituent le plus éclatant échec, la concrétion la plus affligeante de vulgarités, calembredaines, platitudes, sornettes, redondances, grossièretés, jeux de mots éreintés auprès desquels ceux de l'Almanach Vermot sont le triomphe et la quintessence du goût, de l'esprit, de l'humour les plus délicats et les plus nouveaux. Dans l'ensemble, et à quelques très rares exceptions près, elles ne semblent se proposer d'autre objectif que la mise en valeur de notre bêtise nationale. Et si l'on veut bien penser que la radio est régulièrement écoutée, dans le monde entier !...

On a entendu — mais oui — Gabaroche chanter au *Carrefour des ondes :*

As-tu vu la canne à Leclerc
Se dresser en l'air !

Et cette scène dans l'Olympe (?) : « Nom de moi, dit le Seigneur Dieu, je me retire dans mon bureau pour deux ou trois siècles ! Le temps de fumer quelques volcans, et vivement la classe !... »

Et cet autre, fantaisiste impayable sans doute, qui nous annonce, pour clore dix minutes de gaîté, *la Marche des bonnes à poils*, par la fanfare de la Garde républicaine ; après quoi il conclut : « Attendez-moi cinq minutes, je reviens dans un quart d'heure ! »

Ne parlons pas de la *Fenêtre ouverte*, destinée aux malades et dont on se demande vraiment si elle n'est pas une émission d'extermination — de *l'Heure du Soldat*, dont les plaisanteries miltonesques font penser qu'il s'agit d'une entreprise de la 5e colonne pour la démoralisation de l'armée ni du quotidien *Ephéméride*, chef-d'œuvre de la plus prétentieuse sottise.

Il faut signaler, pour applaudir, que l'on a heureusement interrompu les interruptions ineptes de Pierre Asso dans l'interminable, abominable et minable émission de *Musique ininterrompue*, musique elle-même indigne du kiosque de Palavas-les-Flots !

Voilà tout ce qu'on offre pour faire gai, pour faire vivant, pour faire joyial, pour faire naturel, pour faire piquant, pour faire public : voilà ce qu'on donne en pâture au peuple le plus spirituel du globe !

Ne parlons pas non plus de *la Pensée du matin* — « l'amour est une rose dont on ne conserve que les épines » — qui, comme on le voit, embraye la journée sous le signe de la plus aimable nouveauté, de la morale la plus éducative...

Il est curieux d'observer, d'ailleurs, à quel point le genre d'esprit qui règne dans ces émissions se révèle contagieux : il suffit qu'une fantaisie soit acceptable pour qu'elle devienne bientôt insupportable d'idiotie et de puérilité. On a vu ainsi se pourrir littéralement *les Tribunaux du Ciel*, réplique déjà pâle d'*En correctionnelle* de jadis, les productions de M. Henry Kubnick, à l'origine excellentes, ou celles de M. Marcel Achard qui, sur le tard, étonnèrent quelque peu venant d'un pareil talent.

Quant à l'*Arc-en-ciel des chansons*, de M. Robert Beauvais, s'il n'annonce pas le beau fixe, il constitue, malgré tout, une des meilleures présentations du dimanche matin. Seulement, pour ne pas laisser aux auditeurs le temps de s'habituer aux bonnes choses, on prend soin de leur administrer immédiatement *Musette et chanson*, qui en est la plus triste et ennuyeuse caricature, ornée, d'ailleurs, d'un commentaire d'une bafouillante et imbécile sentimentalité.

On vient alors nous dire que la Radiodiffusion française reçoit des milliers de lettres d'approbation. Je veux bien. Mais c'est désolant pour nos compatriotes. Et les centaines de milliers d'autres auditeurs qui désapprouvent ? Il n'est pas exact, en effet, de dire que l'auditeur se contente de ce qu'on lui donne, c'est-à-dire de peu. Il n'est pas exact de dire, comme on l'entend trop souvent, que *c'est l'auditeur qui veut ça*.

Le bilan de ces fantaisies, variétés et autres plaisanteries se solde par un passif affolant : manque d'idées, manque d'invention, faiblesse, pauvretés vertigineuses. Instants de désolation, de consternation !...

Alors ?...

*
* *

Alors, on pourrait peut-être se tourner vers des productions d'un autre ordre, qui pourraient être facilement perfectionnées : je veux dire les émissions théâtrales, reportages, conférences documentaires, éducatives ou spécialisées, les concerts, enfin.

Les réalisations dramatiques sont, elles, très irrégulières. Il en est d'excellentes. Il en est d'odieuses. Mais ici, du moins, on discerne les causes et, dans une certaine mesure, les remèdes.

Le théâtre radiophonique, sous sa forme actuelle, est un genre hybride. Il est en équilibre instable entre la scène proprement dite et la télévision ; il n'existe, en somme, qu'en attendant d'être chassé par la télévision. C'est un genre forcément faux, puisqu'il ne peut exploiter que des textes écrits pour la scène elle-même et où, pour suppléer à la vision, il est indispensable de faire intervenir un bruitage plus ou moins heureux et des commentaires indicatifs diversement adroits et rompant immanquablement le rythme dramatique. Ce n'est pas encore du théâtre radiophonique. C'est ce qu'on a appelé du théâtre aveugle... en un mot, du rafistolage, ce que l'on intitule pudiquement du *montage*.

Je n'en veux pour exemple que les émissions de vaudevilles présentées excellemment par M. Serge Veber : là, plus que partout ailleurs, on mesure tout ce qu'une pièce de théâtre perd en accent et en rythme au micro.

On a cependant compris jusqu'à un certain point qu'un art — et il n'y a pas de raison pour que le théâtre radiophonique provisoire avec ses moyens propres ne soit pas une forme d'art — ne peut s'épanouir qu'en fonction des facteurs matériels qui le conditionnent ; et le responsable des émissions dramatiques a voulu susciter des pièces écrites spécialement pour le haut-parleur, directement pour lui, avec musique de fond adéquate. Ceci est hautement louable. Le point noir, hélas ! c'est qu'il ne dispose guère de crédits et ne peut que s'adresser à des auteurs de qualité très, mais très secondaire, pour ne pas dire plus.

Salacrou, Achard, Passeur, Amyel, Sauvageon, Jeanson, même feu M. Giraudoux, comme MM. Beydts, Honegger, Auric, Scotto ou Silviano préfèrent, à juste raison, les centaines de milliers de francs que leur offre tel producteur de film au cachet cacochyme de quelques milliers de francs de la R.F. Et je ne parle que des plus modestes...

Il y a encore le problème de l'interprétation. Et là, cette grande misère provient aussi sans doute des malheureuses contingences financières : il semble, qu'exception faite pour de rarissimes vedettes, l'honorable corps des acteurs radiophonique soit exclusivement composé des déchets de la scène ou de l'écran. Et c'est tout dire !...

Dans ces conditions, pourquoi, à l'exemple des troupes nationales dramatiques ou lyriques, ne pas prévoir la mise sur pied d'une vaste troupe radiophonique nationale, travaillant sérieusement et régulièrement dans l'esprit et le style du micro et évitant ainsi ce petit air de lecture improvisée, de *répétition à l'italienne*, qui caractérise la plupart de nos spectacles radiophoniques ? On leur apprendrait bien vite que l'émission vocale, le rythme, les respirations, les silences, les éclats, le parler faux ou vrai du théâtre ou du studio sont loin de convenir aux facultés relativement réduites du haut-parleur.

Si la question du théâtre est loin d'être désespérée, malgré ces *montages* souvent pitoyables et ces misérables acteurs qui parlent faux à souhait, il n'en est pas de même au rayon Informations.

Ici, c'est l'extravagance, l'incohérence. Des parlottes, des discours ! Parler pour ne rien dire ! Enfin, du parti pris, c'est-à-dire tout ce que M. Guignebert condamne le plus : du sens unique ! Les émissions d'informations se caractérisent par deux traits : d'abord un petit goût de réchauffé tenant à ce que le journal parlé, jusqu'à 14 heures au moins, ne fait que reproduire les nouvelles parues dans la presse du matin — et l'on sait que les journaux tombent la nuit vers 1 ou 2 heures ; — ensuite les jabotteries, les jacasseries, les « jaspineries » des commentateurs dont M. Henri Bénazet est le prophète. Héritier spirituel de Madame Geneviève Tabouis, M. Henri Bénazet sait tout, voit tout, comprend tout : le présent, le passé, l'avenir et jusqu'aux plus secrètes pensées des Trois Grands. On tremble à la pensée que les services d'informations étrangers sténographient tout cela...

Il y a aussi un certain *Magazine du Journal parlé* — direction d'opinion plus qu'information véritable — qui est assez badin dans son genre. Passe encore pour les informations à retardement. Mais pour l'exégèse d'information, je ne suis plus tout à fait sûr d'être d'accord. L'information, c'est la matière brute et l'on ne peut guère faire autrement que de la servir comme telle, quoique certaines intonations de voix puissent en dire long, surtout à l'occasion d'une revue de presse bien préparée, j'allais dire bien fourrée... L'exégèse, dans ce cas, c'est la formation de l'opinion publique. Pour la presse imprimée, chaque lecteur choisit le mode de suggestion qui lui est le plus agréable, ce qui indique déjà un certain degré de civilisation et de raffinement. Mais pour la presse radiophonique, en l'état actuel des choses, il n'y a pas à choisir : c'est la voix unique et obligatoire.

« Six millions de Français écoutent la radio... C'est dire combien l'information radiophonique pénètre profondément dans tous les milieux sociaux pour les influencer... Pourquoi les revues de presse sont-elles, en général, incomplètes, donc tendancieuses, au lieu de respecter les principes d'impartialité et de loyauté qui devraient dominer une vraie radiodiffusion républicaine ?... Il faut que le micro de notre démocratie soit ouvert à toutes les tendances patriotiques, à toutes les philosophies nationales, et pas à une seule... Le système de l'opinion unique, monsieur le Ministre, c'est celui de Vichy imité servilement de celui de Gœbbels. Personne n'en veut plus en France libre ! » Ce sont là quelques-unes des paroles énergiques et sensées prononcées par M. Joanny Berlioz, au nom de ses amis communistes, devant l'Assemblée consultative, lors de la discussion du budget de la Radiodiffusion française en mars dernier. Et je regrette de n'avoir pu les noter toutes, car toutes étaient comme celles-ci inspirées des meilleurs principes de la liberté démocratique et le raccourci de M. Joanny Berlioz éclaire bien la question. Seulement, là où ne suis plus d'accord avec lui, c'est en ce qui concerne le sens dans lequel s'exerce présentement cette dictature de l'opinion. Il est bien certain, en effet, que les informations radiophoniques témoignent d'une évidente complaisance pour la gauche et particulièrement vers la gauche communisante, tendance incontestable et exclusive.

On aurait pu croire que cette année « V », fertile en événements, incidents, accidents, allait susciter de brillantes vocations de radio-reporters. Il serait injuste de ne pas rendre hommage au travail accompli et avec quel succès, par des hommes tels que Michel Droit, blessé en Allemagne au cours de l'un de ses excellents reportages ; Pierre Crénesse, dont on n'est pas près d'oublier l'émission prise en première ligne lors de la jonction des troupes russes et des avant-gardes américaines, et quelques autres. Mais ce sont là virtuoses rares. Le tout-venant quotidien est, hélas ! moins satisfaisant, et là encore, comme pour les *speakers*, une école s'impose. Le radio-reportage est presque toujours une improvisation difficile. Mais on apprend à improviser comme à parler. Je vous fais grâce ici des paroles recueillies au cours des défilés dont nous avons été comblés cette année. C'est toujours du genre suivant : « Nous sommes sur la place de l'Arque-de-Triomphe ; j'aperçois, perchés sur les toits de l'hôtel Ritz... » ou bien : « Le général X... passe en revue les troupes qui ont participé à l'investigation de la ville... », etc. Ceci admis, la plupart de nos radio-reporters sont de redoutables bavards et, pour éviter le *trou*, ils ne craignent pas de se laisser emporter par un débit torrentueux et monotone, qui sombre immanquablement dans le bafouillage, le galimatias, le coq-à-l'âne, toutes gracieusetés qui n'ont même pas le mérite d'être vivantes, ni de nous fournir les raccourcis que l'on est en droit d'attendre de ces dessinateurs express. Il est évidemment très délicat de ne dire que ce qu'il faut, et trop de minutieuse précision peut nuire tout autant que le désordre le plus incohérent.

Les émissions littéraires, montages éducatifs ou documentaires, conférences d'initiation aux arts mériteraient, par contre, d'être développées. Et elles prendraient avec profit la place de ces désolantes émissions gaies, angoisse de nos ondes françaises. D'un niveau plus qu'honorable, les trois quarts d'entre elles sont des réussites incontestables de vie, d'intérêt, de goût, souvent d'émotion. Impossible de les citer toutes ; écartons tout de suite les émissions coloniales et autres *Provinces d'outre-mer*, véritables cataclysmes style maison. Mais l'hommage au poète Robert Desnos rendu par M. Guignebert et ses camarades de *Paris vous parle*, celui si noble de Jacques Lacour à Saint-Exupéry, l'émission de Jean-Jacques Vierne en souvenir de Jean Prévost, l'excellente série de Claude Etchepare *les Musiciens peints par eux-mêmes*, certaines réalisation de Paul Castan, Guy Brun, Marie-

Louise Bataille, *l'Histoire de la musique* que l'on regrette seulement d'entendre passer à 7 h. 45 du matin (!), *l'Histoire du journalisme*, *l'Histoire du cinéma*, le cycle d'émissions organisées pour le centenaire d'Anatole France, celles, enfin, adroitement improvisées à l'occasion de la mort et des obsèques de Paul Valéry, tout cela est dans l'ensemble excellent, et si la réussite à l'écoute n'est pas toujours sans reproche, il n'y a ici aucune critique grave à formuler à l'encontre de ces réalisations.

Peut-être la quotidienne *Heure de l'Education française* serait-elle l'émission de cet ordre susceptible de soulever le plus d'objections. Cette importante production est mal placée : qui d'entre nous peut tous les matins, de 9 heures à 10 heures, s'installer dans un fauteuil pour glaner cette manne, un peu morose parfois, un peu quinteuse, mais toujours profitable et souvent bienfaisante ? De temps en temps, la langue fourche à l'orateur qui nous précise : «Ceci se passe au pays de Chat-na-âne », ce qui, phonétiquement, produit un curieux effet à l'écoute. Mais ce sont là incidents assez peu fréquents. Sans être trop savantes, ces causeries, qui restent à la portée de tous, conservent un niveau très suffisant. Parfois, cependant, un peu trop d'érudition pure : il semble, en effet, qu'elles doivent se proposer des buts plus directement pratiques, d'autant qu'en la matière on peut facilement et avec plus de profit faire, en quelque sorte, de l'histoire comparée à l'actualité. Je crois qu'il importe peu aux auditeurs de recueillir les détails du voyage d'Odoric de Pordenone au XIVe siècle, de la bataille d'Aleria contre la flotte phénicienne, d'être instruit de la nature albanaise, de la « faune cavernicole », des « insectes rouleurs de cigares » ou du mal des montagnes. Faire ressortir les points de contacts, les motifs de divergence entre les choses du passé et celles d'aujourd'hui ou de demain contribuerait sans doute à rendre plus vivante et plus profitable une émission à laquelle, par ailleurs, il n'y a lieu que d'applaudir.

***

Nous voici bientôt arrivés au terme de notre expédition radiophonique : la musique. C'est par elle que nos ondes peuvent parler le plus éloquemment et au plus grand nombre ; et c'est heureusement le langage que l'étranger sera le plus apte à comprendre, plus tenté de le capter que celui de la *Famille Duraton* ou de *l'Os libre*.

En ce qui concerne les programmes, il importait de voir grand, très grand, de ne pas s'enfermer dans une tendance, une époque, de ne pas favoriser l'une plutôt que l'autre, sauf, peut-être, à insister plus fortement sur la musique française, laquelle, comme chacun sait, est la plus mal connue. Il fallait, enfin, montrer au grand public qu'entre les primitifs, les classiques, les romantiques, les modernes, et aussi les contemporains, court un même fil qui les unit et fait de nos maîtres d'aujourd'hui, de ceux à qui nous pouvons parler, que nous pouvons connaître, que nous pouvons voir vivre et travailler, des artistes de la même espèce, de la même essence, de la même famille que ceux qui les ont précédés.

Tout ceci, la Direction de la musique à la R.F. l'a parfaitement compris. C'est ce dont il faut louer, au premier chef, le compositeur Henri Barraud, responsable du service. Entouré de collaborateurs comme Roland Manuel, Rosenthal, Capdevielle — j'en oublie, tout en m'étonnant de ne pas voir figurer parmi eux un musicien de l'inappréciable valeur d'un Roger Désormière — il a réalisé, pour l'année qui vient de s'écouler, un ensemble de programmes de dimensions majestueuses, colossales et comme je ne crois pas qu'une seule radio au monde puisse se vanter d'y avoir seulement songé.

L'année entière a été dominée par deux cycles : l'un consacré à l'audition intégrale de l'œuvre symphonique du plus grand compositeur contemporain, Igor Strawinsky ; l'autre à celle, intégrale aussi, des compositions de musique de chambre de Fauré à l'occasion de son centenaire.

Une troisième série qui va se poursuivre encore : *le théâtre lyrique en Europe*. On peut y entendre soit des opéras peu connus d'auteurs célèbres, soit des compositions de musiciens dont les noms risquent, bien à tort, de sombrer dans l'oubli.

Les concerts publics du jeudi, où toutes les tendances ont été représentées et où un certain nombre de contemporains se sont même vus consacrer de substantiels festivals.

Plaisir de la musique, de Roland Manuel, est à louer sans réserve : il nous a piloté, au cours de ces derniers mois, à travers les coulisses de l'art musical tout entier.

Les lettres de noblesse de la musique française, de Jacques Chailley, où chacun peut réentendre et souvent découvrir les trésors de l'art musical français du moyen âge. On regrette seulement que cette malheureuse émission ait lieu tous les quinze jours, à 23 h. 15, heure où l'audience doit être singulièrement réduite !...

Séries d'opéras-comiques, d'opérettes, concerts de musique de chambre enfin, parents assez pauvres d'ailleurs.

Magazine musical excellement présenté par MM. Herman Moyens et Daniel Lesur. Concerts de solistes enfin.

Bravo ! Mille fois bravo !

Mais, hélas ! car il y a des *mais* et des *hélas*, nous voici au troisième point, où tout est loin d'être aussi rose, celui de l'interprétation. Il faut mettre à part l'Orchestre national, aux destinées duquel préside habituellement M. Rosenthal : c'est là un instrument d'une qualité peu commune et qui, lorsqu'il n'est pas surchargé de travail, est susceptible de mettre au point des exécutions de tout premier ordre. La médiocrité de certaines auditions provient, ici encore, d'une misérable question de crédits, et il serait absolument nécessaire que les artistes de l'Orchestre National pussent se consacrer uniquement à deux émissions (symphonique ou lyrique) par semaine, à l'exclusion de tout autre service. Et pour cela, il faudrait qu'ils fussent suffisamment payés.

Quant à M. Rosenthal, à qui l'on est redevable de si belles soirées, tout autant que de si irritantes, il semble qu'il y aurait intérêt, pour lui permettre de reprendre son souffle, de lui faire partager ses fonctions avec un autre chef déjà consacré, en attendant que l'Ecole de direction d'orchestre de la R.F., qui va fonctionner l'an prochain, ait produit les fruits que l'on est en droit d'en attendre.

M. Barraud est le premier à déplorer lui-même les manques des deux autres orchestres (symphonique et lyrique) : souhaitons qu'il fasse bien vite le nécessaire, car ce n'est vraiment pas brillant.

Il y a aussi la chorale. La chorale est mauvaise. Je l'ai dit ailleurs ; je le répète. Mais depuis, j'ai mieux éclairé ma lanterne. Je n'accusais que les choristes : j'avais tort. Ils sont loin d'être entièrement responsables. Et ce sont encore ici des raisons de gros sous : les Finances ont amputé d'un tiers les effectifs demandés par la Direction. D'où insuffisance numérique très nette. Conséquence pratique : voici des gens à qui l'on impose, dans certains cas, d'assurer 52 services par mois. Dans ces conditions, il est bien évident qu'une bonne petite moyenne ne peut même pas être atteinte, étant donné surtout la difficulté des partitions figurant aux programmes. A noter, enfin, que les choristes de la R.F. ne reçoivent que des traitements très infé-

rieurs à ceux de l'Opéra et de l'Opéra-Comique : et il n'est que d'entendre *Boris* ou *Carmen* pour se rendre compte que ces derniers sont loin de représenter l'aristocratie de la musique chorale ! Il s'en faut, hélas ! On m'a raconté que lorsque les choristes de la R.F. demandent de l'augmentation, les Bureaux leur répondent en exhibant les articles de presse traitant sévèrement leur ensemble. Les Bureaux sont des fripons de s'abriter ainsi derrière le bon dos de la presse qui, quelle que soit la justice ou l'injustice de ses décrets, ne peut accepter un tel procédé. La critique est là, au fond, pour qu'on lui donne tort, sinon elle n'est plus un élément constructif. On se plaint qu'en France le recrutement des bonnes chorales est impossible : *les Jeunesses musicales de France* s'efforcent depuis trois ans de mettre sur pied des ensembles vocaux. Clairsemés encore, les résultats n'en sont pas moins éclatants. Hé bien ! ces mêmes Pouvoirs publics n'ont rien trouvé de mieux que de réduire la subvention annuelle des J.M.F. de plus d'un tiers, au moment où il fallait l'augmenter d'autant... C'est cependant au sein de telles associations que de bons éléments peuvent se développer.

La question des solistes n'est pas moins épineuse. Le niveau des solistes est assez pitoyable, et l'artiste qu'est M. Barraud reconnaît lui-même qu'il « n'en éprouve pas une fierté particulière » — charmant euphémisme —. Il nous dit qu'il cherche, mais que sa chasse à l'homme ne donne rien par suite des vides créés dans les rangs des musiciens par la hache du Comité de libération. Ce serait dire alors que tous nos grands artistes ont trahi ! Je n'y crois pas. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas vrai. Et encore une fois que peut-on reprocher de grave à des gens qui n'ont fait qu'exercer leur métier pour ne pas mourir de faim ?

Quoi qu'il en soit, le résultat est là. Si les solistes ne sont pas tous médiocres, s'il en est d'excellents et dont nous pouvons nous montrer fiers, il en est encore trop qui sont d'un ordre très secondaire.

***

Comme je l'ai dit plus haut des choristes, il ne faut pas toujours rendre les artistes responsables, pour le tout, de l'état actuel de la R.F.

Il y a d'abord les obstacles d'ordre matériel auxquels se heurte le directeur de la R.F. sans obtenir toujours ce qu'il souhaiterait. Il faut savoir que les services de la R.F. sont actuellement éparpillés dans une quarantaine d'immeubles situés aux quatre coins de Paris : on imagine les conditions du travail ! D'où nécessité absolue et urgente d'une unique *Maison de la Radio*.

En second lieu, les crédits. Le budget, colonne recettes, s'élève à 1 milliard 165 251 000 francs, dont 830 millions dus à la subvention du budget général, chiffres insuffisants, au dire même du rapporteur à l'Assemblée consultative. Or le, montant total des « redevances pour droit d'écoute » est d'environ 1 milliard et demi [1], somme qui va s'engloutir dans le Trésor général... Qu'est-ce qui empêche cette redevance, laquelle n'est pas un impôt, mais une taxe, d'être *affectée intégralement* au fonctionnement du service ? Il n'est pas douteux qu'il y aurait là, dans cette formule éminemment économique, le secret du rendement, l'utilisation rationnelle de crédits dans l'esprit pratique d'une gestion commerciale, d'une saine émulation. On sait bien que le public n'aime pas voir disparaître dans le gouffre du Trésor des sommes dont il attend un emploi précis : d'où la fraude du quart signalée ici et qui ne peut, en l'état actuel des choses et des esprits, que s'accroître encore.

1. 5 milions de postes déclarés, à 300 francs. En fait, comme il existe plus de 6 millions, la déclaration fait ressortir une fraude d'un quart environ.

Par ailleurs, la R.F. emploie environ 4 000 fonctionnaires, c'est-à-dire, outre les ingénieurs et les techniciens, une foule de bureaucrates. Et l'on sait ce que peut faire ou plutôt ne pas faire une foule de bureaucrates. Le support administratif coûte beaucoup plus cher que la matière artistique réelle, et cette différence se traduit par un chiffre de plusieurs dizaines de millions. On sait que la gestion publique est toujours follement onéreuse, mais à ce point !... On peut s'étonner, enfin, que, parmi les dépenses artistiques d'exploitation, la ventilation s'établisse comme suit : dépenses artistiques proprement dites, 286 millions ; informations, 101 millions ; c'est beaucoup, surtout pour nous infliger, comme je l'ai dit, la lecture des journaux du matin et les prophéties de M. Henri Bénazet !...

En bref, souhaitons l'affectation de la redevance à la gestion du service, la réduction de cet immense personnel administratif, l'augmentation en nombre, en qualité, en salaires de ce petit personnel artistique. Joignons-y l'installation d'une maison de la radio et, dès que possible, techniquement, l'augmentation, à l'instar de la radio américaine, du nombre des chaînes ; en attendant, aménagement plus rationnel, différenciation plus prononcée des deux chaînes existantes.

M. Guignebert n'a jamais été de ces mauvais ouvriers qui accusent leurs outils. Il n'a jamais fait que constater certain état de choses fâcheux dans lequel il s'est trouvé. Mais il ne faudrait pas qu'il en prenne l'habitude, car, à la longue, on s'accommoderait du pire.

Il faut penser que le devoir est de créer chez nous un art radiophonique, avec son style, un vrai style, qui sera fonction de l'utilisation que l'on saura faire de ses moyens. Il faut partir en guerre contre la facilité, la vulgarité, la sottise. « Il faut organiser la radiodiffusion au bénéfice de l'intelligence. » Ces mots de Valéry, que j'ai inscrits en tête de ces pages, je les dois à l'obligeante communication de mon confrère Pierre Descaves. Valéry disait aussi, et c'est tout le problème : « Le difficile, c'est de rejoindre les techniciens. Ils développent une prodigieuse industrie ; ils montent un magnifique commerce... A l'artiste ensuite de se débrouiller. » Et cela parce qu'il voyait le problème du point de vue qui convenait, celui de la « culture », et qui dit culture pour lui, dit « exigences de l'acquisition spirituelle, énergie et persévé ance du travail de l'esprit ». Et il ne s'agit pas ici uniquement et forcément de nourriture de l'*élite*. Il disait cela parce qu'il craignait la radio pour tout ce qu'elle peut favori er de paresse, de facilité, de défaut d'attention, de manque d'esprit critique, et — il ne l'écrit pas, mais le pense — d'abrutissement organisé.

D'aucuns trouveront peut-être qu'il lui assignait une mission trop haute. Je ne le crois pas. Je suis convaincu de la possibilité de trouver dans l'immédiat, à défaut d'art, un ordre, un rythme, une pensée, une langue, bref, je suis contraint de le répéter, un style authent que.

Il me vient soudain un scrupule horrible : à Pierre Descaves, Valéry disait encore il y a quelque cinq ou six ans : « C'est dans trente ans que l'on écrira bien sur la radio !... »

Mon Dieu ! qu'ai-je fait ici ?

CLAUDE ROSTAND

La *Guerre et la Paix*, cette « *succession de dioramas* — écrit André Gide, dans *Attendu que* [1] — *me plonge dans un morne ennui* ». Gide préférant à toute autre la littérature-témoignage, la littérature-confession, une pareille affirmation surprend d'abord. *La Guerre et la Paix* (un des plus beaux romans, croyons-nous, qu'on ait jamais écrits) tient, en effet, de la confession et du journal intime. C'est un classement, une mise au point des valeurs qui avaient cours, à une certaine date, dans l'univers de l'auteur. Exactement le genre de travail auquel Gide se livre lui-même dans ses propres romans. Mais peut-être son hostilité à l'égard de Tolstoï provient-elle précisément du fait que, ayant pratiqué tous deux le même exercice, ils ne l'ont pas fait du tout dans le même esprit. L'animosité des voisins est la pire de toutes. Tolstoï, avec une obstination douloureuse, s'est sans cesse efforcé de se dégager de la prison du moi. Il a fini en état d'effusion mystique avec l'univers, dans une apothéose bouddhique. A une hauteur où il n'est plus que lumière. Est-ce pour cela que Gide constate, dans *Attendu que*, que chez Tolstoï « *tout est également éclairé, sans ombre* » ? [2] Gide, lui, n'a aucune objection de principe à formuler contre son moi. Il ne songe nullement à en sortir. Il a passé sa vie à témoigner à son sujet. Il l'a fait avec orgueil, avec le sentiment d'accomplir un devoir. Mais, s'il n'a pas aspiré à se dégager de son moi, il a eu une bataille à livrer — et incessante et farouche — *contre les impératifs catégoriques qui le régissaient*. Au niveau du moi, l'ombre lutte avec la lumière. C'est un univers Rembrandt. Très proche, par bien des traits, de celui de Dostoïevski. Dieu et Satan se partagent ce royaume. L'idée de Dieu ne naît pas de la contemplation du monde, mais de la lecture de la Bible. Gide, protestant, est prisonnier d'un livre. Il est aussi le martyr (et heureux de l'être) d'une pratique : l'examen de conscience idéologique. Satan, pour lui, ce sont ses propres idées. « *Les pensées sont des tentations* », a-t-il écrit dans son *Journal intime*. Prisonnier, Gide a toujours eu — ce qui est infiniment rare chez les hommes qui ne sont en réalité captifs que d'un dogme ou d'un système — un goût passionné pour la liberté. Il s'agit ici d'une liberté *intellectuelle* absolue. « *Toute éducation bien entendue tend à se passer des lois et des morales* », a-t-il écrit dans le *Journal intime*. Se sachant enfermé dans un cercle de lois, de croyances et de conventions, il n'a cessé de mener une série de furieux assauts pour le rompre. Mais ces barrières, il les aimait, car elles délimitaient le monde de son enfance. Il a donc dû lutter, par besoin de liberté et de vérité, contre ce qu'il chérissait.

1. Charlot, éditeur.
2. Gide avait déjà formulé sur Tolstoï uu jugement analogue dans son *Dostoievski*.

Entamer un combat contre ses dieux domestiques. Combat poursuivi avec éclat, tumulte, scandale et acharnement. C'était là l'*existence pathétique* dont il avait rêvé au temps d'*André Walter*. Un seul ennemi : soi-même. Gide a passé sa vie à se contrarier. Il a réussi assez vite à s'y accoutumer. C'est devenu un réflexe, une seconde nature. Il en est arrivé à « *devoir faire un effort aussi grand pour se laisser aller à lui-même qu'il lui en avait fallu d'abord pour y résister* ». La contrainte est même devenue un plaisir et ce qui avait été jadis plaisir spontané une contrainte. Cela n'a pas été une de ses moindres victoires de réussir à dissocier l'amour et le plaisir. Victoire dont il s'est montré fier. Il a rompu l'*unité d'esprit* chère à Morgan et à Huxley. Toutes ses tentations idéologiques sont devenues sa vérité sentimentale. Tout ce qui lui faisait horreur l'a attiré. Il redoutait que son *Immoraliste* ne devînt un voleur. Il en a fait un voleur. Clerc épris de logique, il a tenté d'étrangler la logique : il a célébré l'acte gratuit. Tourmenté par des images de chair, il a « tenu » dans la virginité jusqu'à vingt-trois ans (*Journal intime*, 1892). Puis il s'est avisé qu'il tirait orgueil de cette vertu. Il a tué aussitôt cet orgueil-là en supprimant son motif (ô quels savants détours pour arriver aux actes naturels !). Attiré vers des zones interdites sur lesquelles tout son passé lui ordonnait de faire silence, il s'est fait un devoir de plaider avec éclat pour Sodome, en goûtant la joie amère de défendre ce que sa première morale lui commandait de haïr. Construisant ses victoires sur ses défaites, il s'est longuement arrêté devant cette phrase de Gœthe : « *Il n'y a pas de grands crimes que je ne me sois senti à certain jour capable de commettre* » ; s'arrêtant au bon moment, il a délégué à ses personnages le soin de satisfaire cet appétit. Souday était choqué de constater que les assassins de Gide étaient « des intellectuels de carrière ». Étonnant étonnement. Comme si pour Gide il pouvait y avoir un assassin vraiment intéressant qui ne fût un intellectuel. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de meurtres « artistes » style Thomas de Quincey. Le plaisir du meurtre — qui s'apparente, en l'espèce, à celui du devoir accompli — s'étaie sur la joie de vaincre le dégoût du meurtre. Car, pour être libre, un homme doit triompher de tous ses dégoûts, vaincre toutes ses lois. Gide ne s'est rien épargné. Chrétien — il le sera toujours, quoi qu'il écrive et fasse — il devait abhorrer le communisme. On peut croire qu'il n'y manquait pas. Il a couru vers lui en poussant des cris d'amour. C'est le moment où il faut se méfier de Gide. Comme les personnages de Dostoïevski, son mouvement le plus naturel, après celui de se contrarier, c'est de se retourner contre son désir de se contrarier et les mouvements que ce désir lui a inspirés. Cette bousculante volte-face représente à ses yeux la suprême affirmation de la liberté. C'est le plus haut pavillon du royaume gidien. Choisir, c'est renoncer à tout ce qu'on n'a pas choisi. Choisissons, pour nous hisser à la cime de nous-mêmes, nos contre-choix. Au terme de ses voyages, Gide est toujours revenu s'abriter dans l'enceinte des barrières qu'il avait dû forcer. Ses campagnes contre lui-même sont ses apprentissages. Apprentissages éternels, car il est éternellement jeune. Mais il a bien trop de raison pour ne pas revenir à chaque fois dans le clair palais des plus nobles traditions. L'immuable sagesse est son aire. On peut penser un jour *(Symphonie pastorale)* qu'il faut se méfier de sa conscience, mais il faut aussi se méfier (ensuite) de cette méfiance — et le moment vient vite où l'on doit regagner le toit de ses pères, cher abri. Un amant de la liberté ne peut être qu'un perpétuel *Enfant prodigue*.

En ce qui concerne le communisme, Gide est en ce moment sous le toit de ses pères. Le raid est fini. Nous le savions depuis son retour de Moscou. Il nous confirme dans *Attendu que* qu'il est bien résolu à ne plus quitter sa maison. Là où il espérait rencontrer l'amour, il n'a trouvé que la théorie. Décidément, « *la religion chrétienne est beaucoup plus respectueuse de la*

personnalité humaine que ne l'est le communisme ». En art même, le communisme n'apporte rien. On constate qu'en Russie le roman « *brigue l'adhésion des masses* » et « *se désindividualise* ». Or, « *la question du roman est liée à la question de l'individualisme* ».

Au terme de son évolution, Tolstoï se confondait avec l'univers, avec Dieu. Il n'était plus lui-même, mais une infime parcelle du grand Tout. Gide, lui, ne trouve plus en tout lieu que lui-même. « *Dieu*, écrit-il dans *Attendu que, n'habite nullement la nature. Il n'existe que dans l'homme et pour l'homme. Il est créé par l'homme ou, si vous préférez, c'est à travers l'homme qu'il se crée, et tout l'effort reste vain pour l'extérioriser par la prière.* » Autrement dit, c'est moi qui ai créé Dieu. Mais, par un des sophismes les plus saisissants qui aient jamais été énoncés, Gide rétablit la situation en ajoutant que, comme le temps n'existe pas, être créé par Dieu ou le créer, cela revient au même, en somme

Un pareil raisonnement est révélateur. On veut bien qu'il ait pu être ponctué d'un sourire, quoique ce ne soit pas tellement sûr. Mais l'habitude d'esprit est là : pour Gide, la logique et la parole enferment les problèmes et les régissent. L'exprimé enclôt l'inexprimé. « *L'imagination*, a écrit Gide, *chez moi précède rarement l'idée.* » On n'a pas de peine à le croire. Ses romans démontrent ce qu'il a voulu démontrer. Aussi dispensent-ils un rare plaisir d'intelligence, mais ne font naître aucune émotion. L'émotion est liée à l'obscur, à l'inconscient. Un roman touche par ce qui n'y est pas expressément dit, par le frôlé, le pressenti, par tous les papillons que l'auteur a pris dans son filet sans le vouloir. La suprême intelligence est au-dessus (ou au-dessous) de l'émotion. Elle l'ignore. C'est M. Teste. Pourtant, à force de remodeler sa propre nature, Gide est parvenu à créer à son usage l'émotion de l'idée. Elle détermine aujourd'hui ses préférences de lettré : il fait passer *Brulard* avant la *Chartreuse* — autrement dit la confession pure avant l'œuvre d'art. Opinion d'un raffiné mandarin de Chine. Même considérée comme témoignage, la *Chartreuse* l'emporte sur *Brulard*. Car on ne se confesse jamais si bien que lorsqu'on parle des autres. On, mais pas Gide. Je pense qu'il aime aussi dans *Henry Brulard* une secrète inclination enseignante. Gide, qui a refoulé au plus profond de lui-même une vocation de pasteur, a toujours désiré enseigner. C'est une des manifestations de son altruisme (altruisme incontestable. Gide est bon). Ce qui l'a toujours attiré vers Gœthe, c'est le côté « *essentiellement didactique* » de son génie. Tendresse confraternelle.

Il y a un peu de tout dans *Attendu que* : des remarques sur la poésie ; des notes sur l'emploi du subjonctif ; des conseils à une jeune actrice qui se propose de jouer *Iphigénie* et *Phèdre* ; un essai sur Gœthe ; des attaques contre les Allemands (les articles réunis dans ce recueil ont été écrits pendant l'occupation) qui représentent, dans le genre délicat du sous-entendu, le comble de l'art... Tous ces dialogues, remarques, essais ou « interviews imaginaires » ont un trait commun : une pensée puissante et merveilleusement originale trouve toujours pour s'y exprimer la forme la plus nette et la plus concise. Par l'ampleur et la rigoureuse ordonnance de ses idées, par le dépouillement et la fermeté de son style, Gide est l'héritier de nos grands classiques. Il n'y en a plus beaucoup.

***

Nous regardons sur le dernier livre de Colette (« *Gigi* »), au-dessous du nom de l'auteur, la mention : « *de l'Académie Goncourt* »... Nous avons le plus profond respect pour l'Académie Goncourt, comme aussi, cela va de

soi, pour l'Académie française. Mais il y a décidément des noms à la gloire desquels aucune Compagnie du monde ne peut rien ajouter. Ce sont eux, au contraire, qui restituent aux assemblées qui leur ouvrent leurs portes l'éclat dont elles ont besoin. Claudel, Gide... de l'Académie française. A quoi bon ? Il se trouve, d'ailleurs, qu'ils n'en sont pas, non plus que n'en furent Baudelaire, Balzac, Proust, Giraudoux... Tant pis pour les Académies... Si elles n'accueillent pas ceux auxquels elles ne peuvent rien apporter, elles n'auront bientôt plus la faculté d'exercer leur plus estimable office, qui est de recevoir les écrivains de mérite, dont le public n'a pas su encore distinguer la valeur. Au temps où Valery Larbaud n'avait écrit qu' « *Enfantines* », « *Amants, heureux amants* », c'est-à-dire au temps où il n'était connu que du « premier » cercle des lettrés, c'est alors qu'on eût aimé trouver, un beau jour, au-dessous de son nom, les mots : « de l'Académie française ». Oh ! pas pour lui, mais pour le grand public auquel on faisait gagner du temps en l'engageant à lire un écrivain dont la renommée n'était pas encore parvenue à ses oreilles. Qu'y faire ? Les Académiciens eux-mêmes n'échappent pas à l'injustice. Paul Valéry mort a droit à une grande cérémonie de théâtre : veillée, gardes municipaux et projecteurs... Mais, vivant, on ne trouvait pas un stère de bois pour lui éviter l'onglée, pas une voiture pour le conduire, alors qu'il était déjà physiquement épuisé, jusqu'au Collège de France... Ah ! qu'il fait bon mourir dans les républiques athéniennes !... Mais revenons à *Gigi* et à Colette, « de l'Académie Goncourt ».

« *La bonhomie d'une ancienne existence que nous avons perdue.* » On s'arrête à ces mots au milieu d'une page de *Gigi*. Une page où Colette célèbre la *Maison Rustique des Dames*, « *L'Évangile selon Mme Millet-Robinet* »..., une page où elle évoque la basse-cour, les chats dormants, les vergers, la calville et la passe-crassanne. « *Charmante fin du* XIXe *siècle*, écrit-elle, *quelle grâce tu mis à savourer, gaspiller, comparer.* » Cette grâce savourante, on la retrouve toujours dans les livres de Colette. Elle prend son temps. Son temps pour peser la vie, les parfums, les couleurs. Son temps pour trouver le mot parfait qui cernera exactement la sensation incertaine et fuyante. Patience qu'infailliblement le succès couronne. Après une longue et rêveuse recherche, on imagine une sorte de mouvement de l'esprit brusque et rapide comme le bondissement de ces chats que Colette connaît si bien parce qu'elle les aime, et le mot nécessaire, le mot qui nous comble saute au bout de sa plume sur son grand papier bleu. Patiente lenteur qui prépare la vitesse. Quel écrivain aujourd'hui sait « enlever » comme elle, en trois lignes, un portrait, un paysage, un intérieur ? Elle fixe la vie en une phrase, comme un grand dessinateur en quelques traits. Traits d'une netteté, d'une promptitude stupéfiantes, et qui font songer à l'art des grands dessinateurs japonais, à celui aussi parfois des impressionnistes et de Toulouse-Lautrec. Qui n'a conservé le souvenir de certains étalages de « fruits de la mer » — natures mortes éclatantes des rues marseillaises — ou de loges d'actrices saisis d'un trait de stylographe, par Colette ? Plus vivants dans notre mémoire que les éventaires réels, que les loges réelles, car Colette a su dégager les impressions que nous n'avions pas réussi nous-mêmes à extraire de notre inconscient...,

Son art est avant tout sensuel : il capte le brillant, le granuleux, le chaud le duveté de la vie. Qu'il s'agisse de couleurs ou de parfums, on dirait qu'il dispose de ressources inépuisables. Quel manieur de plume ne s'est arrêté, au cours de sa vie, désolé de ne pouvoir évoquer les nuances insaisissables des yeux ? Ouvrez *Gigi*, et vous trouverez les mots qui vous ont fui : « *Un regard incrédule d'un bleu foncé d'ardoise mouillée...* » *Que c'est bon cette bière brune des yeux de Mandore...* » « *Ses yeux couleur de mer bretonne...* » « *Des yeux bruns d'aventurine piquetés, perçants.* » « *Ses grands yeux d'un*

bleu d'encre »... et j'en passe. Quel peintre ne demeurerait jaloux de trouvailles de ce genre : « *Jean* (il s'agit d'un enfant malade qui rêve) *vérifia la présence, sur la longue lame chromée, d'un reflet rose comme neige à l'aurore, accidenté de bleu, un étincelant paysage à la menthe.* » Et ceci : « *Un œuf à la coque souleva son petit couvercle, découvrit un jaune de bouton d'or.* » Ah ! gourmande et attentive Colette, qui sait fixer jusqu'aux aromes, aux parfums, aux saveurs ! On la voit comparer dans *Gigi*, au chapitre des oranges, le goût des Tunisiennes, des Philippevilles, des Palermitanes. Et c'est chaque fois, dans la bouche du lecteur, un épanouissement de fraîcheur tour à tour sucrée ou acide.

On n'en finirait pas de relever dans ce seul volume les trouvailles qui désespèreront longtemps, par leur extraordinaire pertinence, les écrivains, comme ont pu les désespérer l'autre jour, dans leur claire perfection, les pages qu'elle consacrait, dans cette revue, à Hélène Picard. Comment ne pas demeurer stupéfait, par exemple, devant ces quelques lignes où, avec un bonheur inoubliable, sont fixées dans leur impétueuse immobilité les métamorphoses d'une eau qui s'épand dans un jardin. « Un maître dès longtemps défunt persistait à régir le jardin et ses eaux vives, ici *moulées en serpents* dans les plis de pierre au long des sentes, là *suspendues en draperies à contre-jour*, pour qu'au travers on entrevît un peu de paysage tremblant. » Peut-on douter que de pareils « morceaux » ne tiennent place bientôt dans les plus classiques de nos anthologies ?

« *La bonhomie d'une ancienne existence.* » Elle n'était pas enclose seulement dans les fruitiers, les maisons paysannes et les vergers. Une longue période de stabilité avait vernissé toutes les classes de la société d'une couche de ritualisme apaisant. Ce monde d'actrices, de boulevardiers, d'artistes, de danseuses, de demi-mondaines que Colette a dépeint dans ses livres avec une tendresse bourrue (très personnelle alliance de sentiments contraires dont sur son visage on trouve le symbole lorsqu'une onde affectueuse vient tempérer l'implacable éclat de ses yeux... « d'acier »), ce monde, elle le fait revivre encore aujourd'hui dans la première des quatre nouvelles réunies dans ce livre. Et cette fois, il s'est insinué dans tout le récit une douceur qu'elle n'a pas coutume de si bien laisser voir. Regret de jours anciens ? Dans ce petit monde d'Émilienne d'Alençon et de Liane de Pougy, où l'on savait guetter inexorablement les millionnaires en disponibilité, elle a livré passage à une gamine de quinze ans à lourde chevelure (que de riches chevelures dans le monde de Colette, à commencer par les nattes, les « câbles » pleins de sève de la fille de Sido !) qui, au milieu de trafics passablement scandaleux, sait conserver une sorte... oui, presque de pureté !... que n'aurait pas complètement désavouée une héroïne de Gyp. « *Le style*, écrit Colette, *c'est presque toujours le mauvais goût de nos devanciers à partir du jour où il nous devient agréable...* » Après tout, Liane de Pougy aussi avait son style, et Colette en est au moment où son regard immobile et parfois cruel se détend quand il plonge vers le Paris de 1900 et s'adoucit.

Les gammes que Colette joue dans *Gigi*, avec une virtuosité d'artiste que personne ne peut égaler, courent tout le long du clavier : jardins, Paris de la noce et humble Paris des artisans, des ouvrières, dialogues d'une souplesse, d'une vérité saisissantes, tout prêts à sauter tels quels sur la scène, souvenirs de J.-Émile Blanche, de Proust (un prodigieux portrait du Proust nocturne, qui passe lentement du dandy au « *garçon d'honneur pris d'alcool* », et ayant laissé entamer par l'eau-de-vie « *ses premières lignes de défense* », gagne « *des postes plus obscurs et plus difficiles à forcer* et « *épie* »). Elles découvrent même au passage les secrets de Colette, comme dans cette phrase : « *Je les regardais avec l'avidité que j'eus toujours pour les êtres que je ne*

risquais pas de revoir », où paraît une femme un peu sauvage qui n'a jamais permis à personne de forcer son « *château intérieur* ».

Dans un petit livre consacré à Marguerite de Cortone, M. François Mauriac a tenté de définir sa propre attitude à l'égard des mystiques chrétiens, dont il dit qu'avant d'entreprendre cette étude, ils l'attiraient et l'irritaient tour à tour. Marguerite vécut au XIIIe siècle. Semblable à Marie-Madeleine, elle eut une jeunesse de pécheresse. La mort de son amant provoqua en elle une profonde révolution. Elle entra dans l'ordre franciscain et surprit bientôt ses contemporains par l'ardeur de sa foi. Italienne passionnée, Marguerite manifestait son amour pour le Christ par des transports étonnants. Elle se condamnait à d'incroyables macérations, voulait se taillader le visage, se livrait à de tumultueuses manifestations en public. (C'est ce que M. Mauriac appelle le *bel canto* de la sainteté.) Elle avait un fils, témoignage de ses années d'erreur : bien qu'elle secourût, par ailleurs, de nombreuses misères, elle le laissait vivre dans un parfait dénûment et, pour finir, elle le contraignit d'entrer dans les ordres, bien qu'il n'en eût aucune envie. Mais les dernières années de la vie de la sainte furent une longue suite d'extases. A force de macérations et de prières, Marguerite entrait fréquemment en état d'effusion mystique et conversait avec le Seigneur.

Prenant appui sur cette existence, Mauriac montre qu'il est deux aspects du monde catholique. D'une part, le catholicisme nous propose un merveilleux guide, plein de raison, étayé sur de prodigieuses connaissances psychologiques, et contenant le seul « programme » capable d'assurer le bonheur sans éloigner de la vie. D'autre part, second volet du diptyque, il existe un domaine de sublime « folie », illuminé par l'amour divin. C'est le royaume dans lequel vit une Marguerite et vivent, d'une façon générale, les saints. Du point de vue de la raison, leur comportement peut paraître « absurde ». C'est par eux, pourtant, que le divin continue de couler à pleins bords dans la mission chrétienne.

Cette « folie », M. Mauriac montre qu'elle s'inspire de l'Évangile, où l'on trouve maintes propositions parfaitement contraires à la raison (L'oisive Marthe préférée à Marie, le prodigue au travailleur, « Haïr son père », etc...) La vérité est déraisonnable. L'Église s'est pourtant donné pour tâche, déclare M. Mauriac, de la rendre raisonnable et elle y a réussi. Sur ce point, il y a une certaine incertitude dans son argumentation, car précisément la conclusion qui semble se dégager logiquement de l'ensemble de son livre, c'est que les deux vérités catholiques — la « raisonnable » et la « sublime-absurde » — restent irréductibles [1] et qu'il existe un tel fossé entre le sage chrétien et le saint qu'on ne conçoit plus très bien comment le premier peut être guidé par le second.

Sur les « étapes de la montée vers le Père », sur la marche vers la sainteté, M. Mauriac a écrit des pages admirables, inspirées en grande partie, semble-t-il, par la lecture de sainte Thérèse et de Jean de la Croix. Mais il apparaît qu'il est plus aisé d'évoquer les épreuves qui précèdent les sublimes effusions que de rendre ces dernières intelligibles. (Comment s'en étonner ? On est là sur le plan de l'inexprimable.) Est-il impossible, cependant, au vulgaire d'en pressentir la nature ? Question insoluble, peut-être... Tout au

1. La Science, d'ailleurs, conseillerait aujourd'hui de ne pas s'en étonner. Les théories d'Einstein, le principe d'incertitude d'Heisenberg n'ont-ils pas porté un coup terrible à la logique ?

plus pourrait-on suggérer que les minutes de suprême bonheur que goûtait Katherine Mansfield et que traversent encore certains de ses adeptes, quand ils ont le sentiment de participer à l'harmonie universelle, paraissent représenter une sorte de réplique laïque des heures indicibles.

Il est vrai que l'extase des uns est durable, et « acquise ». C'est le fruit d'innombrables sacrifices. La merveilleuse félicité des autres passe aussi vite qu'un éclair, elle n'a aucune valeur sociale, et sa venue est imprévisible. L'expérience humaine atteste qu'on ne peut se maintenir dans le monde sublime que par une longue série d'exercices qui concentrent toute la puissance vitale de l'homme. Peut-être certains lecteurs de M. Mauriac auront-ils songé, d'ailleurs, à rapprocher sur ce point les expériences chrétiennes et les bouddhiques. Le bouddhisme a, lui aussi, deux aspects. Bouddha a prêché des règles de vie (piété, douceur, etc...) aux laïques. Mais seuls les ascètes peuvent goûter un « *ravissement supraterrestre* » (Oldenberg), auquel ils n'accèdent, du reste, qu'après de sévères macérations et des méditations profondes sur la non-existence du moi.

Ainsi, par deux voies bien différentes, les saints chrétiens, transportés par l'amour et la « folie de la Croix » et les bouddhistes concentrés sur le catéchisme du Grand Véhicule, semblent parvenir à peu près au même point. L'extase mystique serait-elle une, diverses portes y donnant accès?

***

Ce qui frappe d'abord dans « *Le Premier accroc coûte deux cents francs* », d'Elsa Triolet, c'est le style. Il est relevé d'une pointe d'humour, piqué d'images amusantes. On lit, par exemple : « *Le fait est qu'Alexis était émacié ; il n'en restait que deux profils collés ensemble.* » Ou : « (Elle était) *brûlée par le soleil comme un toast oublié sur le grille-pain...* » Et encore : « *Si par hasard un petit coin n'était pas occupé par la fête, la musique venait combler le vide, comme un fond de teint...* » Voilà des paillettes. Dans l'intervalle, beaucoup de style télégraphique ou de style parlé. Mais même dans les passages les plus « faciles », il y a une certaine élégance, de l'adresse, un « faire » nuancé, auraient dit les Goncourt.

Au fait, Elsa Triolet a obtenu leur prix... Ils seraient d'ailleurs étonnés, lesdits Goncourt, s'ils sortaient brusquement de leur tombe et, sans savoir rien de ce qui s'est passé depuis dans le monde, lisaient le livre de leur dernière couronnée. Ils apprendraient que la France a été occupée par les Allemands. Ils les connaissaient bien, ces Allemands, les Goncourt. Ils avaient eu l'occasion de les apprécier en 1870. Donc les Allemands tiennent la France. Une armée secrète s'est organisée dans le pays. C'est la Résistance. « *Le premier accroc* » est un recueil de nouvelles consacrées à la Résistance. Cette ardeur dans la lutte, ce courage, cet esprit de sacrifice, ils auraient aimé cela, ces mandarins de lettres ardemment patriotes. Quel généreux sursaut de leur pays ! Ils en frémiraient d'aise. Sous la botte allemande, l'héroïsme français, une fois de plus... Ce qui les surprendrait un peu peut-être, c'est de voir la place que tiennent dans ces récits patriotiques ces nouveaux venus, les communistes. On dirait qu'eux seuls, ou à peu près, ont haï l'envahisseur, l'ont combattu... Curieux... Péguy aussi serait étonné si nous continuions avec lui ce jeu des résurrections. Eh quoi ! de sa France de toujours, de sa France de Jeanne d'Arc, il ne restait donc plus rien. De tous ces Français qui sont là, dans le livre d'Elsa Triolet, pas un seul qui se souvienne de 1914, pas une vieille grand-mère pour parler de 1870... On dirait que le patrio-

tisme français est né dans une certaine guerre d'Espagne. Quelle est donc cette guerre d'Espagne que ne connaît pas Péguy?

« *Le premier accroc* » nous permet d'assister à la naissance d'un nouveau poncif. On nous avait offert depuis un siècle le poncif du bon industriel charitable, le poncif du lettré mandarin voyageur, le poncif de l'homme d'affaires international, poète à sa manière et globe-trotter. Nous découvrons, aujourd'hui, le poncif du beau noble communiste. « *Jean*, écrit Elsa Triolet, *est pupille de la nation ; alors de bourse en bourse, il est devenu un grand savant, un grand physicien et un militant du parti. Il a un beau visage asiatique, etc...* » Oh ! c'est très possible. Mais ce n'est pas la possibilité qui est en cause... Tous les poncifs reflètent des possibles. Cela n'empêche pas de les reconnaître au premier coup d'œil.

Le livre de Mme Elsa Triolet fait parfois songer à Larbaud. Cela tient à une certaine inclination qu'elle a pour le monologue intérieur, à un goût qui la saisit de temps à autre de faire passer tous ces petits messages du monde, que nous apporte chaque minute, par la grande centrale de la république intérieure où ils se teintent de souvenirs, se patinent d'ironie. Une pareille attitude implique une dégustation savante et méditative de la vie qui s'adapte particulièrement mal avec l'acceptation des poncifs. L'auteur tente de rétablir la situation en syncopant savamment ses récits. C'est la méthode de narration discontinue qui, projetant des ombres là où la réalité n'en comportait pas, fait naître artificiellement la sensation de mystère et brouille toutes les cartes. La nouvelle « *Les Amants d'Avignon* » en offre un exemple. Elle évoque des personnages d'une psychologie incertaine et sent fortement le procédé. On n'en dira pas autant d'« *Alexis Slavsky* », récit de tous points de vue remarquable. Son héros, un peintre russe, laisse une impression de vérité absolue. Il est évident que Mme Elsa Triolet comprend parfaitement ce que, d'après des informations littéraires probablement exactes, nous appelons l'âme slave.

En somme, un livre singulier qui, mettant en œuvre des dons assez rares, tient, d'une part, à une littérature raffinée, mais joue aussi avec des effets faciles ; un livre séduisant où l'on voit les Français poursuivre l'éternel combat auquel les contraint le cruel esprit de conquête allemand, dans une atmosphère qui, pour des raisons diverses, ne paraît pas tout à fait de chez eux.

MARCEL THIÉBAUT

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

Chronique bibliographique

QUATRE BÊTES

par Madeleine Couppey *(La Nouvelle Édition)*

On admet couramment que, hormis le genre ennuyeux, tous les genres littéraires sont bons. Mais il en est de périlleux, et qui exigent la maîtrise. Le genre « portraits d'animaux » nous paraît être de ceux-là.

Parmi les écrivains vivants, nous ne connaissons guère — et dans des genres bien différents — que Colette et Paul Léautaud qui ne nous lassent pas quand ils écrivent sur leurs animaux familiers, la première parce que rien d'indifférent ne saurait tomber de sa plume magique, le second parce qu'il y trouve l'occasion d'exercer contre le genre humain une verve amère qui est pleine de saveur.

Avec son premier livre « Quatre Bêtes », Madeleine Couppey se lance hardiment sur la trace de ses illustres devanciers, à commencer par La Fontaine. Son récit débute comme « *Le Loup et le Chien* » et continue comme « *Le Livre de la Jungle* », mais, si l'on peut ainsi parler, à l'altitude de la Bibliothèque rose. C'est l'histoire des tribulations du pigeon Vol-Gris, du lapin Muc, du chat Sikô et du chien Rakoû qui ont résolu de fuir les hommes, puis, découvrant la noblesse du sacrifice volontaire, reviennent d'eux-mêmes à la servitude.

Les intentions de Madame Couppey sont pures. Son style l'est moins. Mais le récit n'est pas ennuyeux et si l'on donne encore des prix aux enfants petits et grands, nous signalons « Quatre Bêtes » à l'attention des proviseurs.

MISSION A TOKYO

par Joseph C. Grew
(Overseas Éditions).

M. Joseph C. Grew, actuellement sous-secrétaire d'Etat, a été le dernier ambassadeur des Etats-Unis à Tokyo. Il connaît bien le Japon et ne cache pas qu'au cours d'un séjour de dix ans, il y a noué de solides amitiés. Son témoigagne n'en a que plus de valeur. Il confirme tout ce qu'une dure expérience nous a enseigné des méthodes du totalitarisme. Mais, dans cette voie, il semble que le Japon ait été, si c'est possible, plus loin encore que l'Allemagne : le sacrifice de l'individu à la collectivité non plus considéré comme une nécessité honorable, mais porté au rang de récompense suprême ; la déification de l'Etat ayant non plus un sens figuré, mais tous les traits d'une réalité vivante incarnée en la personne de l'Empereur-Dieu ; on sait que ces principes inspiraient dans tous les domaines l'action d'un gouvernement où la caste militaire avait, depuis plusieurs années, acquis une influence prépondérante.

Poussé au plus haut degré du fanatisme, le peuple japonais était, de l'avis de M. Grew — qui ne pouvait prévoir la bombe atomique — plus irréductible que le peuple allemand.

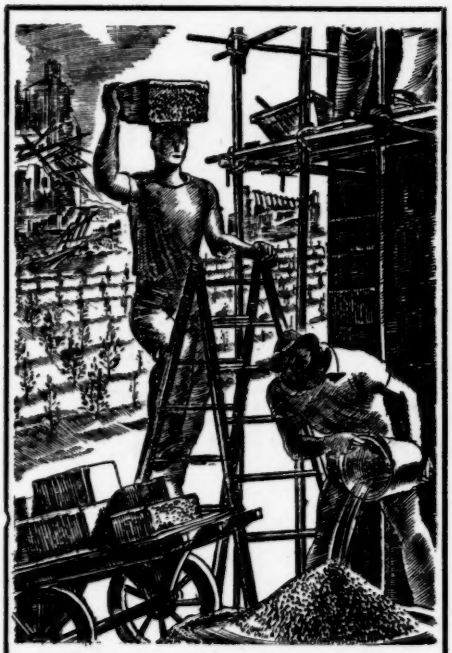
Ce mince volume, qui n'est d'ailleurs qu'un extrait du livre intitulé *Dix ans à Tokyo,* publié par M. Grew aux Etats-Unis, se lit avec intérêt. On regrette cependant que dans cette édition réduite, l'auteur ne nous offre, au lieu du récit de sa mission à Tokyo, que le fruit, qui n'a pas la même saveur, des réflexions que cette mission lui a inspirées. Enfin, la traduction laisse fort à désirer : on a cependant peine à croire qu'au cours des dernières années les Français versés dans la connaissance de la langue anglaise et avides de tromper l'oisiveté de l'exil aient été rares aux Etats-Unis.

AU FIL DES JOURS

par E.-B. White
(Les Éditions Transatlantiques).

Quel homme de lettres, las de la vaine agitation des villes, n'a rêvé de faire son retour à la terre et de marier les travaux de l'esprit à ceux des champs ? A l'ordinaire, on s'en tient là. M. E. B. White, qui est Américain, journaliste et audacieux, est passé à l'acte. Voici quelques années, il a quitté les bureaux du *New Yorker* et s'est installé dans une ferme située près de la mer. Mais il est resté écrivain et il nous raconte avec un humour — parfois un peu appuyé — mais le plus souvent de la meilleure qualité, les heurs et malheurs de l'apprenti fermier, sans craindre de s'élever à des considérations générales qui vont, au gré de son humeur, de l'éducation des chiens au gouvernement des peuples. L'auteur a la tête philosophique et son petit livre est plein d'enseignements. Il en ressort d'abord que M. E. B. White est un esprit original, qui se fait des libertés démocratiques une haute idée qu'on aimerait voir plus répandue et, d'autre part, que s'il a conservé les moyens de vivre à l'aise dans sa ferme, c'est qu'il continue d'écrire des livres comme *Au fil des jours.*

SOLANGE DE LA BAUME



CHAQUE BON DE LA LIBÉRATION QUE VOUS SOUSCRIVEZ
C'EST UNE PIERRE QUE VOUS APPORTEZ
A LA RECONSTRUCTION DU PAYS

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : **400** Millions de francs
Réserve : **460** Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS
(Provisoirement ; 14, Bd des Capucines)

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Etranger

Correspondants dans le monde entier

Orfèvrerie CHRISTOFLE
Achète tous services de table
12, rue Royale
de 14 à 18 h.
tous les jours, sauf le lundi

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
eau, pâte, poudre, savon
19, Rue Jacob, Paris

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME
(R. C. Lyon B. 732)

CAPITAL : 1 milliard de Fr. **RÉSERVES : 1 milliard de Fr.**

SIÈGE CENTRAL **PARIS** — **1.400 SIÈGES** — SIÈGE SOCIAL **LYON**

EN FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC, A.O.F., ANGLETERRE BELGIQUE EGYPTE, ESPAGNE, LUXEMBOURG, SUISSE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
LOCATION DE COFFRES-FORTS

Vient de paraître

Gilbert MAUGE

•

LES MORALISTES de l'INTELLIGENCE

1 volume : **50** francs

•

HERMANN et Cie, Éditeurs
6, rue de la Sorbonne - PARIS

ALBERT LEBRUN

TÉMOIGNAGE

Souvenirs de la Présidence de la République.

In-8° écu : **100** francs

•

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie Française.

NAISSANCES

Souvenirs.

In-8° jésus, tiré à 1.000 exemplaires numérotés sur papier surfin Johannot, avec un frontispice par J.-D. Malcès.
Collection " Originales " : **420** fr.

•

MARIE GEVERS
de l'Académie Royale de Belgique.

LA GRANDE MARÉE

Le roman de l'Escaut.

In-16 : **70** francs.

RICHARD Mc MILLAN
Correspondant de guerre de l'United Press.

MONTGOMERY ET SES HOMMES

Histoire de la VIIIe armée d'Afrique.

Traduite par Eric Buyssens.
In-8° illustré : **130** francs.

•

CHARLES DU BOS

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE?

et

Dernier journal intime

suivi de

Hommage à Charles Du Bos

par François M URIAC
de l'Académie Française. Etc.

In-16 Collection " Présences " : **100** francs.

PLON

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18, rue du Saint-Gothard -- PARIS (14e)

Vient de paraître

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

COMTE DE SAINT-AULAIRE

-- -- -- *Ambassadeur de France* -- -- --

FRANÇOIS-JOSEPH

Ce volume, destiné à la célèbre collection LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES était prêt depuis longtemps, mais sa publication s'avérait impossible pendant l'occupation. On y trouvera la genèse des dernières catastrophes en Europe par les -- -- -- -- *étapes de Solférino, Sadowa, Sedan, Versailles...* -- -- -- --

Pour écrire ce livre, nul n'était mieux qualifié que le Comte de Saint-Aulaire, d'abord conseiller d'Ambassade, puis chargé d'affaires à Vienne sous le règne de François-Joseph et actuellement Président de la Société d'Histoire Diplomatique.

Un volume 592 pages : **150** francs

BARRY PEROWN

RAFFLES DANS LA NUIT

— Roman policier —

Ce volume, traduit de l'anglais par E. Michel Tyl, continue la série **Les** -- -- ***Aventures de Raffles*** -- --

Un volume **45** francs

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

viennent de paraître

Charles de GAULLE

TROIS ÉTUDES

Suivies du

Memorandum du 26 janvier 1940

Avant-propos de L. NACHIN

60 fr.

Jacques MINART

P. C. VINCENNES

Secteur 4

Le Haut-Commandement français de septembre 1939 au 20 mai 1940 (Gal GAMELIN)

(Collection : La seconde guerre mondiale Histoire et Souvenirs)

Deux volumes avec 8 cartes dont 6 hors-texte et un fac-similé

225 fr.

Jean THIRY

LA SECONDE ABDICATION DE NAPOLÉON Ier

(Collection : Napoléon Bonaparte)

94 fr.

REVUE DES QUESTIONS DE DÉFENSE NATIONALE

reprend sa publication mensuelle

Au n° 1 : Général Juin, Colonel de GAULLE (inédit)

Amiral CASTEX, Maurice PERNOT

Henri LAUFENBURGER, etc.

Les 6 numéros de 1945 .. .. **180 fr.**

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

reparaît tous les deux mois

Au n° 1 : Miss B. WARD, Léo LEDERER

Edmond VERMEIL, etc.

Les 3 numéros de 1945 .. .. **100 fr.**

CALMANN-LÉVY

BER BASKIND

LA GRANDE ÉPOUVANTE

traduit et adapté par E. Brunet-Beresovski

Un témoignage à la fois émouvant et objectif sur le ghetto de Varsovie et les camps d'extermination nazis en Pologne.

Un volume in-8 couronne, de 160 pages, illustré de photographies hors-texte : **80** francs.

THOMAS BEAUDOUIN

LIOUBOTCHKA

Ces récits, d'un authentique accent slave, nous donnent, de l'ancienne Russie, des images variées, où se mêlent le bouffon et le pathétique.

Un volume collection « Espoirs » : **65** francs.

MAX DAIREAUX

MELGAREJO

Sous le signe de la guerre et de l'amour, la destinée éclatante et pittoresque d'un dictateur bolivien.

Un volume « Nouvelle collection historique », illustré de 15 photographies hors-texte : **150** francs.

RAPPEL

ROMAIN GARY

ÉDUCATION EUROPÉENNE

ROMAN

« ... un accent authentique, une ampleur épique... font d'*Éducation Européenne*, le signe avant-coureur de la grande littérature d'émancipation humaine que nous attendons. »
Maurice NADAUD *COMBAT*

« ... le livre est beau et fort. Il a des accents d'épopée, le style d'un roman russe, et le réalisme émouvant d'un conte populaire. »
Paul MORELLE *FRANC-TIREUR*

« ... le récit savamment agencé révèle une maîtrise précoce, et surtout un authentique tempérament d'écr vain. »
Marcel AUGAGNEUR *FRANCE-SOIR*

Un volume in-8 couronne : **65** francs.

1943-1945

TRENTE JEUNES AUTEURS A LEUR PREMIER LIVRE

JEAN ALBERT-SOREL
DOMINIQUE ARBAN
CLAUDE BONCOMPAIN
SONIA BOUISSOU
GIL BUHET
PIERRE CADENET
J.-B. CHERRIER
MARCELLE CRESPELLE
JEAN-LOUIS CURTIS
MAURICE DESSELLE
FRANÇOISE D'EAUBONNE
ANDRÉ FAVIER
ANNE FERNIER
ROGER FLOURIOT
JEAN-JACQUES GAUTIER
PAUL GÜTH
SIMONNE JOUGLAS
RENÉE JULLIEN
ROBERT KANTERS
RAYMOND LATARJET
HENRI LAVILLE
JANE LOISY
PIERRE MAGNAN
CLAIRE MARS
JEAN MASSIN
MARTHE MEYER
ROBERT MOREL
CH. DE PEYRET-CHAPPUIS
POL QUENTIN
ALICE RIVAZ
CLAUDE ROY
LOUIS SAUTY

JULLIARD
sequana

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, **PARIS**

NOUVEAUTÉS D'OCTOBRE 1945

THACKERAY

LE LIVRE DES SNOBS

Traduit et préfacé par R. Las Vergnas, professeur à la Sorbonne
(coll. bilingue, texte et traduction). Un volume : 150 Francs

PAUL HENRY

LA FRANCE DEVANT LE MONDE De 1789 à 1939

Un volume in-8 raisin de 384 pages . . . . . 270 Francs

CHARLES-M. GARNIER

HISTOIRE D'ÉCOSSE

Un volume in-16 jésus. . . . . 135 Francs

RENÉ MICHÉA

Le " Voyage en Italie " de Gœthe

Un volume in-8 carré (collection «Histoire littéraire» : 290 Francs

PIERRE BURGELIN

L'HOMME ET LE TEMPS

Collection « Centre de recherches philosophiques et spirituelles »
Un volume in-16 couronne. . . . . 55 Francs

R. TROISFONTAINES

LE CHOIX DE J.-P. SARTRE

Même collection. Un volume. . . . . 50 Francs

SAINT-BERNARD

ŒUVRES CHOISIES

Traduites avec une très importante préface de M. M. Davy
(collection " Les Maîtres de la Spiritualité chrétienne ")
2 forts volumes in-16 couronne. . . . . 375 Francs